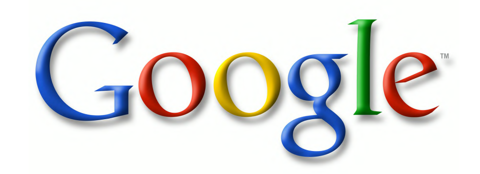


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

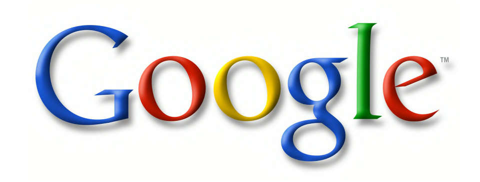
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

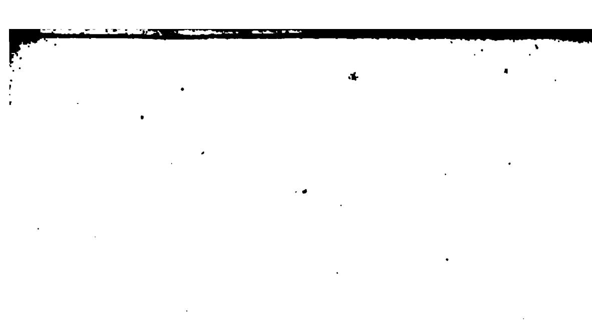
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 726,154


EX LIBRIS E. MAREUSE



840.8
N955



NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.

TOME XIV.

ques, nous montre en même temps quel fut son premier caractère. Née au milieu d'un peuple qui ne respirait que la guerre, elle vit son enfance consacrée aux chants guerriers.

» Bientôt les superbes châteaux des grands vassaux de la couronne, sans cesser d'être des forteresses, devinrent des cours brillantes, où l'institution de la chevalerie porta les délicatesses de la galanterie la plus raffinée. La *romance* fut alors contrainte d'adoucir un peu son humeur martiale, et de prendre ce ton amoureux et poli qui régnait dans toutes les sociétés. Portée par les troubadours provençaux dans toutes les cours de l'Europe, elle en devint l'amusement favori. Les nobles amours des chevaliers, leurs prouesses dans les joûtes et dans les combats, les aventures des dames outragées qui réclamaient leurs secours, lui fournissaient un mélange heureux des peintures les plus intéressantes. Les poëtes romanciers, voyageant de contrée en contrée, comme les *Arion*, les *Orphée* et les *Simonide*, recevaient par-tout l'accueil le plus distingué.

Les grands devinrent jaloux des honneurs qu'ils leur rendaient; la plupart ne voulurent plus confier qu'à leurs propres talens le renom de leur bravoure et la beauté de leurs maîtresses. La *romance* fut insensiblement livrée à de vils jongleurs, qui lui portèrent le coup le plus dangereux : elle se soutint cependant par le fanatisme de religion que les croisades venaient d'enflammer; mais le discrédit où tomba la chevalerie après la mort de Bayard, son dernier appui, avança tellement sa ruine, que le vaudeville n'eut qu'à paraître pour achever de la détruire dans tous les esprits. »

Muette pendant la durée du règne de son vainqueur, la *romance* n'a osé reprendre sa voix, qu'en le voyant lui-même abandonné à son tour par notre goût volage. Les efforts qu'elle a hasardés vers le milieu du dernier siècle, ont fait concevoir à ses partisans les espérances les plus flatteuses. Eh! comment les *romances* d'*Alexis*, d'une *Femme abandonnée par son Amant*, de *l'Inconstance*, de *Clémence Isaure*, etc. (que nous avons placées

dans ce volume), n'inspireraient-elles pas l
plus vif désir de voir revivre un genre de poé
sie si gracieux et si intéressant?

Moncrif, Berquin, Florian, nous ont trac
des modèles bien difficiles à imiter, il est vra
mais bien faits pour piquer notre émulation.

La *romance* doit être naïve et tendre; so
caractère essentiel est d'émouvoir l'âme inse
siblement, soit par le récit de quelque histoi
amoureuse ou tragique, soit par la peinture d
quelque affection douloureuse. C'est surtout
la *romance* pastorale que la naïveté est essen
tielle : la délicatesse en est le charme ; la fadeu
en est l'écueil.

« Une *romance* bien faite, a dit J.-J. Rou
seau, n'ayant rien de saillant, n'affecte p
d'abord ; mais chaque couplet ajoute quelq
chose à l'effet des précédens; l'intérêt au
mente insensiblement, de manière qu'on
trouve attendri jusqu'aux larmes, sans po
voir dire où est le charme qui a produit cet e
fet. C'est une expérience certaine, que tout a
compagnement affaiblit cette impression. Il

faut pour le chant de la *romance,* qu'une voix juste, nette, qui prononce bien, et qui chante simplement. »

La *romance,* en un mot, est un ami qu'on retrouve toujours avec une satisfaction inexprimable, et dont la solitude nous fait encore mieux goûter les douceurs.

DE LA CHANSON.

La *chanson* est une espèce de poëme lyrique fort court, qui roule ordinairement sur des sujets agréables, et qui est destiné à être chanté dans des occasions familières, comme à table avec ses amis, avec sa maîtresse, et même seul, pour éloigner l'ennui quelques instans, si l'on est riche, et pour supporter plus doucement la misère et le travail, si l'on est pauvre.

L'usage des *chansons* semble être une suite naturelle de celui de la parole, et n'est en effet pas moins général; car par-tout où l'on parle on chante. Il n'a fallu, pour imaginer la *chanson,* que déployer ses organes, donner un tour agréable aux idées dont on aimait à s'occuper,

Champagne et roi de Navarre (1), l'homme le plus galant de son siècle, fut aussi le plus aimable chansonnier de son temps : c'est le premier de nos poëtes qui ait senti le prix du mélange des rimes masculines et féminines. La reine Blanche, mère de Saint-Louis, fut la muse qui l'inspira le plus souvent. On croit que c'est pour elle qu'il fit ce couplet :

Chacun pleure sa terre et son pays,
Quand il se part de ses joyeulx amis;
Mais il n'est nul congé, quoi que l'on die,
Si douloureulx que d'ami et d'amie.

Alain Chartier (2) ne se distingua pas moins que Thibault dans ce genre aimable. Ce fut à lui que Marguerite d'Ecosse donna un baiser sur les lèvres, tandis qu'il dormait, en disant : « *Je baise la bouche d'où sont sorties de si belles choses.* »

---

(1) Né en 1205, mort à Pampelune en 1258.

(2) Né à Bayeux en 1386, mort à Avignon en 1458, après avoir été secrétaire de Charles VI et de Charles VII.

La naïveté, la facilité, la correction qui règnent dans les *chansons* de Marot (1), les font encore aimer après trois siècles environ, et les feront rechercher tant que le goût de l'aimable poésie subsistera en France.

François I.er (2), le bon Henri (3), quelques poëtes qui vécurent sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, tels que maître Adam (4), Scarron (5), Chapelle (6), Coulanges (7), et, sous la régence, Dufresny (8), Hague-

(1) Né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544, valet-de-chambre de François I.er

(2) Né à Cognac le 12 septembre 1494, mort à Rambouillet le 31 mars 1547.

(3) Né au château de Pau le 15 décembre 1553, assassiné à Paris par Ravaillac, le 14 mai 1610.

(4) Mort à Nevers, dans un âge avancé, le 19 mai 1662.

(5) Né à Paris à la fin de 1610, mort le 14 octobre 1660.

(6) Né à la Chapelle, près Paris, en 1616, mort en 1686.

(7) Mort à Paris, sa patrie, en 1716, âgé de 85 ans.

(8) Né à Paris en 1648, mort le 6 octobre 1724.

nier (1), et le régent (2) lui-même, ont contribué fortement à donner à la *chanson* le titre de poëme national. Dans une époque plus rapprochée de nous, on peut citer comme célèbres en ce genre, Laborde (3), l'abbé de Lattaignant (4), Collé (5), Pannard (6), Piron (7), Favart (8), Laujon (9); enfin, tous les aimables

---

(1) Né en Bourgogne en 1678, mort à Paris, secrétaire du régent, en 1738.

(2) Né à Paris le 2 août 1674, mort le 2 décembre 1723.

(3) Né en 1734; fut valet-de-chambre de Louis XV. Il mourut sur l'échafaud révolutionnaire, le 22 juillet 1794.

(4) Mort à Paris le 10 janvier 1779, âgé de plus de 80 ans.

(5) Né à Paris en 1709, mort le 2 novembre 1783.

(6) Né à Courville, près de Chartres, en 1691, mort à Paris le 13 juin 1765.

(7) Né à Dijon le 9 juillet 1689, mort à Paris le 21 janvier 1773.

(8) Né à Paris le 3 novembre 1710, mort le 18 mai 1793.

(9) Né à Paris le 3 janvier 1727, mort membre de l'Académie Française et président du *Caveau moderne*, le 13 juillet 1811.

et joyeux enfans d'Epicure, auxquels l'*ancien Caveau* (1) et le *Caveau moderne* (2) ont dû leur naissance et leur prospérité.

Il est différens genres de *chansons*; mais, en général, elles sont consacrées à l'amour, au vin, ou à la satire.

---

(1) Cette société fut fondée en 1733, par Piron, Collé et Crébillon fils; elle dura dix ans : ses convives étaient : Piron, Collé, Gallet, Crébillon père, Crébillon fils, Sallé, Fuselier, Saurin père, Saurin fils, Duclos, La Bruère, Bernard, Moncrif, Boucher, Helvétius, Rameau et Laujon.

(2) Le *Caveau moderne* fut fondé le 1.er janvier 1806, par Piis, Philipon Lamadelaine, Armand-Gouffé, Grimod de La Reynière et Capelle, qui en était l'éditeur. Par suite, la société fut ainsi composée : Antignac, Armand-Gouffé, Béranger, Brazier, Cadet de Gassicourt, Capelle, Chazet, Coupart, Dejouy, Désaugiers, Ducrai-Duminil, Dupaty, Francis d'Allarde, Gentil, Laujon, Longchamps, Moreau, Oury, Ph. de Lamadelaine, Piis, Révelière, Rougemont, Eusèbe Salverte, Théaulon, Tournay. Six artistes musiciens avaient le titre de membres honoraires; c'étaient : Batiste et Chenard du théâtre Feydeau, Frédéric Duvernoy, Doche, Mozin et Alexandre Piccini. La société se divisa en 1815.

Les *chansons* d'*amour*, désignées sous le nom de *chansons érotiques*, pour lesquelles on choisit toujours des airs tendres ou sérieux, doivent se distinguer surtout par la douceur des images, la finesse du style, et la facilité des vers. Bernard (1), Boufflers (2) et Parny (3) nous ont laissé dans ce genre des modèles parfaits.

Le sujet des *chansons anacréontiques* ou *bachiques*, désignées vulgairement sous le titre de *chansons de table*, étant plus gai, elles doivent avoir un caractère d'enjouement et de liberté qui les distingue des autres; on y tolère même quelques petits écarts, et des traits d'imagination plus hardis, parce qu'il

---

(1) Né à Grenoble en 1710, mort le 1.er novembre 1775, au château de Choisi.

(2) Mort le 18 janvier 1815, âgé de 78 ans. Il était de l'Académie Française.

(3) Né à l'île Bourbon en février 1753, mort à Paris le 5 décembre 1814. Il était de l'Académie Française.

n'est pas étonnant que le dieu du vin échauffe un peu le cerveau de ceux qu'il inspire.

La gaîté produit le délire,
Et le délire les bons vers.

Grégoire est pour les buveurs Français ce que Silène était pour les Grecs; c'est assez souvent le héros qu'on y fait parler.

A l'égard des *chansons satiriques,* parmi lesquelles on classe les *vaudevilles* (1), elles lancent indifféremment leurs traits sur le vice et sur le ridicule, en les rendant également odieux. Boileau a dit :

Le Français, né malin, forma le vaudeville,
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.
La liberté française en ses vers se déploie :
Cet enfant du Plaisir veut naître de la Joie.

Pannard, Favart et Laujon sont ceux qui

(1) Basselin (Olivier), foulon de Vire en Normandie, qui vivait en 1450, fit beaucoup de chansons qu'il chantait, dit-on, au pied d'un coteau appelé *les Vaux,* sur la rivière de Vire : on les nomma *les Vaux-de-Vire.* De là, dit-on encore, est venu le mot *vaudeville.*

ont excellé dans ce genre, et qui ont par conséquent mieux rempli les intentions du législateur du Parnasse.

Nous avons encore des *chansons* qu'on appelle *poissardes*. Ce genre, créé pour ainsi dire par Vadé, se distingue souvent par la naïveté des images et par l'énergie de l'expression; mais on trouve plus communément à leur place des termes grossiers, des comparaisons viles, et des images trop libres. Nous placerons dans le tome XV quelques-unes de celles qui nous paraîtront devoir être réimprimées.

Il nous reste à donner une idée générale de la *chanson*.

Il faut que l'agrément et la finesse y remplacent le sublime des pensées; que la délicatesse et la douceur y tiennent lieu de l'élévation des sentimens; que l'élégance et la simplicité suppléent à la force de l'expression : mais toutes les beautés de détail ne produiront un ouvrage parfait, qu'autant qu'elles se réuniront pour former un tout, et qu'elles se soutiendront sans effort et sans affectation. Toutes les pensées

doivent donc aboutir à un sujet unique, se développer insensiblement par une progression d'idées et d'images, qui présentent toujours quelque chose de naturel et de piquant.

On ne doit consulter pour le rhythme que l'oreille et le goût; mais on emploie plus fréquemment la mesure de huit syllabes en couplets de huit vers, auxquels des chansonniers de nos jours ont donné le nom de *couplets carrés*.

Plusieurs *chansons* ont des refrains; elles offrent plus de grâce; mais il faut que ce refrain soit amené naturellement.

Quoi qu'il en soit, chaque couplet doit offrir le sel de l'épigramme ou du madrigal; il doit ne renfermer qu'une pensée ou une image, dont le développement le soutienne et se termine avec lui, de façon pourtant que chacun de ces petits tableaux complette le morceau de peinture qui fait l'objet de la *chanson*.

Les *romances* et les *chansons* contenuës dans les XIV.e et XV.e volumes, seront divisées ainsi qu'il suit :

TOME XIV.

ROMANCES	Historiques, mythologiques et guerrières. Élégiaques.
CHANSONS ÉROTIQUES. . . .	Sujets d'inspiration. Mythologiques. Historiques, pastorales ou anecdotiques.
SUJETS DIVERS.	

TOME XV.

CHANSONS ANACRÉONTIQUES	Épicuriennes. Bachiques. Rondes de table.
VAUDEVILLES, OU CHANSONS SATIRIQUES.	
CHANSONS JOYEUSES.	Grivoises. Burlesques, poissardes. Rondes à danser.

Pour faciliter le chanteur, on indiquera à chaque timbre d'air le numéro correspondant à la *Clé du Caveau* de M. Capelle, deuxième édition, que l'on peut se procurer, moyennant 20 francs, chez M. Ferra, libraire. Ce recueil contient quinze cents airs notés, et plusieurs tables raisonnées, concernant les différentes coupes sur lesquelles on peut chanter une même *chanson*.

ROMANCES.

ROMANCES
HISTORIQUES.

LES CONSTANTES AMOURS
D'ALIX ET D'ALEXIS. (1)

(N.° 966 *de la Clé du Caveau.*)

Pourquoi rompre leur mariage,
Méchans parens?
Ils auraient fait si bon ménage
A tous momens!
Que sert d'avoir bague et dentelle
Pour se parer?
Ah! la richesse la plus belle
Est de s'aimer.

Quand on a commencé la vie
Disant ainsi:
Oui, vous serez toujours ma mie,
Vous mon ami;
Quand l'âge augmente encor l'envie
De s'entr'unir,
Qu'avec un autre on vous marie,
Mieux vaut mourir.

(1) Cette romance est regardée comme la meilleure de Moncrif, et comme un chef-d'œuvre de simplicité.

A sa mère, étant déjà grande,
La pauvre Alix
A deux genoux un jour demande
Son Alexis.
Maman, il faut, par complaisance,
Nous marier.
Ma fille, je veux l'alliance
D'un conseiller.

La fille, à cette barbarie,
Bien fort pleura.
Au couvent de Sainte-Marie
On l'enferma.
Là, pendant trois ans éperdue,
Elle a gémi,
Sans avoir un instant la vue
De son ami.

Un jour... quelle malice d'âme!
La mère a dit:
Alexis a pris une femme,
Sans contredit:
Et puis, lui montrant une lettre,
Lui dit: Voyez,
Il vous écrit; c'est pour permettre
Que l'oubliez.

Alors conseiller et notaire
Arrivent tous.

Le curé fait son ministère ;
Ils sont époux.
Pour elle, hélas! festin et danse
Ne sont qu'ennui :
Toujours lui vient en souvenance
Son favori.

Le soir, plus grande fâcherie
Saisit son cœur :
Sa mère la tance et la crie
Tout en fureur.
Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au bûcher,
La pauvrette, en pleurant, se traîne
Pour se coucher.

Vrai Dieu! qu'Alix, honnête et sage,
Se conduit bien!
Tous autres soins que du ménage
Lui sont de rien.
Voyant de son époux la flamme
Qu'il lui portait,
Elle lui donnait de son âme
Ce qui restait.

Hélas! son âme, tout entière
A ses soucis,
Gardait son amitié première
Pour Alexis.

Cinq ans, en dépit d'elle-même,
Passa les jours
A se reprocher qu'elle l'aime,
L'aimant toujours.

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet !
Une si douce fantaisie
Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en souvient.

D'Alix, dans sa mélancolie,
Un jour l'époux
Lui mène un marchand d'Arménie
Pour des bijoux.
Ma moitié, faites quelque emplète
De son écrin :
Perles et nœuds sont la recette
Pour le chagrin.

Baise-moi, moutonne chérie ;
Je vais au plaid.
Tiens, prends de cette orfévrerie
Ce qui te plaît :

L'argent n'est que pour qu'on se donne
    Quelque bon temps ;
N'épargne rien : voilà, mignonne,
    Vingt écus blancs.

Il part. Le marchand en silence
    L'écrin montrait,
Qu'Alix avec indifférence
    Considérait :
Chaque fois qu'il offre à la dame
    Perle ou saphir,
Chaque fois du fond de son âme
    Sort un soupir.

En lui toutes fleurs de jeunesse
    Apparaissaient ;
Mais longue barbe, air de tristesse
    Les ternissaient.
Si de jeunesse on doit attendre
    Beau coloris,
Pâleur qui marque une âme tendre
    A bien son prix.

Mais Alix, soucieuse et sombre,
    Rien ne voyait.
Pourtant aux longs soupirs sans nombre
    Qu'il répétait :

D'où lui vient, dit-elle en soi-même,
Tant de chagrins?
Ah! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains!

Las! qu'avez-vous qui vous soucie,
Comme je voi?
Si c'est d'aimer, je vous en prie,
Dites-le-moi.
Eh! que sert de conter, madame,
Un déplaisir
Qui jamais, jamais de mon âme
Ne peut sortir?

Il n'est qu'un trésor dans le monde;
Je le connais;
Long-temps en espoir je me fonde
Que je l'aurais;
Et plus mon amitié ravie
Crut l'obtenir,
Tant plus j'aurais donné ma vie
Pour le tenir.

Le voir cent fois dans la journée
Me plaisait tant!
Je l'emportais dans ma pensée
En le quittant,

Lorsqu'un lutin, par grand'rancune
Vint l'enlever;
Puis d'un autre en fit la fortune
Pour m'en priver.

Dirai-je ma douleur profonde
Quand je l'appris?
Pour m'en aller au bout du monde
Me départis;
Non qu'un instant en moi je pense
De l'oublier,
Mais pour mourir de ma constance
A le pleurer.

Marchand, est-ce or en broderie
Que ce trésor?
—Madame, hélas! ce que j'envie
Surpasse l'or.
—Sont-ce rubis? —J'aurais sans peine
Rubis perdus.
—C'est donc le trousseau de la reine?
—Ah! c'est bien plus!

Depuis qu'on vint, par grand dommage,
Me le ravir,
J'en ai tiré la chère image
Du souvenir;

J'ai, la voyant, l'âme remplie
De désespoir,
Et ne garde pourtant la vie
Que pour la voir.

—Ne tardez pas; j'en meurs d'envie,
Arménien;
Que cette image tant chérie
Je voie enfin.
Lors, avec un soupir qu'il jette
Plus loin encor,
De son sein tire un tablette
Dans du drap d'or.

Alix soudain prit la dorure,
La déplia;
Sur la tablette en écriture
Ces mots trouva:
Ici je contemple à toute heure
Dans les soupirs;
Je garde tout ce qui demeure
De mes plaisirs.

Alors Alix la tablette ouvre
Tant vitement:
Eh! qu'est-ce donc qu'elle y découvre
Pour son tourment?

La voilà tout évanouie
　　A cet objet.
Qui n'eût même transe sentie?
　　C'est son portrait.

Alix, mon Alix tant aimée,
　　Hélas, c'est moi!
Alix, Alix tant regrettée,
　　Ranime-toi:
Ton Alexis vient de Turquie
　　Tout à l'instant
Pour te voir et quitter la vie
　　En te quittant.

Par ces tristes mots ranimée,
　　Alix parla.
Alexis, j'ai ma foi donnée;
　　Un autre l'a:
Ne dois vous ouïr de ma vie
　　Un seul instant:
Mais ne mourez pas, je vous prie;
　　Partez pourtant.

Voulant, pour complaire à sa mie,
　　Partir soudain,
Avant que pour jamais la fuie
　　Lui prend la main.

L'époux survient. A cette vue,
Tout en fureur,
Leur a d'une dague pointue
Percé le cœur.

Alexis meurt. Alix mourante,
Les yeux baissés,
Dit : Je péris, mais innocente ;
Ce m'est assez.
Mon époux, votre jalousie
Verse mon sang ;
Sans regret je quitte la vie
En vous plaignant.

Depuis cet acte de sa rage,
Tout effrayé,
Dès qu'il est nuit il voit l'image
De sa moitié,
Qui, du doigt montrant la blessure
De son beau sein,
Appelle avec un long murmure
Son assassin.

Après si triste tragédie
Tout sage époux
Ne peut de sa moitié chérie
Etre jaloux :

S'il trouve un marchand d'Arménie
Prenant sa main,
Il dit : C'est qu'on le congédie ;
J'en suis certain.

MONCRIF.

LE CHEVALIER ET LA FILLE DU BERGER,

OU LISE ET MAINFROI;

IMITATION DE L'ANGLAIS.

(N.° 49.)

Au temps jadis un chevalier
Trouvant au bois gente bergère,
Lui dit : Il faut nous marier
Sans curé, parens ni notaire.

Quand on brûle de franche ardeur,
Quel besoin est-il d'autre chose ?
Pour gage je t'offre mon cœur ;
Pour dot je ne veux que ta rose.

Votre cœur n'est pas fait pour moi :
Si ma rose fait votre envie,
Nul galant, dût-il être roi,
Ne l'obtiendra qu'avec ma vie.

Malgré ses cris, au même instant
Il ravit cette fleur chérie;
Puis il lui dit en la quittant :
Ne craignez rien pour votre vie.

Lise, au comble de la douleur,
De l'œil en vain suit le coupable,
Et sent d'autant mieux son malheur,
Que son vainqueur était aimable.

Mais, fût-il vicomte ou baron,
Lise lui déclare la guerre;
Pourvu qu'elle sache son nom,
Son rang ne l'inquiète guère.

Car sans ce nom quel dieu pourra
Seconder les vœux qu'elle forme ?
Un hermite qui priait là
Le connaissait, et l'en informe.

Ah, ciel! dit-elle, j'entrevoi
Ce que ta bonté me prépare...
Edgard est juste; il est mon roi;
Il m'entendra... Tremble, barbare !

Lise vole, arrive à la cour,
Et de voir le prince attend l'heure.
Qui l'aidera dans ce séjour ?...
Mais Lise est belle, et Lise pleure. (1)

(1) Vers d'une simplicité délicieuse.

Jeune, aimable, comme au printemps
Plaît à tous les yeux la nature;
Les moins sensibles courtisans
Partagent les maux qu'elle endure.

Edgard, qui s'avance à l'instant,
Parmi la foule la remarque.
La bergère approche en tremblant,
Et se traîne aux pieds du monarque.

Sa voix s'épuise en longs sanglots;
Et la pauvre Lise troublée
Articule à peine ces mots:
Sire, justice... on m'a volée.

—Quoi? —Ce que je gardais le mieux,
Ce que par force il a su prendre;
Mon trésor le plus précieux,
Et qu'en vain il voudrait me rendre.

— Est-ce velours, est-ce drap d'or
Qui de tant de larmes sont cause?
—Ah, sire! c'est bien plus encor!
—Que vous a-t-il donc pris?—Ma rose.

— Si le ravisseur est garçon,
Pour époux ton roi te l'accorde;
S'il ne l'est, quel que soit son nom,
Il mourra sans miséricorde.

On l'appelle... c'était Mainfroi,
Frère de la reine Mycée...
J'en suis fâché, lui dit le roi,
Mais la sentence est prononcée.

Mainfroi l'apaise vainement;
Le roi sort, et les laisse ensemble.
Te rassé par ce jugement,
Mainfroi se tait, et Lise tremble.

Par crainte et par orgueil plus doux,
Bientôt il la flatte, il s'excuse;
Il offre argent, or et bijoux:
Mais la bergère tout refuse.

Garde ton or et tes bijoux,
Mainfroi; ton erreur est extrême:
Si du roi tu crains le courroux
Je ne veux de toi... que toi-même.

— Cruelle! c'est trop m'outrager:
Quoi que je mérite de blâme,
La fille d'un chétif berger
Jamais ne deviendra ma femme.

De mes biens choisis les plus beaux;
Viens, et partage ma richesse;
Prends le premier de mes châteaux,
Et de Mainfroi sois la maîtresse.

Non ! tu dois être mon époux ;
Le Roi le veut, l'honneur l'ordonne :
Lise pour un titre si doux
Refuserait une couronne.

Dussé-je dès le lendemain,
Comme esclave, me voir vendue ;
Dussé-je périr de ta main,
Je la réclame ; elle m'est due.

A ce discours le fier Mainfroi
Connaît l'amour, cède à ses larmes...
Viens au temple, je suis à toi :
Viens, Lise ; rends grâce à tes charmes.

Déjà par les mains de l'Amour
La jeune bergère est parée,
Et du roi même avec sa cour
A l'autel se voit entourée.

C'est à vous, dit-elle, grand roi,
Que je dois ce bonheur suprême...
Mais quand tu veux bien être à moi,
Mainfroi... je te rends à toi-même.

Chez moi l'honneur est satisfait ;
Qui me l'ôta sut me le rendre,
Et chez moi l'amour gémirait
Si plus long-temps j'osais l'entendre.

Tandis que je vais dans les bois
Garder les troupeaux de mon père,
Puisses-tu du moins quelquefois
Te souvenir de ta bergère !

Mainfroi s'écrie avec transport :
Arrête... daigne être ma femme...
Si la beauté forma ton corps,
Le ciel même a formé ton âme.

Edgard lui-même avec sa cour
Se joint à Mainfroi qui supplie ;
Et Lise enfin cède à l'Amour,
Qui fit le charme de leur vie.

LAPLACE.

HÉRO ET LÉANDRE. (1)

(N.° 493.) 1804

Je vais vous conter l'aventure
D'un jeune amant, né dans Sestos,
Dont la mer fut la sépulture
En navigeant vers Abidos.

---

(1) Héro était prêtresse de Vénus ; Léandre, jeune homme de ville d'Abidos, l'aima tellement, qu'il passait à la nage l'Hellespo

Long-temps il eut le sort prospère
Dans ce trajet si dangereux:
Las! il devint trop téméraire
Pour avoir été trop heureux.

Trompant une injuste contrainte,
Et les parens et les rivaux,
Léandre, incapable de crainte,
Chaque nuit traverse les flots.
Héro l'attend, Héro timide
Fait briller, du haut d'une tour,
Un flambeau qui lui sert de guide:
C'était le phare de l'Amour.

Dieu! quel moment, quand cette belle
Entre ses bras pourra presser
L'Amant qui s'exposa pour elle,
Et qu'il faudra récompenser!
Il vient... il est nu... on l'embrasse...
Il est encor trempé des flots;
Mais le premier baiser efface
Le souvenir de tous ses maux.

Il n'est point de bonheur durable;
Telle est la loi de l'univers.

---

pour l'aller voir pendant la nuit. Elle allumait, au haut d'une tour, un flambeau pour l'éclairer; mais Léandre à la fin se noya, et Héro se jeta de désespoir dans la mer. (*Voyez*, au Tome V.e, l'*Héroïde* d'Héro à Léandre.)

Héro, tu parus trop aimable
Aux yeux du souverain des mers.
Caressant une Néréide,
Il avait vu, d'un œil jaloux,
L'amant qui d'un cœur intrépide
Va chercher des plaisirs plus doux.

Effrayons, dit-il, son audace :
Déjà les flots sont soulevés;
Le bruit de leur courroux menace
Celui qui les a tant bravés.
Léandre à cet aspect balance;
Mais il songe au prix qui l'attend:
Dans l'onde aussitôt il s'élance.
J'en sais qui n'en feraient pas tant.

Il va luttant contre l'orage.
O Dieu, dit-il, qui me poursuis,
Faut-il que mon bonheur t'outrage?
Je sens trop que tu m'en punis.
Ah! s'il faut que l'onde engloutisse
Le mortel dont Héro fit choix,
Que Léandre, avant qu'il périsse,
Soit heureux encore une fois!

Hélas! sa dernière espérance,
Le fatal flambeau s'éteignit;
Il va, flottant sans assistance,
Dans la tempête et dans la nuit.

Et cependant, d'horreur saisie,
Héro, dans sa funeste tour,
Tremble que la mer en furie
N'ait pas épouvanté l'Amour.

Le jour renaît; pâle et craintive,
Elle s'avance en frémissant:
Les flots avaient jusqu'à la rive
Porté le corps de son amant:
Héro le voit. Ames sensibles,
Que l'Amour blesse de ses traits,
Peignez-vous ces momens horribles,
Et ne les éprouvez jamais.

A sa douleur elle succombe:
Dans l'onde elle s'ensevelit.
L'Amour, dans une même tombe,
A Léandre la rejoignit;
Et chaque jour, sur ce rivage,
En se reprochant ses fureurs,
Neptune, à ce tombeau sauvage,
Porte le tribut de ses pleurs.

ENVOI A M.me***

Il ne faut point braver l'orage;
C'est un parti trop dangereux;
Il vaut bien mieux sur le rivage
Attendre un destin plus heureux.

Mais si pour vous, par imprudence,
J'affrontais l'humide séjour,
Je voudrais du moins l'assurance
De n'être noyé qu'au retour.

EDWIN ET EMMA.

(N.° 1370.)

Au fond d'une sombre vallée,
Dans l'enceinte d'un bois épais,
Une humble chaumière isolée
Cachait l'innocence et la paix :
Là vivait (c'est en Angleterre)
Une mère dont le désir
Etait de laisser sur la terre
Sa fille heureuse, et puis mourir.

La belle Emma, par sa sagesse,
Faisait languir, sans le savoir,
Les jeunes garçons de tendresse,
Et les filles de désespoir.
Par hasard s'offrit à la belle
Le jeune Edwin, dont le regard,
D'une ardeur chaste et mutuelle,
Sut enflammer un cœur sans fard.

Emma ne fut point offensée
De l'offre d'un cœur ingénu ;
Car il n'avait point de pensée
Qu'il dût cacher à la vertu :
Mais un père avare et sauvage
Refuse à l'amant écouté
Une fille sans apanage,
Qui n'a pour dot que la beauté.

A l'autorité paternelle,
Que rien ne saurait désarmer,
Edwin ne put être rebelle ;
Mais il ne put cesser d'aimer.
Le pauvre amant passe et repasse,
Non chez Emma, mais à l'entour,
Surprend un coup d'œil, voit la place
Qu'elle arrosait des pleurs d'amour.

Souvent la nuit, au clair de lune,
L'entend près de l'humble jardin
Lamenter sa triste infortune
Jusques à l'aube du matin.
Enfin cet état qui l'oppresse,
Jamais se voir, toujours s'aimer,
Dans l'insomnie et la tristesse
Achève de le consumer.

Edwin, sous les yeux de son père,
Languit malade au lit de mort :

Cet homme alors se désespère,
Et voudrait réparer son tort.
C'est trop tard. « Le ciel que j'implore,
» Dit Edwin, va finir mes jours;
» Mais laissez-moi revoir encore
» Celle que j'aimerai toujours. »

Emma vient, le cœur plein d'alarmes,
Auprès du lit de son amant,
Et voyant périr tant de charmes,
Tombe sans pouls, sans mouvement.
On les sépare : Edwin se pâme,
Cherche des yeux sa chère Emma,
Comme s'il voulait rendre l'âme
Dans les bras de ce qu'il aima.

Après sa longue défaillance,
Rendue au jour, mais sans espoir,
Emma garde un profond silence,
Et s'en retourne vers le soir.
Passant le long d'un cimetière,
Elle entend l'oiseau de la nuit;
Puis, traversant une bruyère,
Croit voir une ombre qui la suit.

Adieu, lui dit la voix mourante
De l'ombre attachée à ses pas.
Puis elle entend, toute tremblante,
La cloche qui sonne un trépas.

Elle arrive au toit solitaire,
Frappe à la porte avec effroi:
C'en est fait, dit-elle, ô ma mère,
Et de mon amant et de moi!

A ces mots au seuil de la porte,
Où sa mère l'appelle en vain,
Dans ses bras Emma tombe morte,
Morte d'amour pour son Edwin.
Ces amans reposent ensemble,
Morts l'un pour l'autre au même jour,
Et la tombe à jamais rassemble
Ceux que devait unir l'amour.

DELEYRE (1).

CLÉMENCE ISAURE.

(N.° 1127.)

A TOULOUSE il fut une belle;
Clémence Isaure était son nom:
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don.

---

(1) Cette romance est traduite de l'anglais de M.r Mallet, qui l'a faite d'après un événement dont il avait été témoin. Il avait vu mourir ainsi d'amour les deux jeunes amans qu'il a chantés sous des noms imaginaires.

Mais leurs parens, trop inflexibles,
S'opposaient à leurs tendres feux:
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux!

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux.
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux:
« Ah! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur!
Ma vie appartient à mon père;
A Lautrec appartient mon cœur. »

Le vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour.
Lautrec, que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

Une nuit la tendre Clémence
Entend la voix de son amant;
A ses barreaux elle s'élance,
Et lui dit ces mots en pleurant:

« Mon ami, cédons à l'orage ;
Va trouver le roi des Français :
Emporte mon bouquet pour gage
Des sermens que mon cœur t'a faits.

L'églantine est la fleur que j'aime ;
La violette est ma couleur ;
Dans le souci tu vois l'emblême
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs, que ma bouche presse,
Seront humides de mes pleurs ;
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs. »

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant.
Alphonse, qui vient à paraître,
Le force de fuir tout tremblant.
Lautrec part. La guerre commence,
Et s'allume de toutes parts :
Vers Toulouse l'Anglais s'avance,
Et brûle déjà ses remparts.

Sur ses pas Lautrec revient vite :
A peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.

Un seul vieillard résiste encore :
Lautrec court lui servir d'appui;
C'était le vieux père d'Isaure.
Lautrec est blessé près de lui.

Hélas! sa blessure est mortelle.
Il sauve Alphonse, et va périr.
Le vieillard fuit; Lautrec l'appelle,
Et lui dit, avant de mourir :
« Cruel père de mon amie,
Tu ne m'as pas voulu pour fils!
Je me venge en sauvant ta vie :
Le trépas m'est doux à ce prix.

Exauce du moins ma prière ;
Rends les jours de Clémence heureux :
Dis-lui qu'à mon heure dernière
Je t'ai chargé de mes adieux ;
Reporte-lui ces fleurs sanglantes,
De mon cœur le plus cher trésor,
Et laisse mes lèvres mourantes
Les baiser une fois encor. »

En disant ces mots il expire.
Alphonse, accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.

En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.
Tout son bien fut laissé par elle
Pour que ces trois fleurs fussent d'or.
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor (1).

FLORIAN.

DUCHESSE DE LA VALLIÈRE,

ns les premiers jours de sa retraite aux Carmélites.

(N.º 493.)

Toi que je crains d'aimer encore,
Objet de regrets immortels,
Et de ce feu qui me dévore
Jusques au pied des saints autels,

L'Académie des jeux floraux.

Il faut te perdre pour la vie :
Je me donne à Dieu sans retour :
Mais que ton cœur jamais n'oublie
Ce que nous fûmes à l'Amour.

Tu le sais, ta grandeur suprême
N'obtint point le don de ma foi :
En toi je n'aimais que toi-même ;
Dans l'amant j'oubliais le roi.
O temps d'amours et de délices,
Hélas ! qu'êtes-vous devenus ?
Le plus douloureux des supplices
Suit vos jours à jamais perdus.

Qu'ai-je dit ? Amante insensée !
Où m'entraîne un coupable feu ?
Louis, va, fuis de ma pensée ;
Cède-moi tout entière à Dieu :
Je l'implore, et ce long orage
S'apaise : le ciel est vainqueur....
Vaine espérance ! ton image
Règne seule au fond de mon cœur.

Je revois le bois solitaire
Témoin de cet aveu charmant
Qui de la faible La Vallière
Fit le bonheur et le tourment :

J'assiste à ces brillantes fêtes
Où tes yeux ne cherchaient que moi;
J'entends le bruit de ces conquêtes
Où je triomphais avec toi.

Ces faux biens, comme une ombre vaine,
Toi-même, tout a disparu!...
Pourquoi donc ne puis-je, en ma peine,
Goûter la paix de la vertu?
Contre le poison qui m'enivre
Je vois la Piété s'armer:
Adieu!... Le cœur frémit de vivre
En voulant cesser de t'aimer.

O Piété! sous tes auspices
J'approche, en tremblant, du saint lieu;
Et le plus grand des sacrifices
Semble enfin m'unir à mon Dieu:
Fille du ciel, peins-moi ses charmes,
Pour me détacher d'ici-bas:
Soutiens mon âme, et que mes larmes
N'osent plus couler dans tes bras!

VERNES (de Genève.)

(Voyez les Héroïdes, tome V.)

ROMANCE DE MADAME DE SABRAN.

Adressée à sa Fille, restée en France en 1794.

(N.o 512.)

Est bien à moi, car l'ai fait naître,
Ce beau rosier.... (plaisirs trop courts!)
A fallu fuir: hélas! peut-être
Plus ne le verrai de mes jours!

Beau rosier, cède à la tempête :
Faiblesse désarme fureurs;
Sous les autans courbe ta tête,
Ou bien c'en est fait de tes fleurs.

Etais ma joie, étais ma gloire
Et mes soucis, et mon bonheur....
Ne périras dans ma mémoire;
Ta racine tient à mon cœur.

Bien que me fis, mal que me causes
A ton penser s'offrent à moi :
Auprès de toi n'ai vu que roses....
Ne sens qu'épines loin de toi.

Rosier, prends soin de ton feuillage;
Sois toujours beau, sois toujours vert....
Que voie encor, après l'orage,
Tes fleurs égayer mon hiver.

LE MONTAGNARD PROSCRIT.

(N.° 1626.)

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays! sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Il te souvient du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ;
Du vent qui courbait le roseau
Mobile ;
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau!

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine.
Mon pays sera mes amours
Toujours.

DE CHATEAUBRIAND.

LES REGRETS DE LA VIE D'UN CONDAMNÉ,

A SON ÉPOUSE,

Après son jugement en 1793.

(N.° 837.)

L'HEURE avance où je vais mourir;
L'heure sonne, et la Mort m'appelle.
Je n'ai point un lâche désir,
Je ne fuirai point devant elle :
Je meurs plein de foi, plein d'honneur;
Mais je laisse ma douce amie
Dans le veuvage et la douleur:
Ah! je dois regretter la vie!

Demain mes yeux inanimés
Ne s'ouvriront plus sur tes charmes;
Tes beaux yeux, à l'amour fermés,
Demain seront noyés de larmes;
Le froid glacera cette main
Qui m'unit à ma douce amie;
Je ne vivrai plus sur ton sein :
Ah! je dois regretter la vie!

Si j'ai dix ans fait ton bonheur,
Garde de briser mon ouvrage;
Donne un moment à la douleur,
Donne à la raison ton bel âge.

Qu'un aimable époux, à son tour,
Vienne rendre à ma douce amie
Des jours de paix, des nuits d'amour;
Je ne regrette plus la vie.

Je revolerai près de toi
Des lieux où la vertu sommeille ;
Je ferai marcher avec moi
Un songe heureux qui me réveille :
Je reverrai la Volupté
Ranimer encor mon amie;
L'Amour aux bras de la Beauté :
Je ne regrette plus la vie.

Si le coup qu'on frappe demain
N'écrase pas mon triste père;
Si l'âge, l'ennui, le chagrin
Te conservent ma tendre mère,
Ne les fuis point dans ta douleur ;
Reste à leur sort toujours unie :
Qu'ils me retrouvent dans ton cœur;
Ils aimeront encor la vie.

MONTJOURDAIN.

LES AMANS DE BAYONNE.(1)

(N.° 861.)

Muse, pleure avec moi ; pleure, en touchant ta lyre,
Le malheur que Pyrène en pleurant m'a conté :
Du sort de deux amans ma tristesse soupire,
Et j'en veux émouvoir l'avenir attristé.

A la rose des champs Psycale était pareille ;
Le jeune Amour fit naître et croître cette fleur :
Angèle était brillant comme l'aube vermeille ;
Ils s'aimaient ; et des lis l'éclat cédait au leur.

Muse, plains avec moi l'injustice cruelle
De l'œil qui poursuivit leurs innocens amours,
Et les força de fuir dans un lieu qui recèle
La sauvage union des hydres et des ours !

Seul, et non loin des murs de l'antique Bayonne,
Angèle, promenant sa rêveuse langueur,
Au pied d'un rocher nu, voit la mer qui bouillonne ;
Et, comme sur les flots, le trouble est dans son cœur.

(1) Un jeune homme et sa maîtresse s'étant donné rendez-vous dans une grotte près de Saint-Jean-de-Luzo, y périrent, surpris par le flux de la mer.

Muse, dis avec moi quel fut l'avis perfide
Qu'à cet amant donna la nymphe de ces bords,
Qui, jalouse de lui, leva sa tête humide
Sur le mouvant cristal où nageait son beau corps

« Vois s'avancer ces rocs sur la vague brisée:
» Ce seul rivage mène en leurs enfoncemens ;
» Une haute caverne en leurs flancs est creusée ;
» Temple ignoré qui s'ouvre à l'hymen des amans.»

Muse, plains, à ces mots, l'allégresse fatale
D'un jeune homme ravi, palpitant, hors de soi,
Dont le cœur, appelant la timide Psycale,
La devance au refuge où l'attire sa foi.

Tous deux vont sous la grotte, enivrés d'être ensembl
Un lit d'algue et de mousse est dans l'antre discret.
L'amant s'élance aux bras de l'amante qui tremble
Le mystère les couvre, et je tais leur secret.

Muse, entends avec moi l'écho de leur demeure
Répondre à l'Océan, qui menace à l'entour.
Eux, n'écoutant plus rien, oubliaient jusqu'à l'heur
Où Phœbé le ramène envahir ce séjour.

Aveuglés de leur joie, et perdus en eux-mêmes,
Quand le jour en fuyant laissait entrer le deuil,
Ils se disaient encor : « Je t'adore, tu m'aimes ;
» Jamais de cet abri n'abandonnons le seuil ! »

Muse, pleure sur eux! que ta lyre frémisse!
Pleure ces deux époux! Ils n'ont point vu marcher
Les eaux où la nuit veut que leur lit s'engloutisse!
Un flot, que suit la Mort, a fermé le rocher.

O terreur!... leurs regards se tournent vers les ondes
Qui, se gonflant de rage, ont clos l'antre écumeux:
Et telle que Scylla, sous les roches profondes,
La mer de toutes parts hurle contre tous deux.

Muse, redis quels cris mille flots repoussèrent!
Peins-toi de ces amans la timide pâleur!
Dis avec quel effroi leurs beaux corps s'embrassèrent;
Dis en quel long naufrage expira leur douleur!

La mer, d'horreur emplie, et bientôt fugitive,
Rendit aux mêmes lieux, à leurs tyrans punis,
Ces objets de son crime étalés sur la rive,
Ces amans que la mort n'avait pas désunis.

Muse, pleure avec moi, par le chant le plus tendre,
Dans un hymne plaintif et qui dure toujours,
Cette Héro nouvelle, et ce nouveau Léandre,
Dont la jalouse mer éteignit les amours!

NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER.

ARTHUR ET GENEVIÈVE,

OU

L'ABIME DE LA MONTAGNE-NOIRE.

Dans les détours de la Montagne-Noire,
Près de Revel, est un abîme affreux (1) :
L'Occitanie a gardé la mémoire
Des pleurs versés sur ses bords malheureux :
J'en vais conter la déplorable histoire :
Prêtez l'oreille à mes chants douloureux.

C'est en ces lieux qu'une onde mugissante
Baignait d'Arthur les superbes créneaux.
Du vieux Mainfroi l'héritière charmante
Avait reçu les vœux de ce héros,
Quand, sur les pas d'une élite brillante,
De la croisade il suivit les drapeaux.

Cinq ans Arthur fut captif en Syrie ;
Cinq ans la belle attendit son retour :
Loin que l'absence ou le temps l'eût guérie,
Elle l'aimait comme le premier jour ;
Et, conservant son image chérie,
Elle écarta tous les servans d'Amour.

(1) Ce lieu est encore connu, dans le pays, sous le nom de l'*abîme de Malamort*, par corruption de *Male-Mort*.

Mais libre enfin, celui qu'elle préfère
Du mont natal a revu les sommets.
Pour Geneviève, et pour Mainfroi son père,
Il a juré de vivre désormais ;
Et sous l'abri du toit héréditaire,
Près d'elle il veut se fixer à jamais.

Déjà naissait la brillante journée
Qui les devait unir par de saints nœuds.
Faveur d'amour et serment d'hyménée,
Du jeune Arthur allaient combler les vœux ;
Tout était prêt : mais que la destinée
Pour les mortels a des retours affreux !

Impatient du bonheur qui s'avance,
Le chevalier monte un beau palefroi.
Il sort, guidé par la douce espérance
De voir bientôt la fille de Mainfroi :
Belle d'attraits autant que d'innocence,
Elle accourait pour recevoir sa foi.

Vingt ménestrels à l'écharpe dorée,
O Geneviève ! accompagnaient tes pas.
Près de ton père, et d'un voile parée,
Tu cachais mal ton modeste embarras :
Telle une rose, au doux zéphir livrée,
Semble rougir de ses jeunes appas.

Un ciel d'azur éclairait cette fête:
Le long du gouffre ils allaient folâtrant.
Mais, ô douleur! voici que la tempête
Au sein des jeux tout-à-coup les surprend.
La foudre gronde, et la troupe s'arrête
En un sentier, sur le bord du torrent.

Là, vainement la vierge épouvantée
Cherche un abri contre un ciel en courroux:
Des longs replis de sa robe agitée,
Les Aquilons entourent ses genoux;
Et dans l'abîme elle roule emportée,
En appelant son père et son époux.

A ce spectacle, oh! qui pourra redire
Et la douleur et l'effroi du vieillard?
Du jeune amant qui peindra le délire,
Ses noirs transports, son farouche regard?
L'infortuné se roule, se déchire,
Et veut en vain se frapper d'un poignard.

Plus calme enfin, dans son âme attendrie,
Les longs regrets succèdent aux fureurs.
« Ma Geneviève! ah! quand tu m'es ravie,
» C'est bien raison que je verse des pleurs:
» J'ai, te perdant, perdu plus que la vie,
» Et la mort seule a pour moi des douceurs.»

Disant ces mots, plein d'un chagrin sauvage,
Au fond des bois il court s'ensevelir.
Comme un beau lis abattu par l'orage,
Dans la tristesse on le vit se flétrir,
Et sur ces bords, fondant un hermitage,
Le pauvre Arthur y vint bientôt mourir.

Depuis ce jour, quand la lune s'élève
Comme une lampe, au milieu d'un ciel pur,
En gémissant, la voix de Geneviève
Monte du fond de cet abîme obscur ;
L'heure s'écoule, enfin la nuit s'achève,
Et cette voix appelle encore Arthur.

Mais si l'orage ébranle la montagne,
Et dans la nuit semble éveiller les morts ;
Si le torrent, à travers la campagne,
Se précipite et ravage ses bords,
Au bruit des vents que l'éclair accompagne,
Du chevalier l'ombre apparaît alors.

Elle apparaît près de ce gouffre humide,
Sur un coursier éclatant de blancheur ;
Et franchissant, dans sa course rapide,
Ces noirs rochers, témoins de son malheur ;
Elle se plaint, maudit ce lieu perfide,
Et par ses cris sème au loin la terreur.

S.-Edmond Géraud.

APOLLON ET DAPH

(N.° 700.)

L'Amour m'a fait la peinture
De Daphné, de ses malheurs.
J'en vais tracer l'aventure :
Puisse la race future
L'entendre, et verser des pleurs !

Daphné fut sensible et belle ;
Apollon sensible et beau.
Sur eux l'Amour, d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De son dangereux flambeau.

Daphné, d'abord interdite,
Rougit voyant Apollon.
Il l'approche ; elle l'évite :
Mais fuyait-elle bien vite ?
L'Amour assure que non.

Le dieu qui vole à sa suite
De sa lenteur s'applaudit.
Elle balance, elle hésite :
La pudeur hâte sa fuite ;
Le désir la ralentit.

Il la poursuit à la trace;
Il est prêt à la saisir;
Elle va demander grâce:
Une nymphe est bientôt lasse,
Quand elle fuit le plaisir!

Elle désire, elle n'ose.
Son père voit ses combats,
Et, par sa métamorphose,
A sa défaite il s'oppose.
Daphné ne l'en priait pas.

C'est Apollon qu'elle implore:
Sa vue adoucit ses maux;
Et vers l'amant qu'elle adore
Ses bras s'étendent encore,
En se changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendresse
De ce malheureux vainqueur!
C'est un arbre qu'il caresse;
Mais, sous l'écorce qu'il presse,
Il sent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point sévère,
Et son dernier mouvement
Fut (si l'Amour est sincère)
Un reproche pour son père,
Un regret pour son amant.

MARMONTEL.

TARQUIN ET LUCRÈ

PARODIE DE LA ROMANCE PRÉC

(*Même air.*)

Dans cette belle contrée
Où le Tibre en ses replis
Roule son onde dorée,
Ma vue au loin égarée
Errait parmi des débris.

Le dieu des ombres légères
M'invitait au doux repos,
Quand d'antiques caractères
Suspendirent mes paupières,
Qu'allaient fermer ses pavots.

C'était la triste aventure
De Lucrèce et de Tarquin.
J'en ai tracé la peinture :
Puisse la race future
Me savoir gré du larcin !

Lucrèce eut une âme tendre,
Avec un cœur vertueux.
Tarquin ne put se défendre ;
Et le défaut de s'entendre
Fit le malheur de tous deux.

Un jour, tout parfumé d'ambre,
Mêditant d'heureux efforts,
Il la surprit dans sa chambre :
On n'avait pas d'antichambre,
On n'annonçait pas alors.

Lucrèce reste muette ;
Mais, bientôt prenant un ton,
Elle court à sa sonnette :
Il en avait en cachette
Exprès coupé le cordon.

A ses pieds il tombe : il jure
Qu'il sera respectueux ;
Que sa flamme est vive, est pure....
On dit qu'en cette posture
Un homme est bien dangereux.

Tarquin devient téméraire ;
Lucrèce a recours aux cris.
Elle tombe en sa bergère :
Le pied glisse d'ordinaire
Sur les parquets sans tapis.

Auprès d'une femme aimable
Il est des torts à punir.
Je ne sais s'il fut blâmable ;
Il faut être bien coupable
Pour l'être au sein du plaisir !

Dans le courroux qui l'enflamme,
Lucrèce cède au dépit :
On dit qu'elle en rendit l'âme.
Dans notre siècle, une femme
A plus de force d'esprit.

SAINT-PÉRAVI.

ROMANCES
ÉLÉGIAQUES.

LES ADIEUX
D'HENRI IV A GABRIELLE.

(N.° 95.)

CHARMANTE Gabrielle!
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars (1).
Cruelle départie!
  Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie,
  Ou sans amour!

---

(1) Ce n'est que depuis qu'on a jugé à propos de ne chanter, de cette romance immortelle, que le 1.er et le 2.e couplets, que l'on a substitué à ce 4.e vers, celui-ci : *Sous les drapeaux de Mars.* Lorsque le bon Henri composa cette bluette, il avait peut-être aussi l'intention de ce vers, beaucoup plus harmonieux et plus convenable que l'autre, mais il voulut sans doute éviter la répétition du mot *drapeaux*, qui se trouvait dans le 2.e couplet.

Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au-delà de l'Ebre
L'Espagne me craindrait.
Cruelle départie! etc.

Je n'ai pu, dans la guerre,
Qu'un royaume gagner;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.
Cruelle départie! etc.

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie! etc.

Bel astre que je quitte!
Ah! cruel souvenir!
Ma douleur s'en irrite;
Vous revoir, ou mourir.
Cruelle départie!
Malheureux jour!
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Le Couplet suivant, adressé aux mânes du bon Henri, est du chevalier de Piis.

D'un morceau qui rappelle
Ton souvenir si cher,
Tu fis pour Gabrielle
Les paroles et l'air.
Ah! si quelqu'un t'en blâme,
  Roi troubadour,
Celui-là n'a point d'âme,
  Ou point d'amour.

PLAINTE.

(N.° 1088.)

Amour me tient en servage;
En mon cœur plus n'est repos,
En ma bouche doux propos!
N'ai que larmes pour breuvage;
Pour parler n'ai que sanglots!

Bien se voit que de ma vie
Fleur se passe chaque jour.
Si n'aimez à votre tour,
Las! dans peu, gente Emilie,
Mourrai victime d'amour!

Ah! si me pouviez entendre!
Si saviez qui m'amoindrit,
Que Roger d'amour périt;
Vous connais âme assez tendre,
Me pleureriez un petit.

Mais non; non, ne craignez, mie;
Mon secret point ne dirai:
Avec moi, quand finirai,
Vous le promets, belle amie,
Au tombeau l'emporterai! D'USSIEUX.

LES LEÇONS D'AMOUR.

Air à faire.

QUINZE ans, Myrra, sont à peine votre âge;
Et cette bouche où repose l'amour,
Ce sein naissant et ce corps fait au tour,
De tout cela vous ignorez l'usage.
Pauvre Myrra!
Suivez Tircis; Tircis vous l'apprendra.

Votre sein bat, et votre cœur soupire;
Votre regard est souvent égaré,
A des pensers votre esprit est livré;
Vous ignorez ce que cela veut dire.
Pauvre Myrra!
Tircis le sait; Tircis vous l'apprendra.

Sur une branche où l'amour les attire,
Vous avez vu deux oiseaux se percher,
Leurs aîles battre, et leurs becs s'approcher;
Vous ignorez ce que cela veut dire.
Pauvre Myrra!
C'est un secret; Tircis vous l'apprendra.

Si quelquefois seule vous osez lire
Un roman tendre, où de tendres amans
Font en soupirs parler leurs sentimens,
Vous ignorez ce que cela veut dire.
Pauvre Myrra!
Tircis écrit; Tircis vous l'apprendra.

Sous ces ormeaux, dont le mobile ombrage
Vous garantit des feux de la saison,
L'Amour exprès fit verdir ce gazon:
D'un lit si doux vous ignorez l'usage.
Pauvre Myrra!
Suivez Tircis; Tircis vous l'apprendra.

LEGOUVÉ.

LE LIT DE MYRTHÉ

(N.° 414.)

O lit charmant, où ma Myrthé
Dort en paix, quoique sans défense;
Temple secret de la beauté,
Va, ne crains rien de ma présence;
Je puis trouver la volupté
Au sein même de l'innocence.

Laisse-moi poser cette fleur
Au chevet de ma bien-aimée;
Qu'elle en respire la fraîcheur,
Et qu'une vapeur embaumée
Prête une nouvelle douceur
A son haleine parfumée.

O sommeil! laisse-moi jouir
Du calme heureux où tu la plonges;
Laisse mon image s'unir
Aux tendres erreurs de ses songes;
Et que, sans avoir à rougir,
Elle se plaise à leurs mensonges!

Mais quel transport en ce moment
Agite son âme attendrie?
Dieux! pour qui ce soupir charmant,
Qui meurt sur sa bouche fleurie?
O ma Myrthé! c'est ton amant
Qui fait ta douce rêverie.

Que tu dois me voir amoureux
Dans ce songe qui te caresse!
Mais un songe au gré de mes vœux
Te peindrait-il donc ma tendresse,
Lorsque moi-même je ne peux
T'en exprimer toute l'ivresse?

Si, jusqu'au retour du soleil,
Baigné de l'air qu'elle respire,
J'osais ici de son sommeil
Partager l'aimable délire!
Si je pouvais à son réveil
Surprendre son premier sourire!

Quand, demi-nue, et rougissant
Du plaisir de se voir si belle,
Elle ira sur son sein naissant
Déployer un voile fidèle,
Si j'osais, d'un œil caressant,
Chercher les appas qu'il recèle!

Mais non; de ces vœux indiscrets
Loin de moi l'ardeur égarée!
Dors, ma Myrthé, repose en paix;
Qu'en cette retraite sacrée
Tout soit pur comme tes attraits,
Timide comme ta pensée.

S'il m'en coûte quelques soupirs
A m'arracher de ta présence,
Je n'y perds pas tous mes plaisirs;
Sans offenser ton innocence,
J'emporte avec moi mes désirs,
Et les douceurs de l'espérance.

BERQUI

LES ADIEUX D'UNE BERGÈ

Air à faire.

ADIEU vous dis, fleur tendre et solitaire,
Qu'en mon enclos je cultivais jadis:
Pour votre emploi, ne le soupçonnais guère;
Ne vous connus que quand je vous perdis.
Adieu vous dis.

N'a pas long-temps, à l'ombre du vieux hêtr
S'offrit Mysis à mes yeux interdits.
Pensais à lui quand il vint à paraître;
Ne lui parlai, car la voix j'en perdis.
Adieu vous dis.

Vous convoita, fleur purpurine et tendre!
Fut bien méchant, me fit jeter grands cris,
Puis vous cueillit... ne pouvais vous défendre;
N'étais plus là lorsque je vous perdis.
Adieu vous dis.

Avais projet de punir le coupable,
Tant ses larcins me paraissaient hardis:
De me fâcher ne me sentis capable,
Car y gagnai bien plus que n'y perdis.
Adieu vous dis.

Fleur du printemps passe et revient plus belle;
Mais vous, hélas! comme roses et lis
Ne reviendrez à la saison nouvelle:
N'en savais rien lorsque je vous perdis.
Adieu vous dis.

MILLEVOYE.

L'AMANTE ABANDONNÉE. (1)

(N.o 609.)

UNE jeune bergère,
Les yeux baignés de pleurs,
A l'écho solitaire
Confiait ses douleurs:

(1) Cette romance a été défigurée dans plusieurs recueils : elle est ici telle que l'auteur l'avoue.

Hélas! loin d'un parjure,
Où vais-je recourir?
Tout me trahit dans la nature;
Je n'ai plus qu'à mourir!

Est-ce là ce bocage
Où j'entendais sa voix,
Ce tilleul dont l'ombrage
Nous servit tant de fois?
Cet asile champêtre
En vain va refleurir;
O doux printemps, tu viens de naître,
Et moi je vais mourir!

Que de soins le perfide
Prenait pour me charmer!
Comme il était timide
En commençant d'aimer!
C'était pour me surprendre
Qu'il semblait me chérir.
Ah! fallait-il être si tendre
Pour me faire mourir!

Autrefois sa musette
Soupirait nos ardeurs;
Il parait ma houlette
De rubans et de fleurs:

A des beautés nouvelles
L'ingrat va les offrir;
Et je l'entends chanter pour elles
Quand il me fait mourir!

Viens voir couler mes larmes
Sur ce même gazon,
Où l'Amour par ses charmes
Égara ma raison.
Si, dans ce lieu funeste,
Rien ne peut t'attendrir,
Adieu, parjure : un bien me reste;
C'est l'espoir de mourir!

Un jour viendra peut-être
Que tu n'aimeras plus:
Alors je ferai naître
Tes regrets superflus;
Tu verras mon image,
Tu m'entendras gémir;
Tu te plaindras, berger volage,
De m'avoir fait mourir!

LÉONARD.

PLAINTES

D'UNE FEMME ABANDONNÉE PAR SON AMANT.

(N.° 154.)

Dors, mon enfant, clos ta paupière;
Tes cris me déchirent le cœur:
Dors, mon enfant; ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Lorsque par de douces tendresses
Ton père sut gagner ma foi,
Il me semblait, dans ses caresses,
Naïf, innocent comme toi;
Je le crus : où sont ses promesses?
Il oublie et son fils et moi!

Dors! mon enfant, clos ta paupière, etc.

Qu'à ton réveil un doux sourire
Me soulage dans mon tourment:
De ton père, pour me séduire,
Tel fut l'aimable enchantement.
Qu'il connaissait bien son empire,
Et qu'il en use méchamment!

Dors, mon enfant, clos ta paupière, etc.

Le cruel! hélas! il me quitte!
Il me laisse sans nul appui!
Je l'aimai tant avant sa fuite!
Oh! je l'aime encore aujourd'hui!
Dans quelque séjour qu'il habite
Mon cœur est toujours avec lui.

Dors, mon enfant, clos ta paupière, etc.

Oui, le voilà; c'est son image
Que tu retraces à mes yeux!
Ta bouche aura son doux langage,
Ton front son air vif et joyeux:
Ne prends point son humeur volage;
Mais garde ses traits gracieux.

Dors, mon enfant, clos ta paupière, etc.

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots:
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos:
Se plaindre de ceux qu'on adore
C'est le plus grand de tous les maux.

Dors, mon enfant, clos ta paupière, etc.

Sur la terre il n'est plus personne
Qui se plaise à nous secourir;
Lorsque ton père m'abandonne
A qui pourrais-je recourir?

Ah ! tous les chagrins qu'il me donne
Toi seul tu peux les adoucir.

Dors, mon enfant, clos ta paupière, etc.

Mêlons nos tristes destinées,
Et vivons ensemble toujours :
Deux victimes infortunées
Se doivent de tendres secours.
J'ai soin de tes jeunes années ;
Tu prendras soin de mes vieux jours.

Dors, mon enfant, clos ta paupière, etc.

BERQUIN.

AUTRE,

FAITE AUPRÈS DU BERCEAU D'UN ENFANT ENDORMI.

(N.° 261.)

HEUREUX enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur !

Tu dors : mille songes volages,
Amis paisibles du sommeil,
Te peignent de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre : tu vois ton père
Joyeux accourir à grands pas ;
Il t'emporte au sein de ta mère ;
Tous deux te bercent dans leurs bras.

Espoir naissant de ta famille,
Tu fais son destin d'un souris ;
Que sur ton front la gaité brille,
Tous les fronts sont épanouis.

Heureux enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur !

Tout plaît à ton âme ingénue ;
Sans regrets, comme sans désirs,
Chaque objet qui s'offre à ta vue
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,
Tu n'as point de longues douleurs ;
Et l'on voit ta bouche sourire,
A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la faiblesse
Tu nous attaches à ta loi ;
Et jusqu'à la froide vieillesse,
Tout s'attendrit autour de toi.

Heureux enfant! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur!

Mais, hélas! que d'un vol rapide
Ils viennent ces jours orageux,
Où le sort et l'amour perfide
Vont porter le trouble en nos jeux!

Moi qui des goûts de la nature
Garde encor la simplicité,
Avec une âme douce et pure,
Quels soins ne m'ont pas agité!

Amours trompeuses ou légères,
Parens ravis à mon amour,
Mille espérances mensongères
Détruites, hélas! sans retour.

Heureux enfant! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur!

Si du sort l'aveugle caprice
Me garde quelque trait nouveau,
Je viendrai de son injustice
Me consoler à ton berceau;

Et tes caresses et tes charmes,
Et ta douce sécurité,
A mon cœur en proie aux alarmes
Rendront quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante
Du seul âge heureux parmi nous !
Ce jour peut-être où je le chante
De mes jours est-il le plus doux.

Heureux enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur !

BERQUIN.

NOTA. Quelques personnes ont pensé que Berquin aurait bien pu emprunter à Clotilde de Surville, qui vivait en 1405, le sujet des deux romances précédentes. Nous osons défendre ce poëte aimable et fécond, de l'intention du plagiat qu'on lui impute, attendu qu'il mourut le 21 décembre 1791, et que les pièces de Clotilde n'ont été publiées qu'en 1804, par M. Vanderbourg, lequel déclare tenir les manuscrits autographes d'un descendant de Clotilde, qui, lui-même, les tenait de ses aïeux. Au surplus, voici cette pièce que l'on aurait communiquée à Berquin, si le fait était vrai.

VERS A MON PREMIER NÉ.

Vers 1.... vrai portrait...

3 et 4. Dors, petit; ferme (*cloz*, impératif du ve[r]
clorre)... ton doux petit œil...

5.... que ta tendre prunelle (*pupille*, du latin *p*
pilla.)

8. Mais qu'il m'est doux... (*ainz*, de l'italien *anz*

9. Dors, mon enfant...

11. Le son de ta parole ne me réjouit.... (*esjou*
pour *réjouir.*)
12. Bien que ton souris...

13. Tu me souriras...

15. Ton œil m'a déjà dit assez (*prou*)...
16. Tu as déjà bien appris...

VERSELETS A MON PREMIER NÉ.

REFRAIN.

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton pere,
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé!
Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mere;
Tien doulx œillet par le somme oppressé!

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui plus n'est faict pour moy!
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre...
Ainz qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy!

Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole!
Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté!
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Bien ton soubriz cent fois m'aye enchanté.

O cher enfantelet, etc.

Me soubriraz, amy, dez ton réveil peut-estre;
Tu soubriraz à mes regardz joyeulx....
Jà prou m'a dict le tien que me savoiz cognestre,
Jà bien appriz te myrer dans mes yeulx.

Vers. 17. (*Doigtelets*, diminutif de *doigt; mamme*, pour *mamelle*, de *mamma.*)

18. Où ta petite bouche vint puiser...

19... dusses-tu la dessécher...

20. Tu n'y saurais puiser...

23. Je te vois....

24... pour te voir... (*brief*, bref, court.)

25. Il étend ses petits bras; — le sommeil se répand (*s'espand*) sur lui.

26. Son œil se ferme, il ne bouge plus...

27. Si ton teint n'était pas fleuri...

28. Ne le croiriez-vous pas...

29... tout entière. (Rien de si touchant et de si vrai que ce mouvement; il nous paraît impossible qu'il ait été dicté par aucune autre inspiration que par celle de l'amour maternel.)

30. (*Propoz*, idée)

34. Songes légers...

35.... quand verrai-je celui...

36. A mes côtés...

Quoy! tes blancs doigteletz abandonnent la mamme,
Où vynt puyzer ta bouschette à playzir!...
Ah! dusses la seschier, cher gage de ma flamme,
N'y puyzeroiz au gré de mon dezir!

Cher petiot! bel amy! tendre fils que j'adore!
Cher enfançon, mon soulcy, mon amour!
Te voy tousjours; te voy et veulx te veoir encore!
Pour ce trop brief me semblent nuict et jour.

O cher enfantelet, etc.

Estend ses brasselets; s'espand sur lui le somme;
Se clost son œil; plus ne bouge... il s'endort...
N'estoit ce tayn floury des couleurs de la pomme,
Ne le diriez dans les bras de la Mort?...

Arreste, cher enfant!... j'en frémy toute engtiere!...
Réveille-toy! chasse ung fatal propoz!...
Mon fils!... pour ung moment... ah! revoy la lumiere!
Au prilx du tien rends-moy tout mon repoz!...

Doulce erreur! il dormait... c'est assez, je respire;
Songes légiers, flattez son doulx sommeil!
Ah! quand voyray cestuy pour qui mon cueur souspire,
Aux miens costez jouir de son réveil?

O cher enfantelet, etc.

Vers 37. Quand te verra-t-il celui dont tu as....

39. Oui, ta mère... croit (*cuyde*) déjà voir...
40. Que tu tends vers lui ..

41. Comme il ira se complaisant (*duyzant*) à ta première...
42. Comme il te disputera (*t'ira disputant*) à mes baisers!
43. Mais ne compte pas épuiser seul sa tendresse..
44.... il en garde...
45. Qu'il aura de plaisir à voir (*cerner*, du latin *cernere*) en toison image.
46. (... *Vair,* verd, verdâtre; suivant le dictionnaire de La Combe, qui observe que les yeux verds étaient à la mode dans les douzième, treizième et quatorzième siècles : il faudrait, d'après ce passage, que la mode eût continué jusqu'au quinzième. Nous croyons que *vair* ne signifie pas précisément *verd*, mais la couleur que les Grecs et les Latins rendaient par le mot *glaucus,* et que madame Dacier traduit par *pers*, en parlant de Minerve.)
48. (*Fors*, peut-être.)
49. (*Onc*, jamais.)
50. Comment ferais-je moins que les partager (*partir*, de *partiri*) avec toi?
51. Fais un jour, comme lui, le bonheur d'une...
52. Mais autant que lui ne la fais pas languir.

Quand te voyra cestuy dont az receu la vie,
Mon jeune espoulx, le plus beau des humains?
Oui, déjà cuyde veoir ta mère aux cieulx ravie
Que tends vers luy tes innocentes mains!

Comme ira se duyzant à ta prime caresse!
Aux miens bayzers com' t'ira disputant!
Ainz ne compte, à toy seul, d'espuyzer sa tendresse,
A sa Clotilde en garde bien autant....

Qu'aura playzir, en toy, de cerner son ymaige,
Ses grands yeuls vairs, vifs, et pourtant si doulx!
Ce front noble, et ce tour gracieulx d'ung vizaige
Dont l'amour mesme eut fors esté jaloux!

O cher enfantelet, etc.

Pour moy, des siens transportz onc ne seray jalouse
Quand feroy moinz qu'avec toy les partir:
Faiz amy, comme luy, l'heur d'ugne tendre espouse,
Ainz, tant que luy, ne la fasses languir!...

Vers 53. Je te parle, et tu ne m'entends pas...

54. Il ne m'entendrait, ne me comprendrait pas davantage quand même il serait très-éveillé.

55. Pauvre cher.

55 *et* 56. Le petit écheveau (*l'eschevelet*) des fils de ta pensée n'est pas encore débrouillé. (Quelle naïveté ! quelle propriété dans cette figure ! il nous semble qu'une femme pouvait seule la trouver.)

57. Nous avons tous été comme tu es, toi...

58.... n'arrivera.

59. Dans la paix dont tu jouis, s'il est possible...

61. Voilà les traits de mon époux...

63. Pourquoi m'en étonner? un enfant qui ne serait pas en tout lui-même, qui ne lui ressemblerait pas parfaitement,

64. Aurait-il pu naître de moi?

Te parle, et ne m'entends,.. Eh ! que dis-je ? insensée !
  Plus n'oyroit-il quand fust moult esveillé...
Povre chier enfançon ! des filz de ta pensée
  L'eschevelet n'est encor débroillé...

Tretouz avons esté, comme ez toy, dans ceste heure,
  Triste rayzon que trop tost n'adviendra !
En la paix dont jouys, s'est possible, ah ! demeure.
  A tes beaux jours mesme il n'en souviendra.

O cher enfantelet, etc.

Ce quatrain isolé se lit au long d'une marge.

Voylà ses traictz... son ayr ! voylà tout ce que j'ayme !
  Feu de son œil, et rozes de son tayn...
D'où vient m'en esbahyr ? aultre qu'en tout luy-mesme
  Pust-il jamais esclore de mon seyn ?

LE FILS NATUREL.

Air : *De cette aimable solitude.* (N.° 418.)

O toi qui n'eus jamais dû naître,
Gage trop cher d'un fol amour,
Puisses-tu jamais ne connaître
L'erreur qui te donna le jour !
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait,
Et que l'envie
Toute sa vie
Ignore ou taise ton secret.

La nature, au nom de ta mère,
Va t'offrir ses premiers bienfaits ;
Un air pur, un lait salutaire,
De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance, etc.

Renonce au nom, à l'opulence ;
C'est l'honneur qui t'en fait la loi.
Ne crains pourtant pas l'indigence ;
L'Amour l'écartera de toi.
Que ton enfance, etc.

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau ;
En secret une mère émue
Viendra pleurer sur ton berceau.
Connais ta mère,
L'honneur sévère
Lui défend de se découvrir.
Mais par tendresse,
Ou par faiblesse,
Une mère aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre
Peut-être un jour tu la verras
Tour à tour dans ses bras te prendre,
Et te remettre entre mes bras.
Connais ta mère, etc.

BOUFFLERS.

L'INSOMNIE D'UNE FEMME.

(N.° 598.)

Près de moi mon époux sommeille,
Mon enfant dort à son côté ;
Je suis la seule ici qui veille.
Pleurons du moins en liberté !

La nuit en vain couvre la terre,
Je veille et brûle dans la nuit,
Comme la lampe solitaire
Dont la faible clarté me luit.

O toi qui vins troubler ma vie,
Toi dont il faut taire le nom,
Epargne au moins, je t'en supplie,
Ce qui reste de ma raison !
Va, je suis bien assez coupable,
Puisque je vois sans frissonner
Le précipice inévitable
Où ta main cherche à m'entraîner.

Devoir, amour, couple volage,
Heureux qui peut vous réunir !
Heureux même qui, sans partage,
A l'un de vous peut obéir !
Mais comment n'être pas victime
D'un tourment qu'on aime à nourrir,
Quand on ne peut aimer sans crime,
Ni cesser d'aimer sans mourir ?

Loin de lui, seule avec moi-même,
Je crois et l'entendre et le voir;
La nuit, son fantôme, que j'aime,
Près de ma couche vient s'asseoir ;

Par sa présence consolée,
Peut-être un instant je m'endors;...
Mais je me réveille accablée
Et de désirs, et de remords...

Mais quoi ! déjà la nuit s'achève !
Tout passe, excepté mon tourment;
Les rayons du jour qui se lève
Frappent les yeux de mon enfant;
Ah ! cachons-lui ma peine amère,
N'effrayons pas son jeune cœur,
Et qu'un sourire de sa mère
Le trompe encor sur son malheur !

CAMPENON.

LE DIVORCE.

(N.° 54.)

Au mépris de l'hymen sacré
Dont rien ne dut rompre la chaîne,
De mon sein long-temps adoré
Mon époux s'arrache sans peine.
Ah ! si mon amour et mes soins,
Ingrat ! ont cessé de te plaire,
Ton cœur te devait dire au moins
Que de ton fils je suis la mère.

Hélas ! je vais donc voir mon lit
Profané par une étrangère,
Et, veuve d'un époux qui vit,
Rester sans soutien sur la terre !
L'époux qui dut m'enorgueillir,
Souillant des nœuds que je révère,
Est celui qui me fait rougir
Des titres d'épouse et de mère.

Mais en vain ton manque de foi
Par la loi devient légitime ;
Plus puissante encor que la loi,
La nature t'en fait un crime.
Vois cet oiseau ; prompt à changer,
L'inconstance est son caractère ;
Mais il cesse d'être léger
Quand sa compagne devient mère.

De ton épouse éloigne-toi ;
Suis de tes feux la folle ivresse ;
Tu restes maître de ma foi,
Peut-être, hélas ! de ma tendresse !
Nos nœuds ne seront pas trahis,
Quoiqu'à d'autres je pourrais plaire :
Tu ravis un père à ton fils ;
A ton fils je garde sa mère.

M.me DUFRÉNOY.

CONSEILS D'UNE MÈRE A SA FILLE,

DONT LE PÈRE A DIVORCÉ.

(N.° 653.)

COMPAGNE de mon triste sort,
O ma fille, ô ma Clémentine!
Dans ta première enfance encor
D'un père vivant orpheline,
Le malheur qui pèse sur nous
T'accable bien plus que ta mère :
On peut retrouver un époux,
Mais peut-on retrouver un père ?

Le tien a rompu ses liens;
A son cœur même il fait injure :
Il te ravit un des soutiens
Que t'avait donné la nature.
Pourtant, en s'éloignant de nous,
Il s'en repose sur ta mère :
Ce n'est pas agir en époux;
Mais c'est au moins juger en père.

Nous allons parler bien souvent
De lui, de sa flamme nouvelle;

Je dois aux yeux de son enfant
Excuser sa faute cruelle :
Mais si quelquefois entre nous,
Mon cœur ne pouvant plus se taire,
J'oubliais qu'il fut mon époux,
Rappelle-moi qu'il est ton père.

Surtout lorsque, dans mes douleurs,
Je cesserai de me contraindre,
Sur lui verse avec moi des pleurs;
Mais laisse-moi seule m'en plaindre.
Les nœuds qui l'attachaient à nous
N'ont pas le même caractère :
Les lois l'avaient fait mon époux;
La nature l'a fait ton père.

Dans un monde froid ou méchant,
Sois généreuse et circonspecte;
Le public, même en l'accusant,
Voudra que ton cœur le respecte.
De père le titre si doux
Jamais, ma fille, ne s'altère :
On peut voir les torts d'un époux;
On doit ignorer ceux d'un père.

Si par un hasard douloureux,
En proie à sa vaine chimère,
Un jour il s'offrait à mes yeux
Avec celle qu'il me préfère,

Dans ce moment cruel pour nous,
Pour calmer ma juste colère,
S'il se peut, cache-moi l'époux,
Et ne me montre que le père.

Par un plus triste événement,
Dont frémit d'avance ta mère,
Quand tu le verras caressant
Le fils d'une femme étrangère,
Renferme dans ton cœur souffrant
Ta plainte, ta douleur amère,
Et va lui dire en l'embrassant :
N'êtes-vous pas aussi mon père?

Si, grâce à la nature enfin,
Il revient vers nous et vers elle,
Sauve la moitié du chemin
A la dignité paternelle ;
Et qu'il apprenne, en te voyant
L'aimer et chercher à lui plaire,
Que je lui gardais son enfant
Quand il lui ravissait son père.

M.me Pipelet.

LE VÉRITABLE AMOUR.

A mon amant la fortune sévère
Ne permet point de m'offrir un trésor;
Mais j'ai son cœur; et, sur toute la terre,
Pour le payer il n'est point assez d'or.

Son âme noble et sa bonté profonde
Méritaient bien le plus tendre retour :
S'il est pour moi quelque bonheur au monde,
Ce bonheur-là n'est rien que son amour.

Mais, l'insensé! de rivage en rivage,
Pour m'enrichir, cherche un gain périlleux.
Eh ! noble ami! connais-moi davantage;
Ton amour seul est richesse à mes yeux.

Vers les dangers quand cet amour te guide,
Pour t'arrêter mes efforts seraient vains;
Mais je te suis sur l'élément perfide;
C'est moi qui souffre, et c'est toi que je plains.

La nuit est noire, et la mer est profonde ;
Les flots pourtant roulent avec douceur...
Mais je frissonne : au moindre vent qui gronde,
Ah! la tempête est au fond de mon cœur!

ESMÉNARD.

PÉTRARQUE

PARTANT DE VAUCLUSE.

(N.° 552.)

En s'éloignant de sa muse,
L'amant de Laure en ces mots
Du rivage de Vaucluse
Fit retentir les échos :
Adieu, témoins de ma flamme,
Lieux charmans, heureux séjour,
Bords enchantés où mon âme
Ne respirait que l'amour!

Vous qu'un fol espoir attire,
Que vous aimez faiblement!
Laure n'avait qu'à sourire
Pour rendre heureux son amant.
Hélas! sans songer à plaire,
Je me laissais enflammer,

Et ne voulais pour salaire
Que le plaisir de l'aimer.

La blancheur du teint de Laure
Est le lis de la candeur;
La rose qui la colore
Est le fard de la pudeur.
Sa taille égale en souplesse
Le jeune et tendre roseau;
Et pour les cœurs qu'elle blesse
Ses cheveux sont un réseau.

De la nymphe la plus belle
Veut-on vanter les attraits,
On la compare avec elle;
On dit qu'elle a de ses traits.
Veut-on flatter une muse
Sur la douceur de ses chants,
On dit : Celle de Vaucluse
N'en a pas de plus touchans.

En répondant à mes plaintes,
Echos, vous avez appris
Quels sont les vœux et les craintes
D'un cœur tendre et bien épris.
N'oubliez pas ce langage;
Et si Laure quelquefois
Vient rêver sur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui qu'en vain les Grâces
Viendraient pour me consoler;
Que les Amours sur mes traces
Loin d'elle auraient beau voler;
A leur troupe enchanteresse
Je dirais, dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendresse,
Ou laissez couler mes pleurs.

Insensible à tout, loin d'elle
Rien ne flatte mes désirs;
Je me croirais infidèle
De goûter quelques plaisirs.
Sur une rive étrangère,
Où le destin me conduit,
Une espérance légère
Est le seul bien qui me suit.

Mais si Laure m'est ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie
Quand j'aurai perdu l'espoir.
Puisse la Parque apaisée
Me laisser, après ma mort,
Préférer à l Élysée
Les ombrages de ce bord!

MARMONTEL.

L'ABSENCE.

(N.° 261.)

Je l'ai planté, je l'ai vu naître
Ce beau rosier où les oiseaux,
Tous les matins, sous ma fenêtre,
Viennent chanter des airs nouveaux.

Petits oiseaux, troupe amoureuse,
Ah! par pitié, ne chantez pas;
L'amant qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats.

Pour les trétors du Nouveau-Monde
Il fuit l'Amour, brave la Mort.
Hélas! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au bord?

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps;
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le-moi tous les ans.

J.-J. Rousseau.

MÊME SUJET.

(N.° 1094.)

Tout sommeillait dans le hameau,
Tout reposait dans la nature;
On n'entendait que le murmure
Des vents, du feuillage et de l'eau.
Assis sur les bords de la Seine,
Et du sommeil abandonné,
Daphnis adressait à Daphné
Ces mots que j'entendais à peine:

« Aurais-tu quitté sans regret
» Ces lieux qu'embellissaient tes charmes?
» Ou m'aurais-tu caché des larmes
» Dont j'étais avide en secret?
» Soit indifférence ou courage,
» C'était accroître mes malheurs:
» Daphnis verserait moins de pleurs,
» Si Daphné pleurait davantage.

» Quand, pour habiter le coteau,
» Elle nous fuyait, la cruelle!
» Un long espace, disait-elle,
» Ne l'éloigne pas du hameau.

» La distance n'importe guère
» A deux amans désespérés ;
» Daphné, dès qu'ils sont séparés,
» Ils sont aux deux bouts de la terre.

» Le souvenir de mon bonheur
» Ne fait qu'augmenter ma tristesse,
» Et les gages de ta tendresse
» Ne consolent pas ma douleur.
» Dans le chagrin qui me dévore,
» A mon cœur, d'amour consumé,
» Ils disent que je fus aimé,
» Sans dire que l'on m'aime encore. »

Daphnis se tut, et de ses pleurs
Il grossit l'onde fugitive :
Chaque soir, sur la même rive,
Il se livre aux mêmes douleurs.
Toi qui veux me quitter, Glycère,
Viens au rivage, viens juger
Ce que souffre un tendre berger
En l'absence de sa bergère.

Arnault.

MÊME SUJET.

(N.o 699.).

Las! plaignez la triste aventure
Du troubadour;
Son cœur aimait d'amitié pure
Objet d'amour.
N'eût senti pour tendre maîtresse
Un si doux feu :
Lui semblait, le voyant sans cesse,
Le voir trop peu.

Or, de lui soudain se sépare
Objet si cher.
Du troubadour soudain s'empare
Regret amer.
Vivre seul! quelle destinée!
Temps plus ne fuit;
Mois paraît plus long qu'une année,
Jour paraît nuit.

Lorsqu'hiver est par sa présence
Printemps fleuri,
Qu'il abrége au moins son absence
L'objet chéri!

Déjà trop de larmes il coûte
Au troubadour;
Et d'amitié l'on meurt sans doute
Comme d'amour.

VIGÉI

MÊME SUJET.

(N.º 727.)

J'Y songerai toute ma vie:
Voilà le lieu
Où ma tant belle et douce amie
Me dit adieu.
Chaque jour au même bocage
Je viens exprès,
Et ne trouve sous le feuillage
Que des regrets.

Pourtant, moi qui suis tant à plaindre,
Je fus heureux;
Trop heureux! J'étais loin de craindre
Ce coup affreux!
Toujours auprès de ce que j'aime
Sous ce berceau,
Mon plaisir fut toujours le même,
Toujours nouveau.

En vain, touchante souvenance,
Vous me flattez;
Au lieu d'adoucir ma souffrance,
Vous l'augmentez.
Quand on est loin de ce qu'on aime,
Plus de plaisir!
Le souvenir du plaisir même
Coûte un soupir.

HOFFMAN.

LE PORTRAIT DE MA MIE.

(N.° 497.)

Qui par fortune trouvera
Nymphe dans la prairié,
Celle qui tant plus lui plaira,
Tenez, c'est mon amie.
Si quelqu'une vient à danser,
Et d'une grâce telle
Qu'elle ne fait les fleurs verser,
Eh bien! c'est encore elle.

Si quelqu'un dit avec serment:
« Je donnerais ma vie
» Pour être aimé rien qu'un moment, »
Tenez, c'est de ma mie.

Si quelque autre suit sans espoir
  La nymphe qu'il adore,
Content du charme de la voir,
  Eh bien! c'est elle encore.

Églé vint aux jeux de Cérès,
  Et fut d'abord suivie:
Elle revint le jour d'après;
  On ne vit que ma mie.
Si quelque nymphe a le crédit
  D'être toujours nouvelle
A vos yeux, comme à votre esprit,
  Tenez, c'est toujours elle.

L'autre matin, sous ces buissons,
  Une nymphe jolie
Me dit: « J'aime tant vos chansons! »
  Je dis: C'est pour ma mie.
Pour célébrer ses doux attraits
  Fait-on chanson nouvelle?
En y songeant l'instant d'après,
  On chante encor pour elle.

Je lui sais maint adorateur,
  Et n'en ai jalousie.
Amour a mis tout mon bonheur
  Dans celui de ma mie.

Que servirait de m'alarmer?
La chose est naturelle :
Amour l'a faite pour charmer,
Et nous pour n'aimer qu'elle.

MONCRIF.

LE PORTRAIT.

(N.° 1253.)

PORTRAIT charmant, portrait de mon amie,
Gage d'amour, par l'amour obtenu,
Ah! viens m'offrir un bien que j'ai perdu.
Te voir encor me rappelle à la vie!

Oui, les voilà ces traits, ces traits que j'aime ;
Son doux maintien, son regard, sa candeur!
Lorsque ma main les presse sur mon cœur,
Je crois encor la presser elle-même!

Non, tu n'as plus pour moi les mêmes charmes,
Muet témoin de mes tendres soupirs!
En rappelant nos fugitifs plaisirs,
Cruel portrait! tu fais couler mes larmes.

Pardonne-moi mon injuste langage ;
Pardonne aux cris de ma vive douleur!
Portrait charmant, tu n'es pas le bonheur ;
Mais, bien souvent, tu m'en offres l'image.

L'ATTENTE.

Air à faire.

Depuis une heure je l'attends:
Conçoit-il mon impatience?
A-t-il compté tous les instans
Qui s'écoulent dans notre absence?
Comment peut-on le retenir
Si long-temps loin de ce qu'il aime?
Ah! si j'en juge par moi-même,
Qu'il doit souffrir!

Comme moi, tout l'attend ici.
J'ai pris la parure qu'il aime;
Voici son livre favori;
Ces fleurs, je les tiens de lui-même.
Ce siége, qui le recevait,
A mes yeux encor le retrace;
Et c'est là que serait sa place,
S'il arrivait.

Mais, pour occuper ses loisirs,
Mon cœur, privé de jouissances,
S'entoure en vain de souvenirs,
En vain se berce d'espérances,

Dans ces soins même il se déplaît;
Oui, pour ceux que la peine accable,
Le souvenir le plus aimable
N'est qu'un regret.

L'attendre et puis le regretter,
Voilà quelle est mon existence:
Faut-il, quand tout vient m'agiter,
Qu'il m'afflige par son absence!
Du mal qu'il me fait aujourd'hui,
Ah! ce n'est pas moi qui l'accuse;
J'ai besoin qu'il ait une excuse
Bien plus que lui.

Mais, dans la crainte ou dans l'espoir,
Le temps également s'avance:
Voici la nuit, et de le voir
Chaque instant m'ôte l'espérance:
N'importe; j'ai beau m'assurer
Qu'il ne peut plus vers moi se rendre,
Il m'est encor doux de l'attendre,
Sans l'espérer.

CAMPENON.

MÊME SUJET.

Air à faire.

Il ne vient pas, et toujours je l'attends:
Ma voix l'appelle, et mon cœur le souhaite;
Le moindre bruit bouleverse mes sens;
Au moindre son, mon oreille inquiète
Croit, mais en vain, distinguer ses accens;
Et tous les soirs en pleurant je répète :
Il ne vient pas!

Sans l'espérer, je l'attends chaque soir,
Et chaque soir au lendemain j'aspire.
Que de momens écoulés sans le voir!
Que de momens écoulés sans le lire!
Je veux bannir un amour sans espoir;
Mais le pourrai-je? Hélas! je le désire
Sans l'espérer.

Je le verrai demain peut-être enfin :
Ce doux espoir dans l'ivresse me plonge!
Que le temps pèse! Il volera demain;
Mais jusque-là quel sombre ennui me ronge!
La nuit s'avance... Hélas! jusqu'au matin
Dormons, dormons, puisque du moins en songe
Je le verrai.

D'ANGÉ.

LA MUSETTE.

(N.º 417.)

O MA tendre musette,
Musette, mes amours,
Toi qui chantais Lisette,
Lisette et les beaux jours;
D'une vaine espérance
Tu m'avais trop flatté:
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'Amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux:
Je croyais que son âme
Brûlait des mêmes feux.
Lisette à son aurore
Respirait le plaisir;
Hélas! si jeune encore
Sait-on déjà trahir?

Sa voix pour me séduire
Avait plus de douceur;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur;

Tout en elle intéresse ;
Et je voudrais, hélas !
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre musette,
Console ma douleur :
Parle-moi de Lisette ;
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours :
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

LA HARPE.

CHAGRINS D'AMOUR.

Air à faire. 1699.

JE possédais la jeune Aglaure ;
Mon ardeur semblait l'enflammer ;
Mais elle cesse de m'aimer ;
Et moi, malheureux, j'aime encore !
O mon bonheur ! oh ! qu'es-tu devenu ?
Il vaudrait mieux ne t'avoir pas connu.

L'heure du matin était celle
Où je la voyais constamment :
Cette heure sonne en ce moment ;
Mais ce n'est plus moi qu'elle appelle !

O mon bonheur ! etc.

Voilà le bois où, plus humaine,
Elle payait mon tendre amour.
Elle y vient encor chaque jour ;
Mais ce n'est plus moi qui l'y mène !

O mon bonheur ! etc.

Jour naissant, aurore nouvelle,
Qui nous guidais sous ton flambeau,
Ton éclat me semble moins beau ;
Je ne te vois plus avec elle !

O mon bonheur ! etc.

Doux bruit de l'onde bocagère,
Voix de l'oiseau qui chante auprès,
Vous n'avez plus pour moi d'attraits ;
Je vous entends sans ma bergère !

O mon bonheur ! etc.

Je crois du feu qui me dévore
Près d'autres beautés me guérir :
Il en est que l'on peut chérir ;
Mais en est-il qui soit Aglaure !

O mon bonheur ! etc.

Où trouver cet œil qui m'enchante,
Ce souris, ces traits gracieux?
Volage, elle est belle à mes yeux;
Que serait-elle étant constante!

O mon bonheur! etc.

Je le vois trop, mon cœur fidèle
Regrettera toujours sa foi!
Que n'a-t-elle aimé comme moi,
Ou que n'ai-je changé comme elle!

O mon bonheur! etc.

LEGOUVÉ.

MÊME SUJET.

(N.° 1402.)

LISE, malgré sa perfidie,
Toujours me plaît;
C'est que Lise fut mon amie...
En ai regret;
Mais l'âme qui fut enchaînée
Des nœuds d'amour,
Point n'efface dans une année
Traces d'un jour.

Voudrais oublier l'infidèle,
La voudrais fuir;
Mais le dépit me la rappelle
En souvenir.
Cherchai dix fois une autre belle
Pour m'attacher;
Dix fois me retrouvai près d'elle
Sans la chercher.

Lise m'aima plus d'une année
Si tendrement!
Elle a failli, l'infortunée,
Un seul moment.
Pour ce moment, faut que j'oublie
Tant doux attraits,
En délaissant perfide amie
A tout jamais!

Non, dis-moi : « Ne fus point coupable,
» Toujours t'aimai;
» Mon inconstance est une fable. »
Je le croirai.
Ai vu pourtant Lise infidèle...
— C'est une erreur;
Ah! mes yeux, laissez-moi près d'elle
Croire à mon cœur.

H. Gaston.

REGRETS D'AMOUR.

Air : *Femmes sensibles.* (N.° 193.)

Charmant ruisseau, le gazon de vos rives
N'est plus pour moi le trône de l'Amour;
Au bruit plaintif de vos eaux fugitives
Je viens mêler mes regrets nuit et jour.

Vous avez vu les feux de Léonore;
Je vous apprends ses infidélités:
Son cœur volage est plus mobile encore
Que le courant de vos flots agités.

Quand sur vos bords elle me dit *Je t'aime*,
Avec les vents s'envola son ardeur.
Que le Zéphir n'emportait-il de même
Les feux cruels qui dévorent mon cœur!

Charmant ruisseau, le gazon de vos rives
N'est plus pour moi le trône de l'Amour;
Au bruit plaintif de vos eaux fugitives
Je viens mêler mes regrets nuit et jour.

G. Lamadelaine fils.

LA FANTAISIE.

(N.° 171.)

Elle m'aima, cette belle Aspasie,
Et bien en moi trouva tendre retour.
Elle m'aima ; ce fut sa fantaisie ;
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle Aspasie
Entend Myrtil chanter l'hymne d'amour.
Elle l'aima ; ce fut sa fantaisie ;
Et celle-là ne lui dura qu'un jour.

Toujours aimant, cette belle Aspasie
A pris, quitté nos bergers tour à tour.
Ils sont fâchés ; moi je la remercie :
Las ! elle fait passer un si beau jour !

Pour ramener une belle Aspasie,
C'est grand abus de montrer du courroux ;
Si réclamez sa douce fantaisie,
Elle dira : « Que ne l'inspirez-vous ! »

J'ai vu depuis cette belle Aspasie ;
La couronnant de roses, je lui dis :
« Quand reviendra ta douce fantaisie ?
» Car ce jour-là c'est le seul où je vis. »

Lors j'aperçus cette belle Aspasie :
Qu'un doux souris colorait ses attraits !
Elle reprit sa douce fantaisie,
Et me donna même le jour d'après.

Amans quittés d'une belle Aspasie,
Ayez près d'elle un modeste maintien ;
Ne prétendez gêner sa fantaisie :
Qui plaît est roi; qui ne plaît plus n'est rien.

MONCRIF.

PLAINTES.

(N.° 966.)

N'EST-IL, Amour, sous ton empire
Que des rigueurs ?
S'il faut prévoir, quand on soupire,
Tous les malheurs,
Tes biens n'offrent qu'un vain délire
Aux tendres cœurs.

J'aimais une jeune bergère,
Belle à ravir :
Cent rivaux, jaloux de lui plaire,
Vinrent s'offrir.
Que d'efforts il me fallut faire
Pour les bannir !

J'obtins enfin, par ma constance,
Un tendre aveu:
Ce moment seul, lorsque j'y pense,
Combla mon feu;
Mais cette douce jouissance
Dura bien peu.

Un mal affreux pour une belle
Un jour la prend:
Dieux! m'écriai-je, sauvez celle
Que j'aime tant:
Qu'elle vive laide et fidèle,
Je suis content.

Le mal, qui porte son ravage
Jusques au bout,
Changea les traits de son visage,
Mais non mon goût:
Ah! la beauté n'est qu'une image;
Le cœur est tout.

Après tant de maux et de larmes
J'étais en paix;
Mais il fallait d'autres alarmes
Sentir les traits.
Cruel Amour! pour qui tes charmes
Sont-ils donc faits?

Après dix ans de mariage,
Instans trop courts,
Elle allait me donner un gage
De nos amours;
La Parque cruelle et sauvage
Trancha ses jours.

Cette jeune et tendre bergère,
Prête à mourir,
Me dit : « Ferme-moi la paupière,
» Prends ce soupir;
» Garde de ma flamme sincère
» Le souvenir. »

Oui, chaque jour, Dieu que j'atteste,
Je m'en souvien.
Le souvenir cher et funeste
D'un doux lien
Est le seul trésor qui me reste;
C'est tout mon bien.

Vous que jamais l'Amour ne blesse
D'un trait vainqueur,
Le calme et la paix sont sans cesse
Dans votre cœur :
Mais, hélas! vivre sans tendresse
Est-ce un bonheur?

VERNES.

LAINTE D'UN MAMELUCK.

(N.o 317.)

STRE d'Amour, ô de moi tant chérie!
omis à moi des jours pleins de douceurs.
t de la guerre enleva mon amie;
las! ai vu briser ces nœuds de fleurs.

in seul baiser, à l'heure où tu reposes,
and j'efflcurais tes appas enchanteurs,
ton beau teint pas ne fanais les roses;
eille étais voltigeant sur des fleurs.

reverrai-je, étoile de ma vie?
at doux espoir habitait dans nos cœurs!
nde est pour moi, si tu m'étais ravie,
sert affreux, sans ombrage et sans fleurs.

SÉGUR aîné.

MUSETTE,

IMITÉE DE MONTE-MAYOR.

L'AUTRE jour, sous l'ombrage,
Un jeune et beau pasteur
Racontait ainsi sa douleur
A l'écho plaintif du bocage :
Bonheur d'être aimé tendrement,
Que de chagrins vont à ta suite!
Pourquoi viens-tu si lentement,
Et t'en retournes-tu si vite?

Ma bergère m'oublie;
Amour, fais-moi mourir :
Quand on cesse de nous chérir,
Quel cruel fardeau que la vie!
Bonheur d'être aimé tendrement,
Que de chagrins vont à ta suite!
Pourquoi viens-tu si lentement,
Et t'en retournes-tu si vite?

FLORIAN.

L'INDIFFÉRENCE,

ROMANCE IMITÉE D'UNE ODE ITALIENNE DE MÉTASTASE.

(N.° 294.)

Un jour heureux pour moi commence à luire ;
De mes liens je me sens dégagé.
Ta perfidie a détruit mon délire ;
Tu l'as voulu, Laurette, et j'ai changé.
Non, du dépit ce n'est point le langage ;
Pour cette fois mon cœur m'est bien connu ;
J'entends ton nom sans changer de visage :
Je te revois, et n'en suis point ému.

Que dans tes yeux se peigne le sourire,
Ou que ta voix me parle avec aigreur,
C'est même sort ; ta bouche est sans empire
Sur mon oreille, et tes traits sur mon cœur.
Si je suis gai, ce n'est plus ton ouvrage ;
Suis-je chagrin ? ma tristesse est à moi.
Sans toi j'admire un beau jour sans nuage :
Un sombre jour m'ennuîrait près de toi.

Juge, en deux mots, si mon âme constante
Cache un détour dans ces derniers adieux.
Je trouve encor que Laurette est charmante;
Mais ce n'est plus qu'une belle à mes yeux.
Même, en vantant ta figure jolie,
J'y vois (pardonne à ma sincérité)
Des agrémens que doublait ma folie,
Et des défauts que j'appelais beauté.

Tout bas tu dis : « Sans doute encor il m'aime;
» Trop fréquemment il dit qu'il n'aime plus. »
Non; c'est l'instinct de la nature même
Qui fait parler des dangers qu'on a vus.
Par le guerrier, au sortir de la lice,
Avec transport ses périls sont contés;
Et le mortel qu'opprima l'injustice
Aime à montrer les fers qu'il a portés.

J'en parle donc; mais c'est sans nulle envie.
Eh! que m'importe, au fond, si tu me croi,
Si ce discours te plaît, te contrarie,
Tranquillement si tu parles de moi?
Je perds un cœur, toi seule un cœur sincère;
Qui de nous deux doit sentir du tourment?
Je puis trouver maîtresse aussi légère,
Jamais Laurette aussi fidèle amant.

OURRY.

LE SOUVENIR.

(N.o 45.)

Auprès de mon amie
Je coulais de beaux jours;
D'une si douce vie
J'ai vu finir le cours.
Félicité passée,
Qui ne peux revenir;
Tourment de ma pensée!
e n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

On peut être aussi belle,
On peut autant charmer :
Mais qui peut, autant qu'elle,
Qui peut jamais aimer?
Félicité passée, etc.

Souvent de cette eau pure
Nous suivions les détours :
Quand j'entends son murmure
Je songe à nos amours.
Félicité passée, etc.

Souvent j'allais l'attendre
Sous ces ormes touffus :
Elle venait s'y rendre :
Cet heureux temps n'est plus !

Félicité passée, etc.

Voyez dans ces asiles
Nos chiffres enlacés !
Dans des jours plus tranquilles
Ma main les a tracés.

Félicité passée, etc.

Ce même air que je chante,
Que je chante en pleurant,
Avec ma jeune amante
Je l'ai chanté souvent.

Félicité passée, etc.

Combien de fois l'aurore
Fut témoin de nos jeux !
Combien de fois encore
Le soir nous vit heureux !

Félicité passée, etc.

Elle cessa de vivre
Quand on nous sépara :
Mon cœur devait la suivre :
Rien ne me la rendra.

Félicité passée, etc.

Lyre tendre et plaintive !
Tes airs sont superflus ;
Sur l'infernale rive,
Églé ne t'entend plus.
Félicité passée,
Qui ne peux revenir ;
Tourment de ma pensée !
e n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

LÉONARD.

LÉONARD, né à la Guadeloupe en 1744, mourut à
ris le 26 janvier 1793. Bertaud, dont parle Boileau, né
aen en 1552, et mort évêque de Séez le 8 juin 1611, est
nu pour être l'auteur de la chanson suivante, dont
onard a pris pour refrain le dernier couplet.

'AMANT MALHEUREUX.

LES cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables,
comparant à moi, s'estimeraient heureux :

Mon lit est de mes larmes
Trempé toutes les nuits.
Le sommeil, par ses charmes,
peut, lorsque je dors, assoupir mes ennuis.

Si je fais quelque songe,
J'en suis épouvanté ;
Car même son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.

La pitié, la justice,
La constance et la foi,
Cédant à l'artifice,
Dans le cœur des humains sont éteintes pour moi.

En un cruel orage
On me laisse périr ;
Et, courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre, et nul me secourir.

Félicité passée,
Qui ne peux revenir ;
Tourment de ma pensée !
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

Bertaud.

MÊME SUJET.

(N.° 193.)

En voyant fuir le temps de ma jeunesse
Sans m'attrister, je disais l'autre jour :
Plus de l'amour n'aurai la douce ivresse,
Mais plus n'aurai cuisans chagrins d'amour.

Amour m'entend, d'un nouveau trait me blesse,
Et le malin vient me dire à son tour :
Plus tu n'auras de ma tant douce ivresse,
Mais bien encor cuisans chagrins d'amour.

Le petit traître! il tient bien sa promesse,
Et j'aime, hélas! sans espoir de retour :
Mais si d'amour n'ai plus la douce ivresse,
Gardons au moins tant doux chagrins d'amour.

Qui sut aimer au temps de sa jeunesse
Voudrait aimer jusqu'à son dernier jour.
Qui sut aimer même dans sa vieillesse
Regrette encor tant doux chagrins d'amour.

HOFFMAN.

ROMANCES TIRÉES D'ESTELLE DE FLORIAN.

(N.° 600.)

Je vais donc quitter pour jamais
Mon beau pays, ma douce amie!
Loin d'eux je vais traîner ma vie
Dans les pleurs et dans les regrets.
Vallon charmant où notre enfance
Goûta ces plaisirs purs et vrais
Que donne la seule innocence,
Je vais vous quitter pour jamais!

Champs que j'ai dépouillés de fleurs
Pour orner les cheveux d'Estelle;
Roses qui perdiez auprès d'elle
Et votre éclat et vos couleurs;
Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,
Pour réfléchir ses doux attraits,
Suspendre sa course rapide,
Je vais vous quitter pour jamais!

Prairie où, dès nos premiers ans,
Nous parlions déjà de tendresse,
Où, bien avant notre jeunesse,
Nous passions pour de vieux amans;
Beaux arbres où nous allions lire
Le nom que toujours j'y traçais,
(Le seul qu'alors je susse écrire)
Je vais vous quitter pour jamais!

(N.o 487.)

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre tous les ans
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps!
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours:
Ce n'est qu'à des amans fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits:
Partons, partons, se disent-elles;
Fuyons la neige et les autans:
Point d'hiver pour les cœurs fidèles:
Ils sont toujours dans le printemps.

Si par malheur dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidèle
Près de là meurt le même jour.

(N.° 940.)

L'AUTRE jour la bergère Annette,
Ayant perdu son bel agneau,
Pleurait, et disait à l'écho
Ses chagrins que l'écho répète:
Ah! bel agneau, tu me trompais
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie:
Hélas! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamai
Que l'on pût quitter son amie.

Je t'ai vu, dédaignant l'herbette,
Mieux aimer souffrir de la faim
Que de prendre d'une autre main
Les fleurs que t'apportait Annette.
Ah! bel agneau, tu me trompais
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie:
Hélas! d'après mon cœur, je n'aurais cru jama
Que l'on pût quitter son amie.

Au moindre son de ma musette
Je te voyais vite accourir;
Aujourd'hui tu m'entends gémir,
Et tu fuis loin de ton Annette!
Ah! bel agneau, tu me trompais
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie:
Hélas! d'après mon cœur, je n'aurais cru jama
Que l'on pût quitter son amie.

(N.o 23.)

Ah ! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage,
C'est mon ami : rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, par sa voix tendre et plaintive,
Il charme l'écho de vos bois ;
Si les accens de son hautbois
Rendent la bergère pensive,
C'est encor lui : rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir ;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaîté fait toujours sourire,
C'est encor lui : rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère,
Oh ! c'est bien lui : rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Voici la romance d'Estelle dans l'idiome languedocien que parlait cette bergère :

A° 23.

Ai ! savez din vostre villatgé
Un jouin'é téndre pastourel,
Que vous gagn' aou premiè cop-d'iel,
É pieï qu'à toutjour vous éngatgé,
Es moun amic : rendeï-lou-mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

Sé sa voix pléintivo, doucéto
Faï soupira l'écho d'aôu boï,
É sé lou soun de soun aôuboï,
Faï sountgea la pastourékéto,
Es moun amic : rendeï-lou-mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

Sé, quan n'aousa pas rén vous diré,
Sa guignado vous attendris ;
Pieï quan sa bouqueto vous ris,
Sé vous déraub' un doux souriré,
Es moun amic : rendeï-lou-mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

Quan lou paôuré s'én vén, pécaïré,
En roudén protxé soun troupel,
Li diré, baïla m'un agnel ;
Sé li lou baill' embé la maïré ;
Aï qu'es ben el ! rendeï-lou-mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

CLIMÈNE.

JTRE ROMANCE LANGUEDOCIENNE.

(N.o 1033.)

Al lévat de l'Auroro,
Dins un pradel dé flous,
Zéphir caressant Floro,
Climéno tout' en plous,
Siétado sur l'herbéto,
A l'oumbro d'un cyprès,
Disio, touto souléto,
As échos sous regrets.

Tircis és mort, pécaïré!
Aouzélous, plouraï-lou;
Flourétos, per mé plaïré,
Cambiatz bostro coulou,
Pléntivo tourtourélo,
Roussignol amourous,
E bous, écho fidélo,
Répétatz mas doulous.

Lou roussignol salbatgé,
Quant éro dins lou bois,
Cessabo son ramatgé
Per escouta sa bois;

L'oundo la plus rapido
Coulabo lentomen,
Per abé qualqu' augido
Dé son dous instumen.

Tircis, lou vraï moudélo
De toutis lous pastous,
Ero téndr'é, fidélo,
Gardabo mous moutous.
Son sé, plé de bioulétos,
Dounab' as aignélous
Milo margaridétos,
A you milo poutous.

Anatz à l'abenturo
A la merci dés loups,
Cerca bostro pasturo
Dins lous désers affrous;
Troupel, bous abandouné
Tircis ez al tombéu;
Qu'aco nou bous estouné
Iou l'y séguiré léu.

Cette romance, regardée comme un chef-d'œuvre, se chante encore dans ces contrées; elle est de l'abbé Morel, *chanoine de la cathédrale de Montpellier, mort en* 1760, *et non de l'abbé* Plumet *comme le*

ensent plusieurs personnes. En voici le sens en 'ançais :

L'aurore commençait à répandre sa lumière, et Zéhire prodiguait à son amante les plus tendres caresses ans un pré émaillé de fleurs, lorsque Climène, tris-ement assise sur l'herbe, au pied d'un cyprès, adres-ait aux échos ces tristes accens :

Tircis est mort ! hélas ! tendres oiseaux, partagez ies larmes ; charmantes fleurs, changez votre éclat a des couleurs de tristesse et de deuil ; plaintive tour-erelle, rossignol amoureux, et vous, fidèle écho, ré-étez les plaintes que la douleur m'arrache.

Le rossignol solitaire qui habite ces bois, se taisait our écouter les chansons de Tircis ; l'onde la plus ive modérait sa rapidité pour ouïr quelques sons de on tendre chalumeau.

Tircis, le vrai modèle de tous les bergers, était d'une endresse et d'une fidélité à l'épreuve : il gardait mon roupeau avec la plus grande exactitude ; il était oc-upé à cueillir des violettes, et d'autres fleurs dont il iourrissait mes agneaux, et dans le temps qu'il se li-rait à ces soins, il couvrait mes joues de mille baisers.

Errez à l'aventure et à la merci des loups, trou-eau qui faisiez autrefois mes délices ; allez paître ans les déserts les plus affreux ; je vous abandonne, uisque j'ai perdu mon amant. Ne soyez pas surpris l'une résolution aussi fâcheuse ; la douleur qui me dé-ore m'unira bientôt à lui dans le même tombeau.

En voici une autre du même Auteur.

(N.° 1223.)

Poulida pastourella,
Qu'Amour faï per tcharma,
Siégués pas tant cruella
Din la saïsoun d'aima,
Un tchour t'én pléniras,
Et mé régrétaras.

Sé lou cor lou pu tendré
Mérita d'estré aïmat,
Lou miou soul pot prétendré
D'estré lou préférat.
Atcha dé yeou piétat
Din moun cruel estat.

Chaqua tchour ma cadenna
S'alounga d'un anel,
Es, malgré yeou, ma péna
Augménta à vista d'el,
Et chamaï rés nou vén
Soulatcha moun tourmén.

TRADUCTION.

Pastourelle jolie que l'Amour fit pour charmer, ne soyez point si cruelle dans l'âge où l'on doit aimer. Vous vous en plaindrez un jour, et vous me regretterez.

Si le cœur le plus tendre mérite d'être aimé, le mien doit prétendre d'être préféré. Ayez pitié de moi dans l'état où je suis!

Chaque jour ma chaîne s'alonge d'un anneau; malgré moi, ma peine augmente, et jamais rien ne vient soulager mon tourment!

LE TOMBEAU.

(N.° 1252.)

Dans un désert loin du hameau,
Sous un peuplier solitaire,
Hylas éleva ce tombeau,
Et sa main grava sur la pierre:
« Quiconque en ce lieu passera,
De douces larmes versera. »

Assis au pied du monument,
Fidèle à l'ombre qu'il adore,
Hylas lui conte son tourment,
Il lui parle, il l'appelle encore.
Ecoutons ce qu'il va chantant,
Croyant que sa Lise l'entend:

« Hélas ! tout près de nous unir
Par le saint nœud du mariage,
J'ai vu ma belle se mourir
Encore au printemps de son âge.
Moi, qui vivais pour l'adorer,
Je reste ici pour la pleurer.

« Ici j'ai reçu pour adieux,
Pour dernier gage de sa flamme
Le dernier regard de ses yeux,
Le dernier soupir de son âme.
Cette âme pure s'exhala,
Et puis vers le ciel s'envola.

« Voici le lieu de son trépas ;
C'est là que j'enfermai moi-même
Celle qui mourut dans mes bras :
Et mourut en disant *Je t'aime*.
Le monde n'a plus rien de beau,
Plus rien pour moi que ce tombeau.

« Je vous demande une faveur,
Dieux qui m'avez séparé d'elle ;
Au moins laissez-moi la douceur
D'expirer où mourut ma belle.
Amour, amour, quand je mourrai,
Dis-moi si je la reverrai ! »

HOFFMAN.

LE TOMBEAU D'EMMA.

(N.° 1340.)

NAISSEZ, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs:
Voici d'Emma la tombe solitaire;
Voici l'asile où dorment les vertus.
Charmante Emma, tu passas sur la terre
Comme un éclair qui brille, et qui n'est plus!
J'ai vu la mort dans une ombre soudaine
Envelopper l'aurore de tes jours,
Et tes beaux yeux, se fermant pour toujours,
A la clarté renoncer avec peine.

Naissez, mes vers, etc.

Ce jeune essaim, cette foule frivole
D'adorateurs qu'enchaînait sa beauté,
Ce monde vain dont elle fut l'idole
Vit son trépas avec tranquillité.
Les malheureux que sa main bienfaisante
A fait passer de la peine au bonheur,
N'ont pu trouver un soupir dans leur cœur
Pour consoler son ombre gémissante.

Naissez, mes vers, etc.

L'amitié même, oui, l'amitié volage
A rappelé les ris et l'enjoûment;
D'Emma mourante, elle a chassé l'image;
Son deuil trompeur n'a duré qu'un moment.
Sensible Emma, douce et constante amie,
Ton souvenir ne vit plus dans ces lieux!
De ce tombeau l'on détourne les yeux;
Ton nom s'efface, et le monde t'oublie!

Naissez, mes vers, etc.

Malgré le temps, fidèle à sa tristesse,
Le seul Amour ne se console pas,
Et ses soupirs, renouvelés sans cesse,
Vont te chercher dans l'ombre du trépas!
Pour te pleurer je devance l'aurore;
L'éclat du jour augmente mes ennuis:
Je gémis seul dans le calme des nuits;
La nuit s'envole, et je gémis encore.

Naissez, mes vers, etc.

PARNY.

LE TOMBEAU DE CAROLINE.

Air à faire.

Rendez-la-moi cette fille chérie,
Que chaque jour appellent mes soupirs;
Vous qui voulez calmer mes déplaisirs,
Et que mon cœur se rattache à la vie,
Rendez-la-moi!

Qui n'eût aimé de sa grâce enfantine
L'attrait si doux, si piquant à la fois,
Son regard fin, le charme de sa voix!
On se disait, en voyant Caroline:
Qui n'eût aimé?

A son matin et sous l'œil d'une mère,
Elle croissait comme une tendre fleur;
Elle en avait l'éclat et la fraîcheur;
Elle a tombé, la rose printanière,
A son matin!

Adieu, bonheur! comme une ombre légère,
A mes regards tu t'es évanoui.
De ton erreur un moment j'ai joui:
Las! j'y croyais; mais je ne suis plus mère.
Adieu, bonheur!

Plus de repos dans mon âme oppressée ;
Qui tarira la source de mes pleurs?
Un deuil profond, d'éternelles douleurs
Attristeront sans cesse ma pensée.
Plus de repos!

Il faut mourir lorsque l'âme flétrie
Cède au tourment d'un souvenir affreux :
C'est le seul bien qui reste aux malheureux.
J'ai tout perdu, ma fille, mon amie.
Je veux mourir!

COUPIGI

ROMANCE

FAITE A ERMENONVILLE SUR LE TOMBEAU DE ROUS

Air *d'Alix et d'Alexis*, ou N.° 966.

VOICI donc le séjour paisible
Où des mortels
Le plus tendre et le plus sensible
A des autels!
C'est ici qu'un sage repose
Tranquillement :
Ah! parons au moins d'une rose
Son monument.

Approchez, mères désolées,
De ce tombeau;
Pour vous de tous les mausolées
C'est le plus beau.
Jean-Jacques vous apprit l'usage
De vos pouvoirs,
Et vous fit aimer davantage
Tous vos devoirs.

C'est ici que dans le silence,
Sa plume en main,
Il agrandissait la science
Du cœur humain.
Plus loin, voyez-vous ces bocages
Sombres et verts?
Il s'y dérobait aux hommages
De l'univers.

Autour de cet asile sombre
En ces momens
Ne croit-on pas voir errer l'ombre
De deux amans?
Noble Saint-Preux, simple Julie,
Noms adorés,
Quelle douce mélancolie
Vous m'inspirez!

Sur cette tombe solitaire
Coulez, mes pleurs!

Hélas ! il n'est plus sur la terre,
L'ami des mœurs !
Vous qui n'aimez que l'imposture,
Fuyez ces lieux ;
Le sentiment et la nature
Furent ses dieux.

Mme BEAUHARNAIS.

LA FEUILLE SÈCHE.

TOI que les vents ont détachée
Des arbres du coteau voisin,
O Feuille pâle et desséchée,
Que viens-tu chercher sur mon sein?
Ce sein, hélas! où tu t'arrêtes
Est plus agité mille fois
Que le ciel où tu fus le jouet des tempêtes,
Quand tu quittas tes sœurs des bois.

Aux jours de la saison nouvelle,
Tu ne connais point les autans ;
Comme toi, jeune, fraîche et belle,
J'ai vu les beaux jours du printemps.
Toute joie, hélas! m'est ravie ;
Je sens ma beauté se flétrir ;
Le vent de l'infortune a soufflé sur ma vie,
Et, comme toi, je vais mourir.

Mon sein n'est point un sûr asile
Contre l'orage et son courroux;
Va chercher un lieu plus tranquille
Pour être à l'abri de ses coups:
Va sur ce tertre solitaire,
Couvert de funèbres tombeaux,
C'est là, fille des bois, qu'est la paix de la terre;
C'est là qu'on trouve le repos.

Mais d'une vie infortunée
Si tu viens m'annoncer la fin,
Jusqu'à ma dernière journée,
Ah! reste, reste sur mon sein.
C'est alors que, bravant l'injure
Des Aquilons et du Destin,
Nous trouverons la paix qu'à toute la nature,
Hélas! je demandais en vain.

J. Michaud.

LE PROJET D'AMITIÉ.

(N.° 413.)

Laure disait: « Amour n'est que chimère;
Sous lois d'amour plus ne veux m'engager:
Après plaisir il cause peine amère,
Et trop bien sais qu'un amant peut changer.

D'aimer d'amour ne ferai la folie :
Franche amitié vaut mieux qu'amour léger ;
Las ! tôt ou tard un amant nous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer ».

Lysis l'entend, et doux transport l'agite ;
Désir, espoir viennent l'encourager.
Projet d'amour tendrement il médite ;
Car Laure est femme, et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous le plaisir il cacha le danger :
Baiser d'amour d'amitié fut le gage,
Dût en amour amitié se changer.

Au lieu d'amour, d'amitié vive et tendre
Ils s'enivraient presque sans y songer,
Tant et si bien qu'on eût pu s'y méprendre ;
Plus ne restait que les noms à changer.

Lysis enfin, bien sûr de son ouvrage,
D'ami quitta le rôle mensonger,
Et lors d'amour reprenant doux servage,
Laure oublia qu'un amant peut changer.

MILLEVOYE.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

(N.° 216.)

Vous me plaindrez, vous qui connaissez bien
Tout le besoin d'être aimé comme on aime!
J'adore Elvire, et d'elle je n'obtien
Qu'amitié froide, au lieu d'amour extrême.
Si d'un amant j'ose exprimer les vœux,
Un mot, un geste, un regard m'en impose.
Ah! de l'amour quand on sent tous les feux,
Que l'amitié nous semble peu de chose!

Mon cœur pourtant garde un rayon d'espoir;
Pour mes rivaux je la crois plus sévère:
Mais qui pourrait ou l'entendre ou la voir
Sans l'adorer, sans brûler de lui plaire?
Dieux! si quelque autre obtenait ce bonheur!
Ce coup affreux de ma mort serait cause.
Lorsqu'à l'amour femme a livré son cœur,
Pour l'amitié reste si peu de chose!

Par fois mon bras sur sa taille arrondi,
Contre mon cœur doucement je la serre;
Mon œil par fois, devenu plus hardi,
Ose plonger sous la gaze légère.

Furtivement je ravis quelquefois
Baiser brûlant sur ses lèvres de rose.
Lorsque l'amour laisse dormir ses droits,
Simple amitié vaut toujours quelque chose.

Ah ! si jamais un plus doux sentiment
A mes transports livrait ce que j'adore,
En recevant le nom chéri d'amant,
D'ami voudrais garder le titre encore ;
Je me plairais à remplir chaque jour
Tous les devoirs que l'un et l'autre impose.
Quand l'amitié serre les nœuds d'amour,
Amour lui-même y gagne quelque chose.

CHARLES LONGCHAMP.

CHANSONS ÉROTIQUES.

DE LA CHANSON ÉROTIQUE.

Le mot érotique *(eroticus)* signifie ce qui a apport à l'amour. On comprend sous le titre l'*érotique* tous les vers qui roulent sur des entimens tendres, amoureux ou galans.

Le caractère de la poésie *érotique* varie sui-'ant les objets qu'elle représente; mais, en ;énéral, elle se distingue par la douceur, la inesse du style, la facilité des vers. L'esprit :t l'art ne doivent point y paraître; le cœur eul doit y parler.

Elle tire encore un grand avantage des mages et des faits mythologiques qui peuvent ;'y adapter. Plusieurs de nos poëtes ont excellé lans ce genre de chansons, que plusieurs ap-)ellent *mythologiques* et *historiques* ou *anec-lotiques*.

Nous nous servirons aussi de ces dénomina-:ions pour faciliter le classement des chansons :ontenues dans ce volume.

Nous désignerons sous le titre de *chansons mythologiques*, celle si connue de Gentil Bernard, et si bien faite pour servir de modèle :

Jupiter, prête-moi ta foudre, *etc.*;

celle

Quand l'Amour naquit à Cythère, *etc.*;

Nous désignerons sous le titre de *chansons anecdotiques*, celles

Je vis Lise hier au soir, *etc.*,
Un soir, Lison au village, *etc.*

Nous placerons ces chansons à la suite de celles que nous croyons devoir plus justement nommer *érotiques d'inspiration*, et qui, se passant du secours des images de la mythologie ou d'un trait quelconque, doivent tout leur charme à l'imagination du poëte.

CHANSONS ÉROTIQUES.

SUJETS D'INSPIRATION.

PEINE D'AMOUR.

En chantant cette chanson, il faut répéter les mots en caractères *italiques*. Ces répétitions ajoutent beaucoup d'expression aux paroles.

Las! si j'avais pouvoir d'oublier
Sa beauté, son bien dire,
Et son *très-doux* regarder,
Finirait mon martyre.

Mais, las! mon cœur je n'en puis ôter;
Et grand affolage
M'est d'espérer:
Mais tel servage
Donne courage
A tout endurer.

Et puis *comment* oublier
Sa beauté, son bien dire,
Et son *très-doux* regarder!
Mieux aime mon martyre (1).

LE PORTRAIT.

(N.° 1051 *de la Clé du Caveau.*)

VIENS, Aurore;
Je t'implore;
Je suis gai quand je te voi.
La bergère
Qui m'est chère
Est vermeille comme toi.

Pour entendre
Sa voix tendre
L'on déserte le hameau;
Et Tityre,
Qui soupire,
Fait taire son chalumeau.

(1) Qui croirait que cette chanson a été composée vers le commencement du treizième siècle? Elle est de Thibaut IV, comte de Champagne et roi de Navarre. Ce prince fut surnommé *le Grand*, et *le Faiseur de chansons*. Il était aussi vaillant guerrier qu'habile chansonnier. Il est regardé comme le père de la chanson française.

Elle est blonde
Sans seconde;
Elle a la taille à la main:
Sa prunelle
Etincelle
Comme l'astre du matin.

De rosée
Arrosée,
La rose a moins de fraîcheur;
Une hermine
Est moins fine;
Le lis a moins de blancheur.

D'ambroisie
Bien choisie
Hébé se nourrit à part;
Et sa bouche,
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

Henri IV.

LES BIZARRERIES DE L'AMOUR

Air : *C'est un enfant, c'est un enfant.* (N.°

L'Amour, suivant sa fantaisie,
Ordonne et dispose de nous;
Ce dieu permet la jalousie,
Et ce dieu punit les jaloux.
    Ah ! pour l'ordinaire,
    L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

L'Amour ordonne que, pour plaire,
L'on soit sensible et délicat;
Il fait réussir, au contraire,
En étant insensible et fat;
    Ah ! pour l'ordinaire, etc.

---

(1) J'avais donné le refrain et la mesure des vers de ces co
M. Rousseau, qui en fit le vaudeville de son charmant *Devin*
lage.

Ceux-ci étaient celui d'une parade; on les avait trouvés tro
pour ce genre ignoble.

(Note de Collé.)

Un jour ce dieu veut qu'on soit tendre,
Et donne tout au sentiment;
Un autre jour il fait entendre
Que c'est s'y prendre gauchement.
Ah! pour l'ordinaire, etc.

L'Amour veut de la résistance
Pour nous rendre plus amoureux;
Et quelquefois ce dieu dispense
De résister un jour ou deux.
Ah! pour l'ordinaire, etc.

C'est un petit dieu sans cervelle;
L'on ne sait comment il l'entend:
Il ordonne d'être fidèle;
Mais il permet d'être inconstant.
Ah! pour l'ordinaire, etc.

L'Amour veut que l'on soit modeste;
Il permet d'être avantageux.
Souvent il s'offense d'un geste;
Un geste souvent rend heureux.
Ah! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

COLLÉ.

LA LEÇON D'AMOUR.

(N.° 1213.)

Arrêtez, jeune bergère ;
Je suis un amant sincère.
Un amant vous fait-il peur?
Je n'ai qu'un mot à vous dire;
Et tout ce que je désire,
C'est de vous tirer d'erreur.

Le Temps vous poursuit sans cesse ;
L'éclat de votre jeunesse
Sera bientôt effacé.
Le Temps détruit toutes choses,
Et l'on ne voit plus de roses
Quand le printemps est passé.

Les plus sombres nuits finissent;
Leurs ombres s'évanouissent,
Et rendent bientôt le jour :
Mais quand l'aimable jeunesse
A fait place à la vieillesse,
Elle ignore le retour.

L'éclat des fleurs naturelles
Fait l'ornement de nos belles :
On prise leur nouveauté ;
Mais au bout d'une journée
Cette heureuse destinée
S'enfuit avec leur beauté.

Vos attraits, belle Sylvie,
Ne mettront point votre vie
Hors des atteintes du sort;
Il vous promène sans cesse
Du bel âge à la vieillesse,
De la vieillesse à la mort.

Ainsi soyez moins volage;
Et puisqu'avec le bel âge
Le plaisir passe et s'enfuit,
Quittez votre indifférence :
La nuit à grands pas s'avance;
Profitez du jour qui luit.

Un peu de tendre folie
Fait d'une fille jolie
Le plaisir et le bonheur;
Et dans le déclin de l'âge
Un dehors fier et sauvage
Lui rend la gloire et l'honneur.

Par cette leçon fidèle
Tircis pressait une belle
D'avoir pitié de son mal :
Son discours la rendit sage ;
Mais elle n'en fit usage
Qu'au profit de son rival.

Attribuée à J.-B. ROUSSEAU.

L'AMANT DISCRET.

(N.o 314.)

L'AMANT frivole et volage
Chaute par-tout ses plaisirs :
Le berger discret et sage
Cache jusqu'à ses désirs.
Telle est mon ardeur extrême :
Mon cœur soumis à ta loi
Te dit sans cesse qu'il aime,
Pour ne le dire qu'à toi.

Sur une écorce légère,
Amans, tracez votre ardeur :
Le beau nom de ma bergère
N'est gravé que dans mon cœur.

Je n'ose occuper ma lyre
A chanter un nom si doux;
Echo pourrait le redire,
Et j'aurais trop de jaloux.

Corine à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins:
Ce qui lui plaît davantage
Semble lui plaire le moins.
L'herbe où son troupeau va paître
Voit le mien s'en écarter;
Et je semble méconnaître
Son chien qui vient me flatter.

Vous qu'un fol amour inspire,
Connaissez mieux le plaisir:
Vous n'aimez que pour le dire;
Nous n'aimons que pour jouir.
Corinne, que ce mystère
Dure autant que nos amours:
L'amant heureux doit se taire;
Fais-moi donc taire toujours.

BERNARD.

A ÉLÉONORE.

(N.º 573.)

Le connais-tu, ma chère Éléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu;
Ce tendre enfant qui le serait encore,
Si tes regards n'en avaient fait un dieu?

C'est par ta voix qu'il étend son empire;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas :
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connaît connaîtra la tendresse;
Qui voit tes yeux en boira le poison :
Tu donnerais des sens à la Sagesse,
Et des désirs à la froide Raison.

BERNIS. (1)

(1) Cette chanson fut faite pour Éléonore *Guichard*, morte à Paris en 1747, âgée de 28 ans. Elle est l'auteur du madrigal suivant, qu'on prétend avoir été adressé au cardinal de Bernis, alors abbé :

Vous m'aimez, dites-vous : ah! votre cœur volage
N'est point assez sensible à mes vœux empressés :
Vous pourriez m'aimer davantage;
Vous ne m'aimez donc pas assez?

QUATORZE ANS.

(N.° 162.)

A quatorze ans qu'on est novice!
Je me sens bien quelques désirs;
Mais le moyen qu'on m'éclaircisse!
Une fleur fait tous mes plaisirs:
La jouissance d'une rose
Peut rendre heureux tous mes momens.
Eh! comment aimer autre chose
A quatorze ans, à quatorze ans?

Je mets plus d'art à ma coiffure;
Je ne sais quoi vient m'inspirer:
N'est-ce donc que pour la figure
Qu'on aime tant à se parer?
Toutes les nuits, quand je repose,
Je rêve, mais à des rubans.
Eh! comment rêver d'autre chose
A quatorze ans, à quatorze ans?

Une rose venait d'éclore;
Je l'observais sans y songer:
C'était au lever de l'Aurore;
Le Zéphir vint la caresser.

C'est donc quand la fleur est éclose,
Qu'on voit voltiger les amans!
Mais, hélas! est-on quelque chose
A quatorze ans, à quatorze ans?

Attribuée à GRESSET.

L'AGE POUR L'AMOUR.

(N.° 148.)

QUINZE ans, Thémire; ô le bel âge!
Des doux plaisirs c'est la saison:
De tes quinze ans fais bon usage;
A quinze ans l'Amour fait moisson.
Avant quinze ans, une bergère
Est du nombre encor des enfans:
Il faut avoir quinze ans pour plaire;
On n'est point belle avant quinze ans.

A quinze ans finit la culture:
Le bouton alors devient fleur.
C'est à quinze ans que la nature
Parle à nos sens, nous donne un cœur.
A cinq ans on verse des larmes;
A dix sont les jeux innocens;
A douze les tendres alarmes:
Mais pour aimer il faut quinze ans.

MARÉCHAL.

IL FAUT AIMER.

(N.° 1402.)

Vous qui de l'amoureuse ivresse
    Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle jeunesse;
    Ecoutez-moi:
Votre cœur a beau se défendre
    De s'enflammer;
Le moment vient, il faut se rendre;
    Il faut aimer.

Hier au bois ma chère Annette
    Prenait le frais:
Elle chantait sur sa musette:
    N'aimons jamais.
M'approchant alors par derrière,
    Sans me nommer,
Je dis: Vous vous trompez, ma chère;
    Il faut aimer.

En rougissant la pastourelle
    Me répondit:
D'Amour la flèche est bien cruelle;
    On me l'a dit.

A treize ans le cœur est trop tendre
Pour s'enflammer :
C'est à vingt ans qu'il faut attendre
Pour mieux aimer.

Lors je lui dis : La beauté passe
Comme une fleur ;
Un souffle bien souvent l'efface
Dans sa fraîcheur :
Rien ne peut, quand elle est flétrie,
La ranimer ;
C'est quand on est jeune et jolie
Qu'il faut aimer.

Belle amie, à si douce atteinte
Cédez un peu ;
Cet Amour, dont vous avez crainte,
N'est rien qu'un jeu.
Annette soupire, et commence
A s'alarmer ;
Mais ses yeux m'avaient dit d'avance :
Il faut aimer.

L'air était frais, l'instant propice,
Le bois touffu.
Annette fuit ; le pied lui glisse ;
Tout est perdu.

L'Amour, la couvrant de son aile,
 Sut l'animer.
Hélas! je vois trop, me dit-elle,
 Qu'il faut aimer!

Les oiseaux, témoins de l'affaire,
 Se baisaient mieux;
Phébus, plus tard qu'à l'ordinaire
 Quittait ces lieux.
Les roses s'empressaient d'éclore
 Pour embaumer;
Et l'écho répétait encore :
 Il faut aimer.

PARNY.

LE VÉRITABLE AMOUR.

(N.o 395.)

N'AVOIR qu'une seule pensée,
N'éprouver qu'un seul sentiment,
Avoir toujours l'âme oppressée
Par un chagrin plein d'agrément;
Voir et sentir toujours de même
Matin et soir, et nuit et jour,
Voilà comme on est quand on aime;
Voilà le mal qu'on nomme amour.

Quitter sa mie avec tristesse,
Et vouloir être au lendemain,
La revoir avec douce ivresse,
Trembler en lui prenant la main;
Ne parler que pour dire *J'aime*,
Le répéter le long du jour,
Le lendemain dire de même;
Voilà le mal qu'on nomme amour.

Regarder comme un bien suprême
La plus légère des faveurs,
Ressentir un tourment extrême
A la moindre de ses rigueurs;
Pleurer, rire, espérer et craindre,
Jouir et souffrir tour à tour,
Si c'est un mal, faut-il s'en plaindre?
C'est le doux mal qu'on nomme amour.

HOFFMAN.

JE VEUX ÊTRE AIMÉ.

(N.° 246.)

J'AIME Rosette à la folie:
L'Amour l'a faite si jolie!
Qui n'en serait point amoureux?
Qu'elle soit tendre autant que belle,

A jamais je serai fidèle,
Et gaîment nous vivrons tous deux.
J'aime bien, mais je veux qu'on m'aime;
Les faveurs me font aimer mieux:
Car j'ai pour moi le don suprême
D'être inconstant ou d'être heureux.

Pourquoi faire un crime à Rosette
De ce qu'elle est un peu coquette?
Coquette! en amour quel bonheur!
Quelque peu de coquetterie,
Des caprices, de la folie,
Que de voluptés pour un cœur!
J'aime bien, mais je veux qu'on m'aime;
Les faveurs me font aimer mieux:
Car je n'ai pas le don suprême
D'être inconstant ou d'être heureux.

Rosette, je suis ton esclave;
Et si tout haut mon cœur te brave,
Tout bas il palpite d'amour.
Mais si tu fais tant la cruelle
Je deviendrai bien infidèle!
Cela pourra venir un jour:
Couronne donc l'amant qui t'aime;
Sois coquette après si tu veux:
Car tu rirais trop en toi-même
D'un cœur constant sans être heureux.

PESAY.

L'AMOUR.

(N.° 320.)

L'Amour est un enfant trompeur,
Me dit souvent ma mère ;
Avec son air plein de douceur
C'est pis qu'une vipère.
Je voudrais bien savoir pourtant
Quel mal si grand d'un jeune enfant
Peut craindre une bergère.

Je vis hier le beau Lucas
Assis près de Glicère :
Il lui parlait tout près, tout bas,
Et d'un air bien sincère :
Il lui vantait un dieu charmant.
Ce dieu c'était précisément
L'enfant que craint ma mère.

Pour sortir de cet embarras,
Et savoir le mystère,
Cherchons l'Amour avec Colas,
Sans rien dire à ma mère ;
Et, supposé qu'il soit méchant,
Nous serons deux contre un enfant :
Quel mal peut-il nous faire ?

Boufflers.

LEÇON D'UNE MÈRE A SA FILLE.

Air *du Menuet d'Exaudet.* (N.° 752.)

CET étang
Qui s'étend
Dans la plaine,
Répète au sein de ses eaux
Ces verdoyans ormeaux
Où le pampre s'enchaîne :
Un ciel pur,
Un azur
Sans nuages
Vivement s'y réfléchit :
Le tableau s'enrichit
D'images.

Mais tandis que l'on admire
Cette onde où le ciel se mire,
Un zéphir
Vient ternir
La surface
De la glace :
D'un souffle il confond les traits,
Détruit tous les effets ;
L'éclat de tant d'objets
S'efface.

Un désir
Un soupir,
O ma fille!
Peut ainsi troubler un cœur
Où se peint la candeur,
Où la sagesse brille!
Le repos
Sur ces eaux
Peut renaître;
Mais il se perd sans retour
Dans un cœur où l'amour
Est maître.

FAVART.

L'AMOUR ET L'ÉTÉ.

(N.o 53.)

Avec les jeux, dans le village,
Quand le printemps fut de retour,
Je méprisai le tendre hommage
De tous les bergers d'alentour.
Mais l'été me rend moins sauvage,
Et je me demande à mon tour
Ce qui m'enflamme davantage
De la saison ou de l'amour.

Tandis que je me mets en nage,
En travaillant dans ce séjour,
Mon cœur vole à l'autre rivage
Chez Guillot, qui me fait la cour.
Mais ce qui m'ôte le courage,
C'est que, sur le déclin du jour,
Je vois la fin de mon ouvrage
Sans voir la fin de mon amour.

A porter dans un seul voyage,
Que ce panier me semble lourd!
Du moins s'il passait un nuage,
Le trajet semblerait plus court.
Sous ces arbres du voisinage
Evitons la chaleur du jour;
Mais, hélas! il n'est point d'ombrage
Qui mette à l'abri de l'amour.

Piis et Barré. (*Amours d'Eté.*)

LE BADINAGE.

Air : *Vous qui de l'amoureuse ivresse.* (N.° 1402.)

Songe, Zulmis, à te défendre
De ce berger
Qui vint l'autre jour te surprendre
Dans le verger:

On dit qu'il change de maîtresse
A tout moment,
Et qu'il ne traite la tendresse
Qu'en badinant.

—Lycas est gai; moi je m'amuse
De ses chansons;
Mais je ne crains pas qu'il m'abuse
Par ses façons:
S'il me dit quelquefois qu'il m'aime,
C'est en jouant;
Et moi je lui réponds de même
En badinant.

L'Amour serait-il donc si traître
Qu'on nous le dit?
Et du cœur se rend-il le maître
Par notre esprit?
Lycas a tant de gentillesse!
Est si plaisant!
Sans le vouloir il m'intéresse
En badinant.

Si tu voyais comme il arrange
De simples fleurs!
Comme il assortit le mélange
De leurs couleurs!

Avec quel art et quelle grâce,
S'insinuant,
Il en fait un bouquet, qu'il place
En badinant !

Le voilà... qui nous considère :
Hélas ! j'ai peur ;
Je sens plus fort qu'à l'ordinaire
Battre mon cœur.
D'où vient que je tremble à sa vue
Comme un enfant ?
On n'a point ainsi l'âme émue
En badinant.

Lycas approche... il aime, il jure
D'aimer toujours.
Zulmis hésite... il la rassure
Par ses discours.
A la fin il fallut se rendre
A son amant...
Plus d'un cœur se laisse ainsi prendre
En badinant.

SIMON.

L'HIRONDELLE.

(N.° 482.)

QUAND l'Hirondelle,
A tire d'aile,
Vole et rappelle
Le doux printemps,
C'est pour apprendre
A tout cœur tendre
Que pour se rendre
Il n'est qu'un temps.

Quand du bel âge
Fille peu sage
Flétrit l'usage
Du doux plaisir,
Le lis s'efface,
L'éclat qui passe
Laisse la trace
Du repentir.

D'un cœur qui change,
Est-il étrange
Qu'Amour se venge
Par des rigueurs ?

Le temps amène
Soucis et peine;
Pour lors sa chaîne
N'est plus de fleurs.

Quand une belle,
Un peu cruelle,
Retient près d'elle
L'amant chéri,
C'est la sagesse,
Qui, par tendresse,
Pour la vieillesse
Garde un mari.

SANS QU'ON Y PENSE.

(N.° 106.)

« Conservez bien la paix du cœur,
Disent les mamans aux fillettes;
» Sans la paix, adieu le bonheur;
» Craignez mille peines secrètes. »
On tremble, on se promet long-temps
De vivre dans l'indifférence;
Et puis on arrive à douze ans,
Et le cœur bat... sans qu'on y pense.

« Fuyez surtout, fuyez l'Amour,
Disent les mamans aux fillettes;
» Le petit traître chaque jour
» Vous tend mille embûches secrètes. »
On tremble, on se promet long-temps
De se soustraire à sa puissance;
Et puis on arrive à quinze ans,
Et l'Amour vient... sans qu'on y pense.

Mais pourquoi tous ces vains discours
Que font les mamans aux fillettes?
Puisqu'on doit tribut aux Amours,
Nous voulons acquitter nos dettes.
Pour bien aimer il n'est qu'un temps;
S'en défendre est une imprudence:
Si l'on n'aime pas au printemps,
L'hiver viendra... sans qu'on y pense.

ARMAND-GOUFFÉ et VILLIERS.

AVIS PRUDENT DONNÉ TROP TARD.

(N.° 1012.)

N'ÉCOUTEZ jamais un amant,
Me dit ma mère à tout moment;
Le plus fidèle est un volage
Qui cherche à donner de l'amour,

Sans jamais payer de retour.
Hélas, maman, c'est bien dommage!

Eh quoi! cet aimable berger
Qui vient sans cesse en ce verger,
Et me tient un si doux langage,
Est un perfide, un inconstant!
A d'autres il en dit autant!
Hélas, maman, c'est bien dommage!

Non, puisqu'il m'a donné sa foi,
Que jamais à d'autres qu'à moi
Il n'avait voulu rendre hommage,
Et que je possède son cœur,
Il ne peut pas être un trompeur:
S'il l'est, maman, c'est bien dommage!

Il ne saurait être inconstant;
Il est si beau! je l'aime tant!
On ne saurait feindre à son âge.
S'il me fallait vivre sans lui,
Ah! j'en mourrais bientôt d'ennui:
Mourir si jeune! ah! quel dommage!

Hier encor dans ses transports
Il faisait de nouveaux efforts
Pour obtenir de moi le gage
Qu'on doit, dit-il, à son amant.
Je l'ai cru, j'ai cédé: maman,
S'il m'a trompée, ah! quel dommage!

C'est son haleine bienfaisante
Qu'on respire dans une fleur;
Il orne la rose naissante
De son éclat, de sa fraîcheur.
Mais de notre plus tendre hommage
Quand ce dieu veut s'assurer mieux,
Jeune Hortense, il prend votre image,
Et se place dans vos beaux yeux.

L'AMOUR MIS EN CAGE.

(N.° 752.)

Point de bruit:
Ce réduit
Solitaire
Est propre à tendre mes rets.
Guettons dans ces bosquets
Les oiseaux de Cythère.
J'en aurai;
Je saurai
Leur cachette.
Mes filets sont sous des fleurs :
Un des oiseaux voleurs
S'y jette.

Je saute dessus ma prise ;
En cage elle est bientôt mise.
Quel oiseau !
Qu'il est beau !
Quel ramage !
Je le siffle : il vient chanter
Qu'il ne veut plus quitter
Sa cage.

Il me dit
Qu'il chérit
L'esclavage.
Mon prisonnier me fait peur ;
C'est l'Amour, ce trompeur,
Qui dit en son langage :
Oui, Lison,
Qu'en prison
L'on me tienne ;
Je ne veux ma liberté
Qu'après t'avoir ôté
La tienne.

LAUJON.

LE CHARME DES BOIS.

(N.o 127.)

Que j'aime ces bois solitaires !
Aux bois se plaisent les Amans ;
Les nymphes y sont moins sévères,
Et les bergers plus éloquens.

Les gazons, l'ombre, et le silence
Inspirent les tendres aveux,
L'amour est aux bois sans défense ;
C'est aux bois qu'il fait des heureux.

O vous qui, pleurant sur vos chaînes,
Sans espoir servez sous ses lois,
Pour attendrir vos inhumaines,
Tâchez de les conduire aux bois.

Venez aux bois, beautés volages ;
Ici les amours sont discrets :
Vos sœurs visitent les ombrages,
Les Grâces aiment les forêts.

Que ne puis-je, aimable Glycère,
M'y perdre avec vous quelquefois!
Avec la beauté qu'on préfère
Il est si doux d'aller aux bois!

Un jour j'y rencontrai Thémire
Belle comme un printemps heureux.
Ou son amant, ou le zéphire
Avait dénoué ses cheveux.

Je ne sais point quel doux mystère
Ce galant désordre annonçait;
Mais Lycas suivait la bergère,
Et la bergère rougissait.

Doucement je l'entendis même
Dire au berger plus d'une fois:
O mon bonheur! ô toi que j'aime!
Allons toujours ensemble aux bois.

GILBERT.

LE BAISER.

(N.° 1038.)

De ton baiser la douceur passagère
M'occupe encore, et fait mon seul bonheur;
Tu veux en vain l'arracher de mon cœur;
Je t'aimerai, mais je saurai me taire. (*bis.*)

C'est vainement que ta bouche sévère
De t'oublier me prescrit le devoir;
Cesser d'aimer n'est plus en mon pouvoir;
Je t'aimerai, mais je saurai me taire. (*bis.*)

Si quelque jour, plus sensible et moins fière,
Tu recevais mes sermens et ma foi,
Dans l'univers je ne verrais que toi;
Et je saurais être heureux, et me taire. (*bis.*)

QUESTION D'AMOUR.

(N.° 1148.)

Dès que le jour vient de naître,
Mon Églé, je pense à toi :
A peine on le voit paraître,
Ton cœur s'occupe de moi.
Les oiseaux dorment encore,
Que tu chantes notre amour;
Dois-je préférer l'aurore
A tous les instans du jour?

Midi sonne, et sous l'ombrage
On rassemble les troupeaux :
Lors des bergers du village
On entend les chalumeaux.
Mais nous cherchons au bocage
Et le silence et l'amour:
Lequel aimer davantage
De ces deux instans du jour?

Le soir vient, et dans la plaine
Chacun s'avance à pas lents:
Un même instinct nous y mène
Pour saisir ces doux instans.

On s'y voit à peine encore:
Qui nous guide? C'est l'Amour.
Dis, aimes-tu mieux l'aurore
Que la fin d'un si beau jour?

J.-A. SÉGUI

LES SOUHAITS.

(N.° 1698.)

MA mie,
Ma douce amie
Répond à mes amours;
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.
Si j'avais cent cœurs,
Ils ne seraient remplis que d'elle:
Si j'avais cent cœurs,
Aucun d'eux n'aimerait ailleurs.
Ma mie, etc.

Si j'avais cent yeux,
Ils seraient tous fixés sur elle;
Si j'avais cent yeux,
Ils ne verraient qu'elle en tous lieux.

Ma mie,
Ma douce amie
Répond à mes amours;
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

Si j'avais cent voix,
Elles ne parleraient que d'elle;
Si j'avais cent voix,
Toutes rediraient à la fois:
Ma mie,
Ma douce amie
Répond à mes amours;
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

Si j'étais un dieu,
Je voudrais la rendre immortelle;
Si j'étais un dieu,
On l'adorerait en tout lieu.
Ma mie,
Ma douce amie
Répond à mes amours;
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

Fussiez-vous cinq cent,
Vous seriez tous rivaux près d'elle;
Fussiez-vous cinq cent,
Chacun voudrait en être amant.
Ma mie,
Ma douce amie
Répond à mes amours;
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

Eussiez-vous cent ans,
Nestor rajeunirait pour elle;
Eussiez-vous cent ans,
Vous retrouveriez le printemps.
Ma mie,
Ma douce amie
Répond à mes amours;
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

L'abbé DE LATTAIGNANT.

JE T'AIMERAI.

Air : *Muse des jeux et des accords champêtres.*

(N.° 394.)

Toi dont l'amour commande la constance,
Oserais-tu te plaindre de ma foi ?
En accusant mon cœur d'indifférence,
Songes-y bien, tu n'offenses que toi ;
T'aimer, te voir, est mon bonheur suprême.
A ton nom seul je me sens enflammer.
Rigueurs, dépit, caprices, rivaux même,
Rien ne pourra m'empêcher de t'aimer.

Je t'aimerai tant qu'on verra l'aurore
Nous annoncer le retour du soleil ;
Tant qu'aux jardins de Pomone et de Flore
Petits oiseaux chanteront son réveil ;
Je t'aimerai tant que le doux Zéphire
En se jouant caressera les fleurs,
Je t'aimerai tant qu'aimer voudra dire
Tourment, espoir, chagrin, plaisir, douleurs.

Je t'aimerai, soumis à ton empire,
Tant que la rose envîra tes couleurs;

Tant que tes yeux, ton aimable sourire
Auprès de toi fixeront tous les cœurs;
Je t'aimerai tant que de ta personne
Seront jaloux les Grâces, les Amours;
Je t'aimerai tant que tu seras bonne :
C'est dire, enfin: je t'aimerai toujours!...

CAPELLE.

LE DÉLIRE DE L'AMOUR.

(N.os 1015, 285 et 1427.)

Je t'aime tant! je t'aime tant!
Je ne puis assez te le dire,
Et je le répète pourtant
A chaque fois que je respire!
Absent, présent, de près, de loin,
Je t'aime est le mot que je trouve;
Seul avec toi, devant témoin,
Ou je le pense, ou je le prouve.

Zélis, je t'aime en cent façons;
Pour toi seule je tiens ma plume:
Je te chante dans mes chansons,
Je te lis dans chaque volume.

Qu'une beauté m'offre tes traits,
Je te cherche sur son visage :
Dans les tableaux, dans les portraits
Je veux démêler ton image.

En ville, aux champs, chez moi, dehors
Ta douce image est caressée;
Elle se fond quand je m'endors
Avec ma dernière pensée.
Quand je m'éveille je te voi
Avant d'avoir vu la lumière,
Et mon cœur est plus vite à toi
Que le jour n'est à ma paupière.

Absent, je ne te quitte pas :
Tous tes discours je les devine ;
Je compte tes soins et tes pas :
Ce que tu fais je l'imagine.
Près de toi suis-je de retour,
Je suis aux cieux, c'est un délire :
Je ne respire que l'amour,
Et c'est ton souffle que j'aspire.

Ton cœur est tout mon bien, ma loi ;
Te plaire est toute mon envie :
Enfin, en toi, par toi, pour toi
Je respire et tiens à la vie.

Ma bien aimée, ô mon trésor!
Qu'ajouterai-je à ce langage?
Dieu! que je t'aime! eh bien, encor!
Je voudrais t'aimer davantage.

FABRE D'ÉGLANTINE.

LES SOUHAITS.

(N.° 490.)

QUE ne suis-je la fougère
Où, sur le soir d'un beau jour,
Se repose ma bergère,
Sous la garde de l'Amour!
Que ne suis-je le Zéphire
Qui rafraîchit ses appas;
L'air que sa bouche respire;
La fleur qui naît sous ses pas!

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein!
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met sortant du bain!
Que ne suis-je cette glace
Où son minois répété
Offre à nos yeux une grâce
Qui sourit à la beauté!

Que ne suis-je l'oiseau tendre,
Dont le ramage est si doux;
Qui, lui-même, vient l'entendre,
Et mourir à ses genoux!
Que ne suis-je le caprice
Qui caresse son désir,
Et lui porte, en sacrifice,
L'attrait d'un nouveau plaisir!

Que ne puis-je, par un songe,
Tenir son cœur enchanté!
Que ne puis-je du mensonge
Passer à la vérité!
Les dieux, qui m'ont donné l'être,
M'ont fait trop ambitieux;
Car enfin je voudrais être
Tout ce qui plaît à ses yeux.

RIBOUTTE.

A MA MAITRESSE.

Air *de la Béquille.* (N.° 669.)

VÉNUS a moins d'attraits
Que celle qui m'enchante;
Le printemps est moins frais,
L'aurore moins brillante;

Que sa chaîne est charmante!
Mais comment l'engager?
L'onde est moins inconstante,
Et le vent moins léger.

L'amant le plus parfait
N'a point de privilége:
Qu'il soit jeune et bien fait,
Que sans cesse il l'assiége,
Mérite ni manége
N'ont pu la réformer!
Comment la fixerai-je,
Moi qui ne sais qu'aimer?

N'importe, mon amour
Va l'attendre au passage,
Et si du sien un jour
J'obtiens le moindre gage,
D'un siècle d'esclavage
J'aurai reçu le prix;
Et c'est sur la volage
Toujours autant de pris.

PIRON.

LE BOUDOIR D'ASPASIE.

(N.o 568.)

Tout est charmant chez Aspasie ;
L'art y prodigua son savoir :
Mais ce que j'aime à la folie,
C'est son sopha, c'est son boudoir.

Un jour dans l'ombre du mystère
L'Amour près d'elle vint s'asseoir :
Il croyait être avec sa mère
Sur son sopha, dans son boudoir.

Je veux l'aimer toute la vie :
Heureux quelquefois de pouvoir
Le dire à la belle Aspasie
Sur son sopha, dans son boudoir !

Vous qui contre mon Aspasie
Tâchez en vain de m'émouvoir,
Que peut votre philosophie
Contre un sopha, dans un boudoir ?

Vous aimeriez mon Aspasie
Si comme moi vous pouviez voir
Combien la friponne est jolie
Sur son sopha, dans son boudoir.

Elle est coquette, elle est volage;
Mais je ne veux pas le savoir :
Quelle est la femme qui fut sage
Sur son sopha, dans son boudoir?

Le marquis de GOURDON.

L'ART DE FIXER UN AMANT.

(N.° 509).

RÉSISTE-MOI, belle Aspasie;
Tu me charmes quand tu dis *non*.
Fi de ces beautés sans façon
Qui préviennent la fantaisie!
Ce doux baiser que je t'ai pris
Est pour moi le bonheur suprême:
Il aurait perdu tout son prix
Si tu l'avais offert toi-même.

Ainsi qu'un oiseau de rapine,
L'Amour ne vit que de butin;
Il fait volontiers le larcin
Des jolis dons qu'on lui destine.
Ah! si jamais de ton amant
Tu veux couronner la constance,
Tâche de garder en aimant
L'art charmant de la résistance.

Mais d'où te vient cet air rebelle?
T'offenses-tu de mes leçons?
Point de querelles: finissons.
On a raison quand on est belle.
J'ai pris (je ne puis le céler)
Ce baiser: devais-je le prendre?
Oui, j'ai mal fait de le voler;
Mais attends, je vais te le rendre.

Tu ne veux point? quelle folie!
Eh bien! j'y consens, fâche-toi;
Gronde, menace, boude-moi...
Bon... C'est ainsi qu'on est jolie.
Achève de me rendre heureux:
Romps, ou refuse de m'entendre.
Je reviendrai plus amoureux;
Je te retrouverai plus tendre.

Ce n'est pas tout que d'être belle
Pour fixer le cœur d'un amant;
L'on peut, sous un dehors charmant,
Ne rencontrer qu'une infidèle.
Si tu veux que l'on t'aime bien,
Il faut laisser tout à prétendre;
Accorder peu, ne donner rien,
Refuser tout pour laisser prendre.

LA DORMEUSE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* (N.° 5

RÉVEILLEZ-VOUS, belle Dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir;
Mais si vous êtes scrupuleuse,
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous éveille:
Favorisez ma trahison.
Vous soupirez.... votre cœur veille;
Laissez dormir votre raison.

Pendant que la raison sommeille,
On aime sans y consentir;
Pourvu qu'Amour ne nous réveille
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

Si je vous apparais en songe,
Profitez d'une douce erreur:
Goûtez le plaisir du mensonge
Si la vérité vous fait peur.

DUFRESNY.

BONSOIR. (1)

(N.º 65.)

Bonsoir, ma jeune et belle amie;
Il est minuit, séparons-nous.
Je suis si vieux! vous si jolie!
Ce n'est pas l'instant d'être époux.

A minuit cachez-moi vos charmes;
Je craindrais d'outrager l'Amour:
Depuis que j'ai perdu ses armes
Mon bonheur fuit avec le jour.

A mon âge, avec un cœur tendre,
Si l'on peut encor bien rêver,
Qu'un songe heureux vienne me rendre
Ce qu'Amour a su m'enlever.

Demain, vous revoyant plus belle,
Et me rappelant mon erreur,
Je me dirai: Oui, c'était elle;
Et j'ai connu le vrai bonheur!

(1) Chanson attribuée au maréchal de Richelieu.

O vous, ma femme et mon amie,
Que je ne puis assez chérir,
Il faut, dans l'hiver de la vie....
Il faut... ou rêver, ou mourir.

L'AMANT SIMPLE ET SIN

(N.° 288.)

Il est donc vrai, Lucile,
Vous quittez ce hameau?
Cherchez-vous à la ville
Quelque hommage nouveau?
L'amant qui fait entendre
Un langage apprêté,
Vaut-il un berger tendre
Qui dit la vérité?

Vous verrez, sur vos traces,
Voler mille galans,
Qui vanteront vos grâces,
Qui peindront leurs tourmens.
C'est l'art qui les inspire,
Et non le sentiment;
Moi, j'ose à peine dire
Que j'aime tendrement.

A l'air qu'ils font paraître,
Quand ils offrent leur foi,
Vous les croiriez peut-être
Aussi tendres que moi;
Leur vanité, bergère,
Allume tous leurs feux:
Je n'ai ni l'art de plaire
Ni de tromper comme eux.

PLUMETEAU.

LE VÉRITABLE AMOUR,

U LES TOURMENS DE L'ABSENCE.

(N.o 538.)

S'IL est vrai que d'être deux
Fut toujours le bien suprême,
Hélas! c'est un mal affreux
De ne plus voir ce qu'on aime :
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours? (*bis.*)

Chaque instant vient attiser
La flamme qui vous dévore;
On se rappelle un baiser,
Et mille baisers encore.
Vivre loin, etc.

La nuit, en dormant, hélas!
Victime d'un doux mensonge,
Vous vous sentez dans ses bras;
Le jour vient, c'était un songe.
Vivre loin, etc.

Un tissu de ses cheveux
Est le seul bien qui me reste;
Il devrait me rendre heureux:
C'est un trésor bien funeste.
Vivre loin, etc.

LA LIBERTÉ RENDUE.

(N.° 200.)

Grace à tant de tromperies,
Grâce à tes coquetteries,
Nice, je respire enfin.
Mon cœur, libre de sa chaîne,
Ne déguise plus sa peine;
Ce n'est point un songe vain.

Toute ma flamme est éteinte:
Sous une colère feinte
L'Amour ne se cache plus.

Qu'on te nomme en ton absence,
Qu'on t'adore en ma présence,
Mes sens n'en sont point émus.

En paix, sans toi, je sommeille;
Tu n'es plus, quand je m'éveille,
Le premier de mes désirs.
Rien, de ta part, ne m'agite;
Je t'aborde, et je te quitte
Sans regrets et sans plaisirs.

Le souvenir de tes charmes,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.
Juge enfin comme je t'aime:
Avec mon rival, lui-même,
Je pourrais parler de toi.

D'un mépris, d'une caresse
Mes plaisirs ou ma tristesse
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi, j'aime les bocages;
L'horreur des antres sauvages
Me déplairait avec toi.

Tu me parais encor belle;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes sens sont enchantés.

Je vois, devenu plus sage,
Des défauts sur ton visage
Qui me semblaient des beautés.

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des soupirs que j'ai poussés;
Mais tel au port, qu'il désire,
Le nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.

Je m'exprime sans contrainte;
Je ne parle point par feinte
Pour que tu m'ajoutes foi;
Et, quoi que tu puisses dire,
Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

J.-J. Rousseau.

LES TENDRES REPROCHES.

(N.° 402.)

Non, non, Doris, ne pense pas
Retrouver encor dans mon âme
Ni souvenir de tes appas,
Ni d'étincelle de ma flamme.

Sois infidèle, j'y consens :
Va, ne crains point que j'en gémisse.
Tu me venge (1) en changeant d'amans;
De mes rivaux c'est le supplice.

Ce n'est pas le besoin d'aimer
Qui fait que l'on change sans cesse;
Et le cœur qui sait s'enflammer
N'a qu'un objet de sa tendresse.
Un cœur peut-il aimer deux fois?
L'Amour ne fait qu'une blessure :
S'il a deux traits dans son carquois,
C'est une erreur de la Nature.

Doris, ne va pas t'alarmer;
Va, ne crains pas que je t'accuse :
C'est ton cœur que je veux former
Contre ton esprit, qui t'abuse.
De ton cœur, formé pour l'amour,
Si l'inconstance est le partage,
Il est l'image d'un beau jour
Que vient d'obscurcir un nuage.

J'oublie enfin que je t'aimai;
Qu'autrefois tu fus ma maîtresse;
Que le premier je te formai
Aux doux transports de la tendresse.

---

(1) Il faudrait *venges*, et non *venge*; mais il y aurait un pied de trop dans le vers.

Mais si tu voulais revenir
Me consoler par ta présence,
Je suis prêt à m'en souvenir,
Et j'oublîrai ton inconstance.

Joseph LAVALLÉE

LA RÉSIGNATION.

(N.° 645.)

Vous m'ordonnez de la brûler
  Cette lettre charmante,
Seul bien qui peut me consoler
  De vous savoir absente.
Eh bien! au gré de vos désirs,
  La voilà consumée;
Et j'ai vu mes plus doux plaisirs
  S'exhaler en fumée.

Un spectacle aussi douloureux
  Eût enchanté votre âme;
Mais pour moi quel revers affreux
  Que votre lettre en flamme!
Interprètes de mes douleurs,
  Et ne sachant point feindre,
Mes yeux ont tant versé de pleurs
  Qu'ils ont failli l'éteindre.

Quel que doive être mon destin,
  Dont vous êtes l'arbitre,
Si je reçois de votre main
  Une nouvelle épître;
A vos ordres pleins de rigueur,
  Empressé de me rendre,
Je la poserai sur mon cœur
  Pour la réduire en cendre.

Attribuée à Bouflers.

LE RACCOMMODEMENT.

(N.° 552.)

Sur le sable de ces rives,
Nos chiffres, par toi tracés,
Par les ondes fugitives
Furent bientôt effacés:
Mais cet amoureux emblême,
Malgré sa fragilité,
Dura plus que l'Amour même
Qu'il avait représenté.

C'est en ces mots qu'au bocage
Se plaignait un tendre amant,
Lorsqu'en ces lieux la volage
Se rendit au même instant.

Elle venait, solitaire
Et gémissant à son tour,
Du crime d'être légère
Demander grâce à l'Amour.

Aux accens qui la frappèrent,
Dieux! quelle fut sa douleur!
Mais bientôt ils pénétrèrent
Doucement jusqu'à son cœur.
Des pleurs inondant ses charmes,
Les accrurent de moitié;
L'amant voit couler les larmes,
Et le crime est oublié.

Non, ce n'est plus sur le sable
Qu'ils vont trouver leur amour:
Un monument plus durable
Le consacre dans ce jour.
Sur un myrte du rivage
On voit leurs noms aujourd'hui:
Le myrte croît d'âge en âge,
Leur ardeur croît avec lui.

O vous, qu'une âme sensible
Soumet aux lois de l'Amour,
Demeurez, s'il est possible,
Constans jusqu'au dernier jour!

Mais s'il faut qu'une cruelle
Vienne à vous abandonner,
Ramenez votre infidelle
En osant lui pardonner.

PÉRAI.

SOUVENIR ET AVENIR.

Air : *N'est-il, Amour, sous ton empire.* (De J.-J. ROUSSEAU. N.° 966.)

COMBIEN vive est la jouissance
Du souvenir!
Et combien faible l'espérance
De l'avenir!
Du cœur de Rose j'étais maître ;
Quel souvenir!
Mais Rose m'oublîra peut-être ;
Quel avenir!

J'ai gardé de cent nuits heureuses
Le souvenir ;
Mais j'en vois mille ténébreuses
Dans l'avenir :
Je veillais sur le sein de Rose
Doux souvenir!
Et maintenant je me repos
Sur l'avenir.

Ses lettres sont de sa tendresse
Un souvenir,
Plus qu'un garant de sa promesse
Pour l'avenir ;
Je sais trop que l'absence efface
Tout souvenir ;
Déjà son abandon me glace
Dans l'avenir.

Hé quoi! flétrirais-je ma vie
Par souvenir!
Puisque ma Rose m'est ravie
Pour l'avenir,
Que jamais sa perte n'afflige
Mon souvenir ;
De fleurs en fleurs que je voltige
A l'avenir.

Mais non ; tout encor me rappelle
Son souvenir :
Je la revois tendre et fidèle
Dans l'avenir.
S'il faut qu'à moi Rose un jour pense
Par souvenir,
Amour, fais-moi du moins l'avance
De l'avenir.

DE PIIS.

Dans quelques recueils on a donné cette chanson comme étant de M. Dejouy ; elle est bien réellement de M. de Piis.

LE CONFITEOR.

N.os 742 et 743.)

Mon Père, je viens devant vous,
Avec une âme pénitente,
Me confesser, à vos genoux,
D'avoir été trop indulgente
Pour un ingrat que j'aime encor.
Dirai-je mon *Confiteor?*

Ah, mon Père! si vous saviez
Quel charme avait cet infidèle!
Sans peine vous m'excuseriez:
Il me disait que j'étais belle;
Qu'il m'aimerait jusqu'à la mort.
Dirai-je mon *Confiteor?*

Il ne m'eut pas dit quatre mots,
Que je crus son ardeur sincère;
Je songeais à tous ses propos
Le soir, filant avec ma mère;
Le souvenir m'en plaît encor.
Dirai-je mon *Confiteor?*

Dans mon chagrin et mes ennuis,
Je répétais son nom sans cesse;
Ce n'est que pour parler de lui,
Que vous me voyez à confesse.
Mon Père, il se nomme Alcidor.
Dirai-je mon *Confiteor?*

Dites-lui, s'il vient devant vous,
Vous exprimer sa répentance,
Que le plus grand péché de tous
Est le péché de l'inconstance;
Et me le renvoyez d'abord,
Pour dire son *Confiteor*.

LA FEINTE RUPTURE.

(N.° 203.)

Enfin je renonce aux délices
Que tu promettais à mon cœur;
Je suis trop las de tes caprices;
Je vais fuir ton regard vainqueur.
Adieu, perfide Eléonore; (*bis.*)
Je saurai faire un autre choix:
Dans ces lieux tu me vois encore,
Mais c'est pour la dernière fois. (*bis.*)

Adieu... Mais quoi! tu me rappelles!
Sans rougir tu me prends le bras!...
Pourquoi nos mains s'unissent-elles,
Quand nos cœurs ne s'entendent pas?
Ah! ce coup d'œil vient de m'instruire;
Tu veux aller au petit bois...
Eh bien! soit; je vais t'y conduire;
Mais c'est pour la dernière fois.

Que ta main est douce et bien faite!
Que tes bras sont éblouissans!
Qu'à travers cette collerette
J'aperçois d'attraits ravissans!
J'aurais fait mon bonheur suprême
De vivre toujours sous tes lois...
Tu vois encor combien je t'aime;
Mais c'est pour la dernière fois.

Grands dieux! que ton souris est tendre!
Comme il appelle le baiser!
En vain je voulais me défendre;
Je sens mon courroux s'apaiser.
Qui sourit avec tant de grâce
Séduirait les cœurs les plus froids...
Viens, friponne, que je t'embrasse;
Mais c'est pour la dernière fois.

Ainsi je croyais fuir la belle,
Quand elle me dit tendrement:

Je ne feignis d'être infidèle
Que pour éprouver mon amant.
Pardonne-moi d'avoir pu craindre ;
Rends à mon cœur ses anciens droits ;
Le tien a sujet de se plaindre,
Mais c'est pour la dernière fois.

BONNIER DE LAYENS.

LE PREMIER AMOUR.

(N.os 245 et 1447.)

L'HOMME, selon son caractère,
Cherche à varier ses destins :
Mille plaisirs sont sur la terre,
Mille fleurs sont dans nos jardins.
Plus d'une agréable folie
Vient nous séduire tour à tour ;
Mais il n'est rien, dans cette vie,
De plus doux qu'un premier amour.

Il est des amours de tout âge.
L'homme est inconstant et léger ;
Quel que soit le nœud qui l'engage,
Dès qu'il possède, il veut changer :

Une nouvelle fantaisie
Viendra l'occuper quelque jour;
Mais que je le plains s'il oublie
L'objet de son premier amour!

L'autre soir, la beauté que j'aime,
Sous un berceau, dans un jardin,
Pour prix de ma tendresse extrême,
M'abandonna sa belle main.
Baiser une main qu'on adore
Est un grand plaisir; mais un jour
Un regard m'en fit plus encore:
C'était à mon premier amour.

Hier, à l'heure où tout sommeille,
Cloris, lasse de refuser,
Sur sa bouche humide et vermeille
Me laissa cueillir un baiser.
Baiser la bouche qu'on adore
Est un grand plaisir; mais un jour
Une main m'en fit plus encore:
C'était à mon premier amour.

D'une beauté plus indulgente,
J'obtins, dans de plus doux momens,
Pour prix de ma flamme éloquente,
Ce tout désiré des amans.

Ce tout de celle qu'on adore
Est un grand plaisir ; mais un jour
Un baiser m'en fit plus encore :
C'était à mon premier amour.

Comme un autre je fus volage,
Comme un autre je fus heureux ;
Plus d'une a reçu mon hommage,
Pour plus d'une j'ai fait des vœux.
Ces souvenirs de ma jeunesse
Pourront s'effacer pour toujours ;
Mais je veux, jusqu'en ma vieillesse
Chanter mes premières amours.

HOFMANN.

L'ENTERREMENT DIFFÉRÉ

Air: *Vivre loin de ses amours.* (N.° 538.)

De mon cœur la froide paix
Me désole et me fait honte ;
Dans le bois le plus épais,
Loin des portes d'Amathonte,
Dès ce soir, petits Amours,
Qu'on m'enterre, hélas ! pour toujours.

Sans brancard et sans effroi
Je vais suivre à pied vos traces ;
Mais avant permettez-moi
D'admirer encor les Grâces ;
Je ne veux, petits Amours,
Que leur dire adieu pour toujours.

O plaisir inespéré!
Ces trois sœurs, chastes, mais nues,
Par vos soins, tout à mon gré,
Je les vois, je les ai vues!
Maintenant, petits Amours,
Fermez-moi les yeux pour toujours.

Deux à deux, la torche en main,
Avancez jusqu'à la rose,
Qui là bas sur le chemin
De moi réclame une pause:
Oui, je veux, petits Amours,
Dire à Flore adieu pour toujours.

S'il vous plaît, reposons-nous
De nouveau près de ce hêtre,
Auquel j'ai, dans mon courroux,
Suspendu mon luth champêtre:
A Phébus, petits Amours,
Je dois dire adieu pour toujours.

Halte encor : de mes amis
J'aperçois le joyeux groupe
Qui d'un vin sans doute exquis
M'offre une dernière coupe :
A Bacchus, petits Amours,
Je dois dire adieu pour toujours.

De mourir j'ai fait serment,
Et j'en ai bien bonne envie ;
Mais je doute en ce moment
Que, vous qui donnez la vie,
Vous puissiez, petits Amours,
Me l'ôter, surtout pour toujours.

De vos traits armez mon bras,
Et sans un regret extrême
Je me donne le trépas.
Mais quoi ! l'on meurt de soi-même
Quand il faut, petits Amours,
Qu'on vous dise adieu pour toujours.

Jurez-moi de ne souffrir
Sur ma tombe aucune pierre ;
Jurez-moi de la couvrir
Ou de mousse ou de fougère ;
A ce prix, petits Amours,
Je me vais percer pour toujours.

Arrêtons dans cet endroit:
La lune ose à peine y luire;
L'onde y dort, le myrte y croît,
La tourterelle y soupire:
Creusez là, petits Amours,
Creusez là mon lit pour toujours.

Un moment! oui, sur nos pas
Retournons jusqu'à Cythère;
Croiriez-vous que je n'ai pas
Pris congé de votre mère?
A Vénus, petits Amours,
Je dois dire adieu pour toujours.

Vénus par son doux regard,
Flore par son doux sourire,
Bacchus par son doux nectar,
Phébus par sa douce lyre
Pourraient bien, petits Amours,
Me ressusciter pour toujours.

L'AGE POUR L'AMOUR.

(N.o 364.)

Lisis avait de la jeunesse,
De l'esprit, de la politesse;
Les belles qu'il savait charmer
Lui disaient d'un air agréable:
Lisis, il faut savoir aimer
Tandis qu'on est aimable.

Mais la triste philosophie
Devient la règle de sa vie:
Il craint de se laisser charmer,
Et fuit tout objet agréable.
Celui qui ne veut pas aimer
N'est pas long-temps aimable.

Indifférent dans sa jeunesse,
Lisis aima dans sa vieillesse;
Mais celle qui sut le charmer
Ne put le trouver agréable.
Lisis, il n'est plus temps d'aimer,
Quand on n'est plus aimable.

CARBON de FLINS.

(1) Tirée de la *Jeune Hôtesse*, comédie en trois actes, en

CHANSONS ÉROTIQUES

SUJETS MYTHOLOGIQUES.

LA COUR DE VÉNUS.

(N.° 479.)

QUAND l'Amour naquit à Cythère,
On s'intrigua dans le pays:
Vénus dit: Je suis bonne mère;
C'est moi qui nourrirai mon fils.
Mais l'Amour, malgré son jeune âge,
Trop attentif à tant d'appas,
Préférait le vase au breuvage,
Et l'enfant ne profitait pas.

Il ne faut pourtant qu'il pâtisse,
Dit Vénus parlant à sa cour:
Que la plus sage le nourrisse;
Songez toutes que c'est l'Amour.
Soudain la Candeur, la Tendresse,
L'Égalité viennent s'offrir,
Et même la Délicatesse:
Nulle n'avait de quoi nourrir.

On penchait pour la Complaisance;
Mais l'enfant eût été gâté.
On avait trop d'expérience
Pour penser à la Volupté.
Enfin sur ce choix d'importance,
Cette cour ne décidant rien,
Quelqu'un proposa l'Espérance,
Et l'enfant s'en trouva fort bien.

On prétend que la Jouissance,
Qui croyait devoir le nourrir,
Jalouse de la préférence,
Guettait l'enfant pour s'en saisir:
Prenant les traits de l'Innocence,
Pour berceuse elle vint s'offrir,
Et la trop crédule Espérance
Eut le malheur d'y consentir.

Un jour advint que l'Espérance,
Voulant se livrer au sommeil,
Remit à la fausse Innocence
L'enfant jusques à son réveil.
Alors la trompeuse déesse
Donne bonbons à pleine main.
L'Amour d'abord fut dans l'ivresse,
Mais mourut bientôt dans son sein.

L'abbé GAROI

L'AMOUR FOUETTÉ.

(N.o 296.)

Jupiter, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour ;
Donne, que je réduise en poudre
Le temple où j'ai connu l'Amour.

Alcide, que ne suis-je armée
De ta massue ou de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un dieu que je hais !

Médée, enseigne-moi l'usage
De tes plus noirs enchantemens ;
Formons pour lui quelque breuvage
Egal au poison des amans.

Ah ! si dans ma fureur extrême
Je tenais ce monstre odieux !...
« Le voici, » lui dit l'Amour même,
Qui soudain parut à ses yeux.

« Venge-toi ; punis, si tu l'oses. »
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses
Pour corriger le jeune Amour.

On dit même que la bergère
Dans ses bras n'osait le presser;
Et, frappant d'une main légère,
Craignait encor de le blesser.

BERNARD.

L'AMOUR PAPILLON.

(N.o 568.)

JUPITER, outré de colère
D'être blessé par Cupidon,
D'un regard lancé sur Cythère,
Changea son fils en papillon.

D'abord en ailes azurées
On vit diminuer ses bras;
Ses dards, en des pattes dorées:
Il veut se plaindre, et ne peut pas.

L'arc à la main, ce dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs;
Mais, toujours le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin, touché de sa disgrâce,
Jupin lui dit: Consolez-vous,
Amour: j'excuse votre audace;
Ne méritez plus mon courroux.

Il change : ses flèches cruelles
Reprennent leur premier état ;
Mais il conserve encor des ailes,
Pour marque de son attentat.

Depuis l'Amour, aussi volage
Que le papillon inconstant,
En un instant brûle et s'engage,
Et se dégage en un instant.

BERNIS.

L'AMOUR QUÊTEUR.

(N.o 297.)

JUPITER, un jour en fureur,
Ayant banni l'Amour sur terre ;
Gourmand, et ne sachant que faire,
Il se mit frère quêteur.
D'un respectable personnage
Avec l'habit il prit le ton...
Frère Amour en capuchon
Ne pouvait qu'être aimable.

Voici le petit Cupidon
Courant le monde à l'aventure :
Le dieu qui soumet la nature
Est réduit à l'abandon.

A la porte d'un monastère
Il arriva bien fatigué.
Faites-moi la charité;
Je suis dans la misère.

Aux cris perçans du séducteur,
Une nonne vint à la porte:
Voyant Cupidon de la sorte,
La pitié gagna son cœur.
Pour vous délasser de la route,
Mon frère, entrez dans la maison...
— Prenez-moi par mon cordon;
Ma sœur je n'y vois goutte.

Sans le savoir, la pauvre agnès
Mit le loup dans la bergerie;
Et son innocence chérie
Va s'envoler pour jamais.
Frère Amour eut tant d'éloquence,
Qu'il parvint à la convertir:
Il fit aimer le plaisir,
Prêchant la pénitence.

Bientôt le petit Cupidon
Passa de cellule en cellule;
A sœur Brigitte, à sœur Ursule
Il va présentant son tronc:

Par-tout il reçoit mainte aumône;
Et, pour le dimanche suivant,
Chaque nonne du couvent
Le recommande au prône.

L'Amour en froc était charmant;
Mais il n'était pas moins volage.
— Je vais achever mon voyage,
Leur dit-il d'un ton dolent.
— Ah! quel tourment! ah! quel supplice!
Vous nous quittez, petit fripon!
Laissez-nous votre cordon...
— Mes sœurs, Dieu vous bénisse!

SÉGUIER *père.*

LE TEMPS ET L'AMOUR.

(N.° 6.)

A VOYAGER passant sa vie,
Certain vieillard, nommé le *Temps,*
Près d'un fleuve arrive, et s'écrie:
« Ayez pitié de mes vieux ans!
» Eh quoi! sur ces bords on m'oublie;
» Moi qui compte tous les instans!
» Mes bons amis, je vous supplie,
» Venez, venez *passer le Temps!* »

De l'autre côté, sur la plage,
Plus d'une fille regardait,
Et voulait aider son passage
Sur un bateau qu'Amour guidait:
Mais une d'elles, bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudens:
« Ah! souvent on a fait naufrage
» En cherchant à *passer le Temps.* »

L'Amour gaîment pousse au rivage;
Il aborde tout près du *Temps:*
Il lui propose le *voyage,*
L'embarque, et s'abandonne aux vents.
Agitant ses rames légères,
Il dit et redit dans ses chants:
« Vous voyez bien, jeunes bergères,
» Que l'Amour fait *passer le Temps.* »

Mais tout à coup l'Amour se lasse;
Ce fut toujours là son défaut.
Le *Temps* prend la rame à sa place,
Et lui dit: « Quoi! céder sitôt!
» Pauvre enfant! quelle est ta faiblesse!
» Tu dors, et je chante à mon tour
» Ce vieux refrain de la Sagesse:
» Ah! le *Temps* fait *passer* l'Amour. »

J. A. Ségur.

LE CHOIX DE DIANE.

(N.o 1481.)

Vénus à Diane en colère
Enleva le bel Adonis :
Trop jeune encore pour la mère,
Il était compagnon du fils.
Cet enfant, cher à la déesse,
Ressemblait au sien traits pour traits ;
Même âge, même air de simplesse :
C'était l'Amour, aux ailes près.

Toutes deux, au même bocage,
Diane et Vénus, certain jour,
Chassaient, l'une l'oiseau sauvage,
L'autre le doux gibier d'Amour.
Près d'Adonis le Dieu volage
De sa mère suivait les pas :
Il n'est jamais d'heureux voyage,
Lorsque le fripon n'en est pas.

Son arc en main, Diane errante
Aperçoit le couple enfantin,
Et vient, terrible et menaçante,
Reprendre à Vénus son larcin.

Mais quoi ! deux ailes sont écloses ,
Et soudain Vénus a deux fils :
« Choisis , dit-elle , si tu l'oses ;
» L'un est l'Amour, l'autre Adonis. »

Diane , en déesse fort sage,
Balance et craint de s'engager.
Laisser Adonis , quel dommage !
Mais prendre l'Amour , quel danger !
Le rusé , feignant l'innocence ,
A la faveur d'un demi-jour ,
Trompa Diane et sa prudence ;
Elle choisit... et prit l'Amour.

Cypris , avec un ris perfide ,
Dit : « Je garde ton Adonis ;
» Avec lui je retourne à Gnide :
» Adieu ; prends bien soin de mon fils ! »
A le fuir Diane s'empresse....
Il était déjà dans son cœur.
A cette erreur de la déesse
Endymion dut son bonheur.

MILLEVOYE.

LE SOMMEIL DE L'AMOUR.

(N.os 742 et 743.)

Un jour le petit Cupidon
Fut attaqué d'une insomnie ;
Le pauvre enfant, à l'abandon,
Succombait à la maladie :
Déjà pour le mettre au tombeau,
La Parque apprêtait son ciseau.

Toute la faculté parut,
Et voulut lui donner de l'aide :
Toute la faculté s'en fut
Sans lui trouver aucun remède.
L'Hymen, par bonheur, vint le voir :
Il dormit un peu dès le soir.

Nouveau secours le lendemain
Le fit dormir une heure entière ;
Toujours de mieux en mieux : enfin
Son frère Hymen sut si bien faire,
Que l'Amour, sans se réveiller,
Fut plus d'un mois sur l'oreiller.

CHANSONS ÉROTIQ[U]

PASTORALES,

ET

SUJETS ANECDOTIQU

LE PREMIER JOUR QU'ON A

(N.° 253.)

J'AVAIS à peine dix-sept ans,
  Que je brûlais pour Nice :
Nice avait vu dix-neuf printemps,
  Et n'était point novice.
J'aimais pour la première fois;
  Nice pour la troisième :
Mais est-on maître de son choix
  Le premier jour qu'on aime ?

J'étais amoureux comme cent;
  Nice me parut belle :
Au récit de mon feu naissant,
  Nice fit la cruelle.

De mépris elle sut armer
Ses yeux, son maintien même :
En faut-il plus pour alarmer
Le prèmier jour qu'on aime?

J'osai m'écrier cependant :
« Nice, daignez m'entendre. »
« — Non, reprit-elle en minaudant ;
» Non, cessez d'y prétendre. »
J'en conviens, ce trait inoui
Me mit hors de moi-même :
Sait-on que *non* veut dire *oui*
Le premier jour qu'on aime ?

Que j'étais fou d'appréhender
Cette aimable colère !
On s'obstinait à me gronder,
Mais on ne fuyait guère.
Nice ne gronda pas toujours ;
C'était un stratagême :
Mais connaît-on tous ces détours
Le premier jour qu'on aime ?

Bientôt un souris caressant
Dissipa cet orage ;
Du calme qui vint renaissant
Un baiser fut le gage :

Lui seul suffit pour m'embraser;
Mon plaisir fut extrême.
Qu'on sent bien le prix d'un baiser
Le premier jour qu'on aime!

D'abord en avouant mon feu,
Un mot était un crime;
Quand je fus bien loin de l'aveu
Tout parut légitime...
On convaincrait dans ces momens
L'innocence elle-même.
L'on est bien fort en argumens
Le premier jour qu'on aime!

BONNIER DE LAYENS.

L'ORAGE.

(N.° 362.)

LISE, entends-tu l'orage?
Il gronde, l'air gémit!...
Sauvons-nous au bocage.
Lise doute et frémit...
Qu'un cœur faible est à plaindre
Dans ce double danger!...
C'est trop d'avoir à craindre
L'orage et son berger...

Mais cependant la foudre
Redouble ses éclats :
Que faire et que résoudre ?
Faut-il donc suivre Hylas ?
De frayeur Lise atteinte
Va, vient, fuit tour à tour :
On fait un pas par crainte,
Un autre par amour.

Lise au bosquet s'arrête,
Et n'ose y pénétrer :
Un coup de la tempête
Enfin l'y fait entrer.
La foudre au loin s'égare ;
On échappe à ses traits.
Mais ceux qu'Amour prépare
Ne nous manquent jamais.

Ce dieu pendant l'orage
Profite des momens :
Caché dans le nuage
Son œil suit les amans.
Lise de son asile
Sortit d'un air confus :
Le ciel devint tranquille ;
Son cœur ne l'était plus.

COLARDEAU.

L'HOSPITALITÉ.

(N.° 233.)

IL pleut, il pleut, bergère ;
Presse tes blancs moutons ;
Allons sous ma chaumière ;
Bergère, vite, allons :
J'entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit ;
Voici, voici l'orage ;
Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre ?
Il roule en approchant ;
Prends un abri, bergère,
A ma droite, en marchant :
Je vois notre cabane....
Et, tiens, voici venir
Ma mère et ma sœur Anne,
Qui vont l'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère ;
Ma sœur Anne, bonsoir ;
J'amène ma bergère
Près de vous pour ce soir.

Va te sécher, ma mie,
Auprès de nos tisons :
Sœur, fais-lui compagnie.
Entrez, petits moutons.

Soignons bien, ô ma mère !
Son tant joli troupeau ;
Donnez plus de litière
A son petit agneau.
C'est fait allons près d'elle.
Eh bien donc te voilà ?
En corset qu'elle est belle !
Ma mère, voyez-la.

Soupons : prends cette chaise ;
Tu seras près de moi ;
Ce flambeau de mélèse
Brûlera devant toi
Goûte de ce laitage ;
Mais tu ne manges pas !
Tu te sens de l'orage ;
Il a lassé tes pas.

Eh bien ! voilà ta couche,
Dors-y jusques au jour....
Laisse-moi sur ta bouche
Prendre un baiser d'amour.

Ne rougis pas, bergère;
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

FABRE D'ÉGLANTINE.

LA MÈRE ET LA FILLE.

(N.° 872.)

AGLAÏS, fille d'Aglone,
Menait ses moutons aux champs;
L'une quittait son automne,
L'autre entrait dans son printemps:
Aglaïs était jolie,
Aglone l'avait été:
Trop souvent la jalousie
Vient quand s'en va la beauté.

Aglone, toujours sévère,
Va médisant de l'Amour;
La fille, d'après la mère,
En dit du mal à son tour.
Le dieu qu'Aglone aime encore
Entend l'injure, et sourit;
Il sait trop bien qu'on l'adore,
Surtout quand on en médit.

Aglone, ah! quelle folie!
Pourquoi cet air apprêté?
Faut-il par la pruderie
Remplacer la volupté?
Le courroux qui vous anime
Décèle votre chagrin;
Doit-on, le soir, faire un crime
Des doux plaisirs du matin?

PÉZAI.

LA FAUVETTE.

(N.° 466.)

En parcourant les bois, Myrtil
Avait pris fauvette légère:
« Aimable oiseau! lui disait-il,
» Je te destine à ma bergère.
» Pour prix du don que j'aurai fait,
» Que de baisers!... Si ma Colette
» M'en donne deux pour un bouquet,
» J'en aurai dix pour la fauvette. »

La fauvette dans le vallon
A laissé son ami fidèle,
Et de sa mobile prison
Elle s'échappe à tire d'aile.

« Ah! dit le berger désolé,
» Adieu les baisers de Colette !
» Tout mon bonheur s'est envolé
» Sur les ailes de la fauvette! »

Myrtil retourne au bois voisin,
Lamentant sa perte cruelle:
Soit par hasard, soit à dessein,
Dans ce bois se trouvait la belle.
Sensible à ce gage de foi,
Elle sortit de sa retraite,
En lui disant : « Console-toi,
» Tu n'as perdu que la fauvette. »

MILLEVO

LES ÉCHANGES.

(N.o 512.)

PHILIS, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lisandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire:
Pour le berger le troc fut bon,

Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain Philis plus sage
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

DUFRESNY (1).

LA RÉCOMPENSE.

(N.° 382.)

MA Doris un jour s'égara ;
Je dis : Qu'on coure en diligence ;
A celui qui la trouvera
Je promets une récompense.

---

(1) C'est par erreur que les éditeurs de la Petite Encyclopédie poétique ont attribué cette pièce à *Ferrant*; elle est bien de *Dufresny*.

Dans les bocages d'alentour
Vous pourrez découvrir ses traces :
Elle est blonde comme l'Amour ;
Elle est faite comme les Grâces.

A peine j'achevais ces mots,
Qu'elle-même s'est approchée :
Dans le plus épais des berceaux
Par malice elle était cachée.

Voici, dit-elle, ta Doris,
Que je remets en ta puissance ;
Puis elle fit un doux souris,
Et demanda sa récompense.

LÉONARD.

LE LOUP-GAROU.

(N.° 146.)

Des bergères du hameau
Babet était la plus belle ;
Des bergers amoureux d'elle,
Lucas était le plus beau :
Leur cœur, leur âge est le même....
Lorsque l'on est si ressemblant,

On n'est pas deux impunément,
Et l'Amour vient en troisième.

De Babet la mère a soin
D'empêcher les feux de croître....
Quand l'Amour vient à paraître,
L'artifice n'est pas loin.
Lucas un tour imagine :
Vers le minuit, dit-il tout bas,
Babet... mais Babet n'entend pas,
Et pourtant son cœur devine.

Arrive l'instant promis ;
C'est l'heure de la veillée,
Grave et lugubre assemblée,
Où nul garçon n'est admis.
On file, on coud, on s'empresse.
Les vieilles, pour passer le temps,
Parlent de loups, de revenans ;
Les jeunes, de leur tendresse.

Voilà qu'un long hurlement
Perce au travers des ténèbres ;
Revêtu d'habits funèbres,
Un loup entre en se traînant...
On fuit la bête cruelle ;
Babet l'attend d'un front serein,
Sûre que le monstre, l'inhumain,
Ne le sera pas pour elle.

Suzon, sa petite sœur,
Qui, pour le moins, la croit morte,
Pour regarder par la porte,
S'approche en tremblant de peur...
Ah, maman! l'effroi me glace!
Si nous n'allons la secourir,
Babet, dit-elle, va périr :
Je vois le loup qui l'embrasse.

LE PRIEUR.

NE SAIS COMMENT.

(N.° 699.)

Lison guettait une fauvette
Dans un buisson;
Tout auprès, l'Amour, en cachette,
Guettait Lison.
L'oiseau s'enfuit; l'autre surprise
Par un amant,
Au trébuchet se trouva prise,
Ne sais comment.

« Laissez-moi rejoindre ma mère
» A la moisson : »
« — Il me faut deux baisers, ma chère,
» Pour ta rançon. »

La belle fit, pour se défendre,
    Un mouvement :
Mais Lucas eut l'art de les prendre,
    Ne sais comment.

« Je sens la volupté secrette
    » D'un baiser pris :
» Mais ceux que donne une fillette
    » Ont plus de prix. »
Lison soupire, et s'abandonne
    Au sentiment,
Reprend les baisers, les lui donne,
    Ne sais comment.

« Que je prenne encor cette rose
    » Sur ton beau sein ! »
« — Non, finissez ; non, je m'oppose
    » A ce larcin. »
Elle s'opposa, la pauvrette,
    Si tendrement,
Qu'on lui prit sa fleur sur l'herbette,
    Ne sais comment.

BERTIN.

LE MOMENT MANQUÉ.

(N.o 370.)

Lison voyait deux pigeons se baiser;
Son cœur ému ne pouvait s'apaiser.
Le couple heureux s'envola vers la plaine ;
L'instant d'après parut le beau Myrtil;
Elle gémit ; mais sa douleur fut vaine.
Myrtil n'osait lui parler de sa peine.
Un peu plus tôt que ne paraissait-il !

Un autre jour, assez loin du hameau
Elle dormait à l'ombre d'un ormeau;
Un songe heureux la séduit et l'enchante;
A ses genoux paraît le beau Myrtil.
Tout en rêvant, elle était complaisante;
Mais il l'éveille; elle fut chancelante...
Un peu plus tôt que ne paraissait-il!

Le lendemain, sur un sable léger
Elle traçait le nom de son berger.
Il la surprit : dès lors plus de mystère;
Elle avoua sa défaite à Myrtil.
Il triompha de sa rigueur sévère...
Lise à l'instant voit arriver son père.
Un peu plus tôt que ne paraissait-il!

Loin du hameau Myrtil s'en est allé;
Trois mois après il se voit rappelé.
On les unit, et c'était le plus sage.
Qui fut content? ce fut Lise et Myrtil.
Mais de l'hymen quand vint le premier gage,
On se disait tout bas dans le village :
Un peu plus tôt que ne l'épousait-il!

LEÇON INUTILE.

Air : *Gaîment je m'accmmode.* (N.° 675.)

Un jour, sous la coudrette,
L'Amour
S'en vint dire à Lisette
Bonjour.
La simple bergerette
Le vit,
Et sitôt la pauvrette
Rougit.

L'enfant, qui voit son trouble
Subit,
D'empressement redouble,
Et dit:
Vous savez bien, bergere,
Charmer;
Il faut encor, ma chère,
Aimer.

Avec un doux sourire
Un mot
Rend un cœur qui soupire
Bien sot.
La gente bachelette
Se tut ;
Mais son âme jeunette
S'émut.

Voyant qu'elle palpite
De peur,
Le dieu saisit bien vite
Son cœur ;
Dès qu'il en fut le maître
Il rit,
Et puis le petit traître
Partit.

Tandis que la victime
Gémit,
L'ingrat, fier de son crime,
S'enfuit.
Plaignez, jeune fillette,
Lison,
Et profitez de cette
Leçon.

HOFFMAN.

LA ROSE DE LISE.

Air: *Des simples jeux de son enfance.* (N.° 148.)

Loin du hameau la jeune Lise
Gardait ses moutons au matin;
Sous un orme elle était assise;
Une rose était sur son sein :
Deux fois j'entendis Lise dire :
« Cette rose fait mon bonheur;
» Oh! je sens que pour un empire
» On n'obtiendrait pas cette fleur! »

Auprès de Lise, sur l'herbette,
Bientôt après je vis Colin :
Il parlait bas à la fillette;
Son air était tendre et malin.
J'ignore ce qu'il pouvait dire,
Et comment s'y prit le flatteur,
Mais Colin n'avait pas d'empire,
Et pourtant Colin eut la fleur.

Les grandeurs sont une chimère
Dont l'Amour se rit; et je crois
Que maint berger sur la fougère
En plaisirs passe tous les rois.

Savoir aimer et le bien dire,
Voilà de quoi toucher un cœur:
On peut posséder un empire,
Et ne jamais cueillir de fleur.

BOURGUEIL.

LA BELLE IMPRUDENTE

(N.° 161.)

J'AI vu Lise hier au soir;
  Lise était charmante;
Mais, hélas! j'ai cru la voir
  Triste et languissante.
Vous croyez qu'avec Lycas
C'est quelques nouveaux débats:
Non; vous ne devinez pas
  Ce qui la tourmente.

Avec Lycas l'autre jour
  La jeune innocente
A cueilli des fleurs d'amour;
  Mais, trop imprudente,
Elle tremble d'avoir pris
Parmi les fleurs quelques fruits;
Et voilà, mes chers amis,
  Ce qui la tourmente.

Déjà Phébé dans son cours
  Lui paraît trop lente:
Un courrier depuis trois jours
  Trompe son attente ;
Et chacun peu consterné,
De son sort infortuné,
Lui voudrait avoir donné
  Ce qui la tourmente.

GARNIER.

LES QUATRE COINS.

(N.o 827.)

La jeune Iris, la fleur de nos campagnes,
Un certain soir, dans la belle saison,
Voulut au bois, avec quelques compagnes,
Aux quatre coins jouer sur le gazon.
Il leur manquait encor un personnage ;
L'Amour dormait sous un chêne étendu;
Iris le crut un berger du village ;
La pauvre enfant ne l'avait jamais vu.

Elle l'éveille ; il boude, il se chagrine,
Et ne veut point jouer à ce jeu-là ;
Plus il se fâche, et plus on le lutine :
Ah ! le fripon ne voulait que cela.

Il cède enfin; mais bientôt à Colette
Avec adresse il vole les rubans,
La bague à Lise, à Cloé la houlette:
La jeune Iris laisse attraper ses gants.

Le jeu fini, chaque belle en colère
Veut ses bijoux; l'Amour veut un baiser.
La nuit survient; chacune craint sa mère;
Avec l'Amour il fallut composer.
Depuis ce temps on dit qu'Iris soupire:
Cloé rougit; Lise baisse les yeux;
Colette rêve; et toutes semblent dire
Qu'avec l'Amour tous jeux sont dangereux.

La Borde.

JEAN ET NINA,

OU L'ESSAI DES TRAITS DE L'AMOUR.

Parodie de la Contredanse de Nina. (1)

(N.° 563.)

« Toujours seule ! disait Nina ;
» L'ennui m'accablera !
Ah !
» Non, ce n'est qu'avec les amours
» Que l'on trouve les jours
» Courts.
» Sans amans,
» Nina perd son temps. »
Jean passa ;
Il entendit ça ;

(1) Cette chanson, à la composition de laquelle *Favart* a contribué, est une espèce de petite scène dans laquelle le chanteur doit faire ressortir la naïveté et le ton gauche et sournois de deux paysans ignorans ; de manière à faire distinguer si c'est l'amoureux ou l'amoureuse qui parle : ce que l'on a cherché à désigner par différens guillemets.

(Note de Laujon.)

Il s'avança,
Et s'écria :
« Dam', me voilà,
» Me voilà, là »

Nina court et cherche un réduit ;
Jean voyant qu'elle fuit,
Suit :
Il la joint bientôt dans une bois,
Dont l'Amour fit cent fois
Choix ;
Un faux pas,
Qu'on ne prévit pas,
Entraîna
Jean avec Nina.
Il ricana,
Et dit comm' ça :
« Dam' me voilà,
» Me voilà, là ! »

» — Monsieu Jean, relevez-moi donc ! »
Jean répond sans façon :
» — Non.
» Je prétends dissiper l'ennui
» Qui t'a jusqu'aujourd'hui
» Nui ;
» Sans amans
» Tu passes ton temps :

» Si de Jean
» Ton cœur est content,
» Jean t'aimera
» Tant qu'il pourra...
» Dam' le voilà,
» Le voilà, là. »

Il veut mettre dans son corset
Un bouquet qu'il avait
Fait;
« Votre main va je ne sais où,
» Arrêtez, petit fou,
» Ou.... »
« — Quoi! Nina,
» Vous vous fâchez dà!
» C'est en vain,
» Et j'irai mon train. »
« — Ah! dit Nina,
» Que faire à ça?
» Car l'y voilà;
» Le voilà, là. »

« — Je serais plus content qu'un Roi,
» Si j'obtenais de toi.... »
« — Quoi? »
« — Un petit baiser amoureux;
» Pour mieux dire, j'en veux
» Deux. »

Le fripon
Les prend sans façon;
Nina fit
Du bruit. Jean lui dit:
« Jean les vola,
» Jean les rendra;
» Tiens, les voilà,
» Les voilà, là. »

De nouveau le sournois en prend,
Mais ensuite il en rend
Tant,
Que Nina se trouble et rougit.
L'Amour qui la trahit
Rit;
Il arma
Jean contre Nina
D'un trait sûr,
Pour vaincre un cœur dur:
Jean l'essaya;
L'Amour cria:
» Bon! l'y voilà,
» L'y voilà, là! »

LAUJON.

LA NOUVELLETTE.

(N.° 216.)

Il est certain qu'un jour dé l'autre mois
M'est advenu très-merveilleuse chose.
Toute seulette étais au fond du bois;
Vint mon ami, plus beau que n'est la rose:
Il me baisa d'un baiser sage et doux,
Et puis après il me fit chose amère;
Si que je dis, avec un grand courroux:
Tenez-vous coi; j'appellerai ma mère.

Il est certain qu'il devint tout transi,
Voyant courir larmes sur mon visage;
A jointes mains il me cria merci,
Et cela fit que je fus moins sauvage.
Quand il me vit que je parlais si doux,
L'ami s'y prit de tant belle manière,
Que je lui dis, sans avoir de courroux:
Tenez-vous coi; j'appellerai ma mère.

Il est certain que lors il m'arriva
Chose nouvelle, à quoi n'étais pas faite,
Et, quasi morte, un baiser m'acheva,
Qui me rendit les yeux clos et muette;

Puis m'éveillai, mais d'un réveil si doux,
Que remourus, tant il m'avait su plaire !
Enfin besoin ne fut d'être en courroux ;
Il devint coi sans qu'appelai ma mère.

SAUVIGNY.

LES FLEURETTES.

(N.° 723.)

On voit encor des belles
D'un cœur simple et sans fard,
N'employer auprès d'elles
Ni les présens, ni l'art.
Offrez rubans, chansonnettes,
Quand l'art ne peut réussir.
Souvent on peut attendrir
Par des fleurettes.

Sous un ormeau, Thémire
Filait son lin un jour ;
Tircis la voit, l'admire,
Et s'enivre d'amour.
Il cueille des violettes
Qu'il noue avec des faveurs...
Souvent on gagne des cœurs
Par des fleurettes.

D'une rose en échange
Je serai satisfait;
Bergère, que j'arrange
Moi-même ce bouquet.
— Berger, qu'est-ce que vous faites?
Dans son sein il le nichait :
L'Amour malin se cachait
Sous les fleurettes.

Alors sur une rose
Tircis porte la main;
Le tendre Amour dispose
Thémire à ce larcin.
Ils sont seuls dans ces retraites :
Tircis presse avec ardeur;
Thémire donne une fleur
Pour des fleurettes.

FAVART.

LE LOUP DANS LA BERGERIE.

Air nouveau.

DANS plus d'une frayeur nourrie,
Malgré ses quinze printemps,
La simple et timide Égérie
Craignait les loups, les amans.

Caressant sa brebis chérie,
Quel bruit tout à coup la surprend !
« O ciel ! se dit-elle en tremblant,
» C'est le loup (*bis*) dans la bergerie. »

Ce loup pourtant s'approche d'elle ;
C'est Lycas, c'est son amant.
« Tantôt, lui dit-il, ô ma belle,
» J'épiais un doux moment.
» De ta maman, chère Égérie,
» En cet endroit je fuis les yeux ;
» Elle-même, en fermant ces lieux,
» Mit le loup (*bis*) dans la bergerie. »

Du tour quoique l'on soit bien aise,
Pourtant on gronde un moment ;
Mais Lycas, pour qu'elle s'apaise,
Trouve un moyen promptement.
De plus d'une frayeur guérie,
On m'a dit que, depuis ce jour,
Souvent la bergère, à son tour,
Mit le loup (*bis*) dans la bergerie.

OURRY.

LE BAISER.

(N.° 733.)

Sur le gazon, dans la prairie,
Lycas, au déclin d'un beau jour,
Demandait à sa douce amie
Le salaire de son amour.
Elle se tait ; c'est faire entendre
Que son ami peut tout oser.
Lycas aimait d'amour bien tendre ;
Il se contenta d'un baiser.

O volupté ! bonheur suprême !
Combien leurs cœurs furent émus !
Un baiser vaut mieux, quand aime,
Que tout, sitôt qu'on n'aime plus.
Couple charmant ! dans ton délire
Garde-toi bien de tout oser !
Ce doux moment doit te suffire ;
On est heureux par un baiser.

Mais, plein du feu qui le dévore,
Lycas, heureux et non content,
Se plaint, demande et veut encore...
Hélas ! nous en ferions autant.

De Cloris l'œil humide et tendre
Lui dit qu'il peut encore oser :
Mais cette fois ce qu'il sut prendre
Ne se nomme pas un baiser.

Depuis ce jour j'entends la belle
Dire partout avec douleur
Que son Lycas est infidèle,
Qu'il l'abandonne à son malheur.
Je plains l'ennui qui te dévore !
Mais, hélas ! pourquoi tant oser ?
Ton Lycas t'aimerait encore
S'il n'avait reçu qu'un baiser.

Et vous, si, près d'une maîtresse,
Vous sentez croître le désir,
Ah ! prolongez sa douce ivresse !
Sachez qu'attendre c'est jouir.
Malgré le feu qui vous dévore,
Gardez-vous bien de trop oser :
Vous aimerez demain encore
Si vous n'obtenez qu'un baiser.

HOFFMAN.

L'IGNORANTE.

Air : *Guillot a des yeux complaisans.* (N.º 201.)

J'AI toujours craint d'aller au bois,
Disait un jour Annètte :
Je sais que l'Amour quelquefois
S'y cache et nous y guette ;
Pourtant j'y veux aller demain,
Sans qu'il puisse m'atteindre.
Est-ce le soir ou le matin
Que l'Amour est à craindre?

Je m'y rendrai secrètement,
Et même dès l'aurore.
Au point du jour ce faible enfant
Doit sommeiller encore.
Elle y fut ; mais d'un air chagrin
Elle revint se plaindre :
Ah ! je le vois, c'est le matin
Que l'Amour est à craindre.

Si c'est le matin que l'Amour
Au bois fait sentinelle,
Ce soir, vers le déclin du jour,
J'y peux aller, dit-elle...

A son retour, même destin ;
En vain elle veut feindre...
Ah ! c'est le soir et le matin
Que l'Amour est à craindre !

RADET.

LES COUPLETS A FINIR,

CHANSON TERMINÉE.

Air : *O ma tendre musette !* (N.° 417.)

Un jour sur la fougère
Un amant en courroux
Disait à sa bergère :
Je meurs à tes genoux.
— De ta mort, dit Lisette,
Je serais le sujet !...
Viens demain sur l'herbette...
Fin du premier couplet.

Veux-tu, bergère tendre,
M'accorder un baiser ?
— Quelqu'un peut nous surprendre ;
Je dois le refuser.

A ces mots-là Silvandre
Si fort se désolait,
Qu'on lui permit de prendre...
Fin du second couplet.

Redoutant sa défaite,
La belle résista.
Comme elle était seulette,
Le galant persista ;
Mais de telle manière,
Que, lorsqu'il vint au fait,
Elle se laissa faire...
Fin du dernier couplet.

F. F. Lupin.

CHANSONS.

SUJETS DIVERS. (1)

CONSEILS AUX CHANSONNIERS.

Air : *Le port Mahon est pris.* (N.o 352.)

CHANSONNIERS, mes confrères,
Le cœur, l'amour ce sont des chimères ;
Dans vos chansons légères
Traitez de vieux abus
De phébus,
De rébus
Ces vertus
Qu'on n'a plus.
Tâchez d'historier
Quelque conte ordurier,
Mais avec bienséance ;
De mots
Trop gros
L'oreille s'offense :
Tirez votre indécence

(1) Excepté les chansons *anacréontiques*, *bachiques*, et *vaudevilles*, portés au tome XV.

Du fond de vos sujets,
Et de faits
Faux ou vrais,
Scandaleux,
Mais joyeux.

Les madrigaux sont fades;
L'apprêt
Qu'on met
A ces vers maussades
Ne vaut pas les boutades
D'un chansonnier sans art
Et sans fard,
Mais gaillard,
Indécent,
Mais plaisant.
Et puis tous ces nigauds
Qui font des madrigaux
Supposent à nos dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des âmes,
Et remplissent de flammes
Et de beaux sentimens
Nos amans,
Ces pantins
Libertins
Presque éteints.

L'Amour est mort en France :
C'est un
Défunt
Mort de trop d'aisance;
Et c'est la jouissance
Qui succède en ce lieu
A ce dieu
Des Gaulois,
Des bourgeois
D'autrefois.
Chansonniers de bon sens,
Ne parlez donc qu'aux sens;
Peignez-nous sans scrupule;
Chantez,
Vantez
Les talens d'Hercule;
Tournez en ridicule
Ceux qui n'avancent pas
Plus d'un pas,
Ou qui font
Un affront
Au second.

COLLÉ.

LE JEUNE ET LE VIEUX.

Air : *Tu croyais, en aimant Colette.* (N.° 574.)

Je veux que l'on serve à ma table
Ce qu'il faut dans chaque saison :
La jeune chair m'est agréable ,
Et j'aime fort le vieux poisson.

Lorsqu'avec le voisin Grégoire
Je vais au *Cerceau* (1) m'héberger,
Le vieux fromage nous fait boire ,
Et le pain frais nous fait manger.

L'amitié , comme la tendresse,
Partage en tout temps mon ardeur :
Vieux amis et jeune maîtresse
Sont l'amusement de mon cœur.

Plus d'une belle en cette ville
Sait ménager en même temps ,
Pour l'agréable et pour l'utile,
Jeunes plumets et vieux traitans.

(1) Nom d'un cabaret de ce temps-là.

Sur la fièvre et sur la migraine
Un vieux médecin parle bien ;
Mais, ma foi, pour ouvrir la veine,
Vive un jeune chirurgien !

Jeune fille et vieille compagne
Servent d'enseigne aux libertins :
Vieux bourguignon, jeune champagne
Font l'agrément de nos festins.

J'aime au pays de l'harmonie
De jeunes voix et de vieux chants :
Il faut, en fait de symphonie,
Jeunes mains et vieux instrumens.

Souvent des épouses jeunettes
Rendent papas de vieux barbons ;
Vieux coqs avec jeunes poulettes
Font des œufs qui sont beaux et bons.

Il faut aux aides et domaines
Vieux directeurs, jeunes commis ;
Jeunes soldats, vieux capitaines
Sont bons contre nos ennemis.

Dans un char, ou sur une flotte,
Qui veut bien aller, doit chercher
Jeunes matelots, vieux pilote,
Jeunes chevaux et vieux cocher.

La docte antiquité surpasse
Tous nos ouvrages les plus beaux ;
Phébus met dans la même classe
Vieux almanachs et vers nouveaux.

A vieux tableaux neuve bordure,
Bride neuve à vieille jument ;
A vieux bouquins neuve reliûre,
Font encor venir le marchand.

Aux devoirs mari qui déroge
Se fait jouer de mauvais tours :
A jeune femme et vieille horloge
Il faut regarder tous les jours.

Belle figure et bonne grâce
Mènent au comptoir le chaland :
La vieille marchandise passe
Quand un jeune objet nous la vend :

Je mets, quand la bise est piquante,
Vieille perruque et bon manteau ;
Je prends, quand la cigale chante,
Perruque neuve et vieux chapeau.

Un certain soupçon me tourmente
Quand je vois aller au serein
Vieux maître et jeune gouvernante,
Jeune fillette et vieux parrain.

Ce qu'en vingt ans gagna le père,
Le fils le mange en un quartier :
Les vieux écus ne restent guère
Dans les mains d'un jeune héritier.

Contre qui voudra je parie
Qu'un baudet en beau velours neuf
Plaira cent fois mieux à Sylvie
Qu'un savant en vieux drap d'Elbeuf.

De peur que trop tôt on ne meure,
Il faut fuir les déréglemens :
Quand on fait le vieux de bonne heure
On est jeune pendant long-temps.

PANARD.

LES POURQUOI?

Air *des Folies d'Espagne.* (N.° 722.)

POURQUOI déjà se mire une fillette?
C'est qu'être belle est son premier espoir.
Pourquoi jeune homme a-t-il une lorgnette?
C'est qu'il n'est pas du bon ton de bien voir.

Pourquoi Doris passe-t-elle pour sage?
C'est qu'elle rit tout bas, tout bas, tout bas.
Pourquoi Lucile a-t-elle un équipage?
C'est que la belle est sujette aux faux pas.

Pourquoi voit-on tant de nymphes coquettes?
C'est que l'honneur offre peu de douceurs.
Pourquoi voit-on des galans à lunettes?
C'est que Plutus leur offre encor des cœurs.

Pourquoi Mercure obtient-il qu'on l'encense?
C'est qu'il oblige et seigneurs et bourgeois.
Pourquoi Thémis a-t-elle une balance?
C'est pour savoir si notre or est de poids.

Pourquoi souvent fille est-elle rêveuse?
C'est qu'elle sent et craint certaine ardeur.
Pourquoi souvent veuve est elle pleureuse?
C'est pour trouver un bon consolateur.

Pourquoi voit-on tant de tendrons précoces?
C'est que l'on suit l'exemple des mamans.
Pourquoi voit-on des instrumens aux noces?
C'est pour chasser le triste des sermens.

Pourquoi sent-on du goût pour la satire?
C'est qu'on ne croit rien de parfait que soi.
Pourquoi veut-on, malgré Minerve, écrire?
C'est qu'amour-propre est de mauvaise foi.

Attribuée à Collé.

LA VERDURE.

Air : *Bouton de rose.* (N.° 64.)

C'est la verdure
Qui nous annonce avec gaîté
Le doux réveil de la Nature :
Le trône de la Volupté,
C'est la verdure.

Sous la verdure
Zéphire éteint les feux du jour ;
Mais son haleine, fraîche et pure,
Rallume tous les feux d'amour
Sous la verdure.

Sans la verdure
Point de myrte, ni de laurier :
Comment orner la chevelure,
Et de l'amant et du guerrier,
Sans la verdure ?

Sur la verdure
L'innocence timidement
Cueille des fleurs pour sa parure ;
Par fois elle en perd en jouant
Sur la verdure.

Sur la verdure
L'Amour a trouvé le bonheur :
Depuis cette heureuse aventure
L'Espérance a pris la couleur
De la verdure.

SÉGUR aîné.

LES BELLES.

Air : *J'étais bon chasseur autrefois.* (N.° 794.)

Fils d'Epicure, il est certain
Qu'à notre titre peu fidèles,
Nous avons trop chanté le vin,
Et pas assez chanté les belles.
Franc buveur, galant troubadour,
Il me faut bouteille et maîtresse :
Fêter *Bacchus*, fêter l'*Amour*, } *bis.*
C'est toujours être dans l'ivresse. }

Hommes trop fiers de vos talens,
Toutes les belles que l'on cite
Vous surpassent en agrémens,
Et vous égalent en mérite :
L'illustre amante de *Phaon*,
Cédant à son triple délire,
Unissait, comme *Anacréon*,
Le myrte, le lierre et la lyre.

Chère au dieu du sacré vallon,
Notre gentille *Deshoulière*
Parut à la cour d'*Apollon*
Sous l'humble habit d'une bergère ;
Et, par un prodige nouveau,
Gardant toujours la foi promise,
Elle unit l'esprit de *Sapho*
A la constance d'*Arthémise*.

Le dieu du goût a désigné
Pour sa favorite fidèle
Cette piquante *Sévigné*,
Sans rivaux comme sans modèle :
D'un style aimable et familier,
Quand elle écrivit maint volume,
Momus lui tenait l'encrier,
Et les *Grâces* taillaient sa plume.

Ninon, jusques à son déclin,
Des sots méprisant l'apostrophe,
Sous les dehors d'un libertin,
Cachait l'âme d'un philosophe ;
Toujours infidèle aux amans,
En amitié jamais frivole,
Elle manquait à ses sermens,
Mais elle tenait sa parole.

Du feu dont *Pétrarque* a brûlé,
Laure fut l'heureuse origine ;

On assure qu'à *Champmeslé*
Nous devons les vers de *Racine;*
Et la Grèce, qu'à surpasser
En vain la France s'étudie,
A vu *Socrate* s'élancer
Du galant boudoir d'*Aspasie*.

Les belles, *Clio* nous l'a dit,
Ont su, par un double avantage,
Offrir des modèles d'esprit
Et des exemples de courage.
Voyez-vous *Sombreuil* se nourrir
Au sein d'une fille chérie ?...
Un amant y voudrait mourir;
Un père y retrouve la vie.

Objets charmans, vos seuls regards
Electrisent, par leur magie,
Les vaillans favoris de *Mars*
Et les amans de *Polymnie*.
Oui, les auteurs et les guerriers,
Dont les Amours plaident la cause,
Moissonneraient moins de lauriers,
Si vous n'y mêliez pas la rose.

MOREAU.

CONSEILS AUX BELLES, OU LES QUATRE AGES.

Air : *Conservez bien la paix du cœur.* (N.° 106.)

BELLES, qui comptez vos *quinze ans,*
Pour le plaisir à peine écloses,
Songez, songez aux courts instans
Où vous êtes boutons de roses.
Aussitôt que tendre désir
Vient caresser fleur d'innocence,
Légère comme le Zéphir,
Fraîcheur s'en va sans qu'on y pense.

Lorsque du *vingtième printemps*
Vous aurez entrevu l'aurore,
Sachez mettre à profit le temps
Qui pour vous s'embellit encore.
Bouton appelait le désir,
Rose invite à la jouissance ;
Si l'on hésite à la saisir,
Beauté s'en va sans qu'on y pense.

A *trente ans,* si votre œil déçu,
Le matin consultant la glace,
Voit qu'une *grâce* a disparu,
Qu'une *qualité* la remplace ;

L'amitié, la paix, le bonheur
Deviendront votre récompense;
Mais si l'on néglige son cœur,
Amis s'en vont sans qu'on y pense.

A *quarante ans,* quand les Amours,
Pour partir, agitent leurs ailes,
Les plaisirs vrais et les beaux jours
Pourront vous être encor fidèles.
Sachez marquer tous vos instans
Par la gaîté, par l'indulgence;
On trompe ainsi le vol du Temps,
Et l'*heure* vient sans qu'on y pense.

GENTIL.

LA PRÉFÉRENCE

DUE AUX FEMMES SUR LES HOMMES.

(N.° 1299.)

NE nous préférons point aux belles;
Bien loin de l'emporter sur elles,
De tous côtés nous leur cédons;
Et si nous avons en partage
Quelqu'agrément, quelqu'avantage,
C'est d'elles que nous le tenons.

Nous leur devons la politesse,
Le bon goût, la délicatesse,
Les façons et les sentimens;
De leurs beaux yeux le doux langage,
En un jour instruit davantage
Que tous les livres en dix ans.

Tous les efforts de notre adresse
Ne sont rien contre leur finesse:
Jamais on ne les prend sans vert;
Et la femme la moins habile
Se tire d'un pas difficile
Mieux que l'homme le plus expert.

Les soins déconcertent nos âmes;
Nous nous rebutons; mais les dames
Suivent jusqu'au bout leur dessein:
Nul obstacle ne les arrête;
Et ce qu'elles ont dans la tête
Devient un arrêt du destin.

Une longue et pénible étude
Ne peut nous donner l'habitude
De leur agréable jargon:
Ce sexe en esprit nous surpasse;
Et l'on compte sur le Parnasse
Neuf Muses contre un Apollon.

Moins vaines que nous, plus discrètes
Sur le fait de leurs amourettes,

On ne les voit point éclater.
Celle dont la raison s'oublie,
N'ajoute point à sa folie
Le sot plaisir de s'en vanter.

Dans les grands sujets de tristesse,
Quoi qu'on dise sur leur faiblesse,
Elles sont plus fortes que nous :
Et tandis qu'un rien nous désole,
Souvent un moineau les console
De la perte de leur époux.

LA BERGÈRE.

(N.° ~~428.~~) 750

DANS de riches appartemens
On a vingt meubles différens ;
  Un seul m'est nécessaire:
Mieux qu'avec un sopha doré
Mon petit réduit est paré
  D'une simple bergère.

L'étoffe en est de blanc satin ;
Elle a de la fleur du matin

La fraîcheur printanière :
Le lustre en est aussi parfait
Que le premier jour que j'ai fait
L'essai de ma bergère.

Dans ses contours bien arrondis,
Entre deux coussins rebondis,
Mon bonheur se resserre :
J'aime à m'y sentir à l'étroit,
Et chaudement quand il fait froid
Je suis dans ma bergère.

Le jour, la nuit, sans embarras,
Joyeux, je goûte dans ses bras
Un repos salutaire.
Avec délices je m'étends :
Ah! quel plaisir quand je me sens
Au fond de ma bergère!

Je n'en sors qu'avec des regrets ;
Souvent j'y rentre, et j'y voudrais
Passer ma vie entière.
Je lui sais plus d'un amateur :
Mais c'est moi seul qui, par bonheur,
Me sers de ma bergère.

BOUFLERS.

L'OREILLER.

Air : *Du haut en bas*, ou *Il était temps*. (N.° 155.)

De l'*oreiller*
Je fais très-grand cas, et pour cause ;
Sur l'*oreiller*
J'aime beaucoup à sommeiller :
J'aime mieux y faire autre chose,
Surtout quand je suis près de Rose
Sur l'*oreiller*.

Sur l'*oreiller*
On rêve, on désire, on projète ;
A l'*oreiller*
Sans crainte on peut tout confier.
Un jaloux pourtant s'inquiète
En voyant la forme indiscrète
D'un *oreiller*.

Sur l'*oreiller*
On jure une ardeur sans pareille,
Que l'*oreiller*
Souvent après fait oublier.
Sur trop d'*oreillers* l'Amour veille,
Et l'Hymen trop souvent sommeille
Sur l'*oreiller*.

Sur l'*oreiller*
La vertu dort comme l'enfance ;
Sur l'*oreiller*
Nul remords ne vient l'éveiller :
Le crime y perd son insolence ;
Il est jaloux de l'innocence
Sur l'*oreiller*.

Ségur aîné.

LE BAISER.

Air : *Du Partage de la richesse*. (N.º 157.)

Baiser, cachet de l'espérance,
Tendre messager du désir,
Tu survis à la jouissance,
Et tu précèdes le plaisir !
Donné, reçu par le mystère,
Vers le bonheur tu nous conduis ;
Et, semblable aux clefs de saint Pierre,
Tu nous ouvres le paradis.

Nos yeux à peine à la lumière
Ont essayé de s'entr'ouvrir,
Et de ses baisers une mère
A chaque instant vient nous couvrir.

Bientôt on échappe à l'enfance,
L'avenir vient nous abuser;
Quinze ans sonnent, et l'innocence
Rêve l'amour dans un baiser.

Alors qu'alentour d'Amélie
Se rassemble un peuple d'amans,
Ses doigts de sa bouche jolie
Vont effleurer les bords charmans;
Et le baiser qu'elle me jette
A travers l'essaim des jaloux,
Du souvenir est l'interprête
Ou le signal du rendez-vous.

Sur les lèvres qu'Amour entr'ouvre,
Sur le bras qu'Amour arrondit,
Sur le sein que la gaze couvre,
Sur le front qu'un désir rougit,
Partout où le plaisir l'appelle,
Ma bouche aime à se reposer;
Et tous les charmes d'une belle
Sont tributaires du baiser.

De Rougemont.

LE LIT DE REPOS.

Air : *Ah! que de chagrins dans la vie!* (N.° 20.)

Meuble discret, pierre d'attente,
Reposoir de la volupté,
C'est à toi que Lise tremblante
Rêve au bonheur qu'elle a goûté.
Du sommeil et de la tendresse,
Tour à tour comblant le désir,
Tu fus nommé par la Paresse,
Débaptisé par le Plaisir.

Que ta forme sait avec grâce
Servir nos projets amoureux !
Lit charmant, ton étroit espace
Force d'être un quand on est deux.
Et ta plume, au lieu de s'abattre,
S'élève après un doux larcin,
Comme le joli sein d'albâtre
Qui semble repousser la main.

Affaissé par la nonchalance,
Courbé sous le poids de l'Amour,
Lit de repos, ton existence
Semble se perdre chaque jour.

Ah! lorsque mon cœur vers Adèle
Cherche l'amour, perd la raison;
Lit charmant, à mes veux fidèle,
Ne retrouve jamais ton nom!

Par LE MÊME.

L'INSTANT D'APRÈS.

A MADAME G.***

Air: *En badinant.* (N.o 699.)

En tout c'est la fin, dit le sage,
Qu'il faut prévoir:
Du plus beau jour souvent l'orage
Trouble le soir.
Souvent on voit parmi les roses
Croître un cyprès:
Attendons pour juger des choses
L'instant d'après.

Lise au couvent s'était flattée
Qu'au jeu d'amour
Une fillette était fêtée
La nuit, le jour.

De ce jeu Damon lui révèle
    Tous les secrets.
Quoi ! ce n'est que cela ? dit-elle
    L'instant d'après.

A Paphos Mysis et Thémire
    Etaient heureux :
Mais est-on bien, le cœur désire
    D'être encor mieux.
Au dieu d'hymen ils demandèrent
    Des jours parfaits :
L'Amour, les Plaisirs s'envolèrent
    L'instant d'après.

Belles, craignez d'aimer un traître :
    Songez-y bien ;
Le feu qu'*avant* il fait paraître
    Ne prouve rien ;
Bientôt une froideur extrême
    Suit le succès.
L'amant n'est vrai qu'autant qu'il aime
    L'instant d'après.

Vous dont l'esprit et la figure
    Charment les cœurs,
Toujours vous aurez, je vous jure,
    Des serviteurs.

De l'Amour le Temps peut vous prendre
Tous les bienfaits :
L'Amitié saura vous les rendre
L'instant d'après.

PHILIPON-LA-MADELAINE.

UI NE RISQUE RIEN N'A RIEN.

Air *de la fanfare de Saint-Cloud.* (N.° 680.)

On ne voit, dans ce bas monde,
Que dangers de toutes parts,
Et chacun doit à la ronde
Affronter mille hasards.
Suivons la route commune;
Pour acquérir quelque bien
Il faut tenter la fortune :
Qui ne risque rien n'a rien.

Depuis long-temps en ménage,
Je désire des enfans :
Je risque un petit voyage,
Et reviens après deux ans.
Quelle absence salutaire,
Et quel bonheur est le mien !
Je me trouve deux fois père...
Qui ne risque rien n'a rien.

Tel perd à la loterie
Jusques à son dernier sou,
Qui, changeant de batterie,
Prend le métier de filou.
Il ose tout entreprendre;
On attrape mon vaurien;
On le juge, on va le pendre:
Qui ne risque rien n'a rien.

Courtisant blondes et brunes,
Tel de ses succès est fier,
Qui, pour ses bonnes fortunes,
A souvent payé bien cher.
Un fond de chagrin le mine;
Quel tourment est donc le sien?
Ce qu'il a, je le devine:
Qui ne risque rien n'a rien.

Dans la forêt de Vincennes,
Que fait donc ce spadassin?
Nuit et jour il se promène:
C'est pour apaiser sa faim.
Dès que l'on vient pour s'y battre,
Il se présente, il fait bien;
Il déjeûne comme quatre:
Qui ne risque rien n'a rien.

Pour doubler notre allégresse,
Risquons un verre de vin;

Pour charmer notre maîtresse,
Risquons un mot libertin;
Pour prolonger notre vie,
Comme notre heureux doyen (1),
Risquons un grain de folie:
Qui ne risque rien n'a rien.

FRANCIS.

ÉLOGE DES FEMMES DE TRENTE ANS.

Air *du Pas des Trois-Cousines* (de la Dansomanie.)

(N.° 758.)

AIME qui voudra les fillettes;
Moi, j'aime une femme à trente ans:
Un bon fruit vaut bien les fleurettes,
Et l'été vaut bien le printemps.
A quinze ans, pour jeune bergère,
La nature a plus d'un secret:
Prenez, messieurs, une écolière;
Une maîtresse est mieux mon fait.
Aime qui voudra les fillettes, etc.

A quinze ans on ne sait rien dire;
A trente on sait nous inspirer:

(1) Laujon, Président du *Caveau moderne.*

A quiuze ans toujours on s'admire,
A trente on se fait admirer.
Aime qui voudra les fillettes, etc.

Les censeurs malins nous le disent,
En romans le siècle est fécond :
A quinze ans les filles en lisent,
A trente ans les femmes en font.
Aime qui voudra les fillettes, etc.

Des roses ma vue est charmée;
Mais j'en fais juge un connaisseur :
La fleur éclose est parfumée,
Et les boutons n'ont pas d'odeur.
Aime qui voudra les fillettes ;
Moi, j'aime une femme à trente ans:
Un bon fruit vaut bien les fleurettes,
Et l'été vaut bien le printemps.

***

LE PLAISIR.

Air *du Vaudeville du Ballet des Pierrots.* (N.° 733.)

Plus léger qu'un enfant d'Eole,
Errant dans les plaines de l'air,

Le *Plaisir*, notre chère idole,
Brille à nos yeux comme un éclair.
A notre esprit il vient se peindre
Sous mille formes, mille attraits;
Et le vrai moyen de l'atteindre,
C'est de ne pas courir après.

Il fuit les pas de la coquette,
Il suit les enfans d'Apollon;
L'insipide et froide étiquette
L'endort dans un brillant salon.
Un docteur le fait disparaître
En cherchant à le définir :
Lise en souriant le fait naître,
Et son jaloux le fait mourir.

Fille dont le cœur est bien tendre
Soupire toujours après lui;
Mais quand il se fait trop attendre
Il est remplacé par l'ennui.
L'ennui, le suivant à la piste,
Prend son nom pour nous abuser;
Et voilà pourquoi l'on est triste
Lorsque l'on cherche à s'amuser.

ANTIGNAC.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

Air : *En naissant promis à Thalie.* (N.° 176.)
Ou : *Quand l'Amour naquit à Cythère.* (N.° 479.)

AVANT d'aimer, j'étais un ange ;
Mais, Aglaé, je t'avertis
Que depuis quelque temps je change ;
Près de toi je me pervertis.
De tes attraits mon âme éprise,
Se livre, dans son abandon,
Aux sept péchés pour qui l'Eglise
N'accorde jamais de pardon.

Ennemi de la *gourmandise*,
J'ai toujours vécu sobrement;
Mais à table te vois-je assise,
Je m'y place et deviens gourmand.
Chacun des mets que ta main touche,
Par moi soudain est recherché;
Je voudrais porter à ma bouche
Tout ce que la tienne a touché.

L'*orgueil* est un travers funeste !
Je le disais de bonne foi ;
Je dois toujours être modeste,
Et surtout l'être auprès de toi.

Mais si d'un air tendre et sincère
Sur moi tu fixes tes beaux yeux,
Avec dédain je vois la terre,
Et je me place au rang des dieux.

Mon cœur détestait l'*avarice*,
Et j'aurais donné tout mon bien.
Thésauriser est-il un vice?
Ce vice est aujourd'hui le mien.
Les fleurs qui te paraient la veille,
Quelques rubans que je t'ai pris,
Sont mon trésor, je le surveille;
Il est pour moi du plus grand prix.

Du travail l'heureuse habitude
Jusqu'à présent fit mes plaisirs;
Mais puis-je penser à l'étude?
Toi seule occupes mes loisirs.
On me dit : « C'est *de la paresse;*
» Rester oisif est défendu. »
Quoi! t'aimer, t'admirer sans cesse,
Est-ce donc là du temps perdu?

Quand de ta sœur l'enfant aimable
Sur tes genoux est caressé,
Sans pouvoir te trouver coupable,
Mon cœur jaloux est offensé.

Et quand de tes baisers ravie,
Pauline t'embrasse à son tour...
A son bonheur je porte envie;
L'*envie* empoisonne l'amour.

On vantait ma douceur extrême,
Ma patience et ma bonté;
Mais, Aglaé, celui qui t'aime,
Malgré lui devient emporté.
Si quelque rival téméraire
Osait soupirer près de toi,
Achille, Ajax, dans leur *colère*,
Entendraient mieux raison que moi.

Il est encore une faiblesse
Que je n'ose point retracer :
Aux six défauts que je confesse,
Un jour je pourrai renoncer;
Ce ne serait pas un prodige..,
Mais du septième, tes appas
Défendent trop qu'on se corrige;
Je sens qu'on n'y parviendrait pas.

Le chevalier CADET DE GASSICOURT.

LES VÉRITÉS GASCONNES.

Air *de la Treille de Sincérité.* (N.° 1113.)

PLUS d'un Gascon
Erre,
Exagère,
Ment
Constamment;
Mais, cadédis!
On
Peut croiré cé qué jé dis.

Jé suis d'une illustré noblesse;
Tout en moi lé fait pressentir:
Néveu d'un duc, d'une duchesse,
Leurs biens doivent m'appartémir:
Un intrus vient mé les ravir.
Ma plainte en justice est formée;
Jé veux plaider titrés en mains;
Mais uné souris affamée
A dévoré mes parchémins.

Plus d'un Gascon, etc.

Cé révers né m'affligé guères,
Car jé possédé beaucoup d'or;

A chacun dé vous, chers confrères,
J'offrirais un pétit trésor,
Qué jé sérais trop riche encor.
Lé croirez-vous ? j'ai la manie
Dé toujours sortir sans argent :
Bien certain qu'uné bourse amie
S'ouvrira dans un cas urgent.

Plus d'un Gascon, etc.

Ma gardé-robé bien garnie
Est cellé d'un hommé dé cour ;
Bijoux, dentelles, broderie,
Chez moi sé trouvent tour à tour ;
J'en puis changer vingt fois par jour.
Courant les bouchons, la grisette,
Incognito j'aime à jouir ;
Et si jé fais peu dé toilette,
C'est qué l'éclat nuit au plaisir.

Plus d'un Gascon, etc.

En fait d'armes, mieux qu'un *Saint-George*
Jé manie épée, espadon :
Voulez-vous vous couper la gorge ?
Pour un *oui*, comme pour un *non*,
Moi, jé mé bats comme un démon.
Si j'avais eu l'âmé moins belle,
Dieux ! qué d'imprudens séraient morts !

Mais avec eux, quand j'eus quérelle,
Noblément.... j'oubliai leurs torts.
Plus d'un Gascon, etc.

J'éclipse en grâce, en assurance,
Terpsichore et ses favoris,
Et jé fais pâlir, quand jé danse,
Les plus grands talens dé Paris,
Duport et *Gardel* et *Vestris*.
Vous lé prouver dans la minute
Ne m'aurait point embarrassé,
Si je n'avais, par uné chûte,
Eu lé génou droit fracassé.
Plus d'un Gascon, etc.

On a vu dé l'Académie
Les membres les plus érudits,
Céder la palme à mon génie,
En parcourant les manuscrits
Que certain *déjeuneur* m'a pris.
Leurs titres ? jé dois vous les taire;
Car le sot, cherchant un rénom,
Parvint au fauteuil littéraire
En les publiant sous son nom.
Plus d'un Gascon, etc.

Dans mes amours, du fils d'*Alcmène*
Jé surpassé l'heureuse ardeur;

Plus jé m'agité dans l'arêne,
Plus jé sens croîtré ma vigueur :
Dé cent tendrons jé fus vainqueur.
J'invoquérais leur témoignage ;
Mais, hélas ! comment l'obténir ?
Chacun d'eux, à la fleur dé l'âge,
Est mort.... d'un excès dé plaisir.

Plus d'un Gascon, etc.

En bon Français, dé ma patrie
Jé fus lé zélé défenseur ;
Millé fois j'exposai ma vie,
Et j'eus, pour prix dé ma valeur,
Croix dé Saint-Louis, croix d'Honneur.
Toujours simplé dans mes manières,
On né mé voit pas dé rubans ;
Pour moi, pour les factionnaires,
Les saluts séraient fatigans.

Plus d'un Gascon, etc.

J'eus toujours pour la chansonnette
Un talent vraîment précieux,
Et, sans cesse, j'ai dans la tête
Des couplets malins, gracieux,
Et les réfrains les plus heureux.
Jugez, Messieurs, dé mon mérite ;
Favart, qu'on n'a pas surpassé,

Et *Panard*, qué par-tout on cite,
Ont écrit.... cé qué j'ai pensé.
Plus d'un Gascon
Erre,
Exagère,
Ment
Constamment;
Mais, cadédis!
On
Peut croiré cé qué jé dis.

P. J. CHARRIN.

LES VOYELLES.

Air: *En quatre mots je vais vous conter ça.*

(N.° 721.)

JE hais les dez, les cartes, le trictrac;
Je ne bois jamais de scubac,
Ni de punch, ni de rac.
Peur d'avoir la moindre claque,
Je fuis sitôt qu'on m'attaque,
Plus vîte qu'un brac:
Je ne fais point ma cour à Bergerac;
Et pour grossir mon sac

Je ne fais nul micmac :
Je n'ai d'horloge et d'almanach
Que mon seul estomac.

Je suis épris de la charmante Issec,
Et je trouve son joli bec
Plus frais que le sorbec ;
J'irais pour elle à la Mecque :
Elle eût rendu fou Sénèque
D'un salamalec ;
Et j'aime autant chez elle un hareng-pec,
Même du pain tout sec,
Que perdrix et vin grec.
O Mort, si tu la fais échec,
Viens m'enlever avec !

Je suis charmé quand je suis à pic-nic ;
On est libre, c'est là le hic,
En payant ric à ric.
Je fais quelques vers lyriques,
Mais jamais de satiriques ;
Ce n'est pas mon tic.
Je crains bien moins la langue d'un aspic,
Les yeux d'un basilic,
Que le blâme public ;
Je ne fais nul honteux trafic ;
Je suis dans mon distric.

Je ne voudrais, pour l'or du monde en bloc,
Le sort m'eût-il remis au soc,

D'aucun bien être escroc.
D'un ami rien ne me choque;
S'il me raille, je m'en moque
Sans livrer le choc;
Et j'aime autant un forban de Maroc
Que ce grand frère Roc,
Tant il a l'air d'un croc;
Contre un turban je ferais troc
Plutôt que contre un froc.

Je hais les eaux de Forge et Balaruc;
Je ne porte point chez Colduc (1)
D'ordonnance d'Astruc. (2)
Ne voudrais sous ma perruque
Porter cautère à ma nuque,
Dussai-je être duc;
Car de son corps qui fait un aqueduc,
Devient bientôt caduc,
Fût-il plus fort qu'Heiduc:
Mais le vin est, suivant saint Luc,
De tous le meilleur suc.

LATTAIGNANT.

---

(1) Pharmacien,
(2) Médecin.

RIEN,

SUJET DONNÉ.

Air: *Je loge au quatrième étage* (N.° 164.)
Ou air *du Vaudeville de* Sophie. (N.° 817.)

Sur le mot *rien* que l'on me donne,
Il me faut faire une chanson ;
Je la ferai, puisqu'on l'ordonne ;
Mais je crains, et j'ai bien raison. (*bis.*)
L'Être puissant qui nous anime,
Nous guide et nous sert de soutien ;
Lui seul, par son pouvoir sublime,
A fait quelque chose de *rien.*

Panard lui-même, dans ses rimes,
Attachant ce mot avec art,
N'en a fait que quelques maximes,
Que je lui ravis pour ma part (1).
Mon digne maître, hélas! tant d'autres
De tes couplets ont fait leur bien!

(1) Quelques maximes de Panard m'ont fourni deux quatrains de cette chanson. On ne chante pas ordinairement ce second couplet.

Moi, contraire à ces bons apôtres,
Si je te vole, c'est pour *rien*.

« Un *rien* est de grande importance,
» Un *rien* produit de grands effets;
» Un *rien* fait pencher la balance
» En amour , en guerre, en procès ; »
Et sur cette machine ronde ,
Les gens qui ne font *rien* de *rien*,
N'avancent en *rien* dans le monde ,
Et ne sont jamais bons à *rien*.

« Un *rien* flatte quand on espère ,
» Un *rien* trouble lorsque l'on craint;
» D'amour le feu ne dure guère ;
» Un *rien* l'allume, un *rien* l'éteint. »
De le rallumer l'Espérance
A presque seule le moyen.
Le Plaisir s'échappe en silence
Quand le Désir ne dit plus *rien*.

Ce mot à nos vœux est rebelle ;
Par lui tout espoir est banni ;
Mais sur les lèvres d'une belle ,
Il équivaut au doux *nenni* ;
Et cependant beauté piquante ,
Qui charme par cet entretien ,
Est encor bien plus éloquente
Alors qu'elle ne dit plus *rien*.

Maris, qu'un soupçon effarouche,
Qui pour un *rien* êtes jaloux,
Et qui jamais n'ouvrez la bouche
Que pour vous plaindre d'être époux,
Croyez-moi, restez bouche close;
La Fontaine vous le dit bien:
Quand on le sait, c'est peu de chose;
Quand on l'ignore, ce n'est *rien*.

Je n'ai pas fait grande trouvaille
Dans ce *rien*, sujet ordonné:
Mais ma chanson, quoi qu'elle vaille,
Vaut bien le mot qu'on m'a donné;
Et si d'être juste on se pique,
Je crois, en franc Épicurien,
Être à l'abri de la critique:
On ne peut pas gronder pour *rien*.

CAPELLE.

LA VEILLE, LE JOUR
ET LE LENDEMAIN.

(N.° 1464.)

CES trois mots nous offrent l'emblême
De la course agile du Temps:
Des dieux la sagesse suprême
Ainsi partagea nos instans.
Notre vie, hélas! est pareille
Au jour ténébreux ou serein;
De ce jour l'enfance est la veille;
La vieillesse, le lendemain.

La veille, Amour vit d'espérance;
Le jour, Amour est satisfait;
Le lendemain, vient en silence
Le souvenir ou le regret.
Le Désir fatigué sommeille...
Amans, tel est votre destin!
Vous êtes plus heureux la veille
Que le jour et le lendemain.

Damis, avant le mariage,
Paraît tendre, empressé, soumis.

Le jour vient : dès qu'Hymen l'engage,
On ne reconnaît plus Damis :
Amour s'endort, soupçon s'éveille ;
D'où vient ce changement soudain ?...
C'est qu'il était amant la veille,
Qu'il est époux le lendemain.

Pour le méchant, dans la nature,
Il n'est plus un seul jour serein ;
Mais l'innocence, calme et pure,
Ne craint jamais le lendemain.
L'homme de bien, quand il sommeille,
Voit en songe sur son chemin
Les heureux qu'il a faits la veille,
Ceux qu'il fera le lendemain.

MILLEVOYE.

LA NUIT.

AIR : *La bonne chose que le vin!*

CONSOLATRICE de nos maux,
Du Temps fille discrète et sombre ;
Mère du plaisir, du repos,
O Nuit ! je vais chanter ton ombre.

Chaque jour plus d'un détracteur
Sur ton compte médit et glose ;
Moi, je te dois tant de bonheur,
Qu'ici je veux plaider ta cause.

Quand la nuit, de son crêpe noir,
Couvre l'un ou l'autre hémisphère,
Le calme naît, par son pouvoir,
Dans le château, dans la chaumière ;
Le pauvre craint le jour qui luit,
Et dans ses chagrins le replonge,
Mais, par un bienfait de la nuit,
Il voit le bonheur dans un songe.

Lorsque vous attaquez le cœur
D'une fille tendre et novice,
Trop de lumière lui fait peur,
Et lui montre le précipice ;
Elle dit non quand le jour luit
Et révèle sa résistance ;
Elle se tait dès que la nuit
Force la nature au silence.

C'est la nuit que, seul avec lui,
Le savant médite sa gloire,
Du malheur le modeste appui
Recherche la nuit la plus noire ;
Des fiers guerriers que Mars conduit,
Lorsque nos plaines sont couvertes,

Le jour les dépeuple ; et la nuit
Travaille à réparer nos pertes.

Le jour on promet un baiser,
La nuit on acquitte sa dette ;
Le jour souvent vient diviser,
La nuit souvent la paix est faite ;
Les derniers feux du jour qui fuit,
Du berger ramènent l'étoile,
Et c'est le manteau de la nuit
Qui des Amours devient le voile.

La nuit endort le médecin
Dont le malade se ranime ;
Elle endort l'huissier assassin,
Pour le repos de sa victime :
La nuit au silence réduit
Journal qui mord, femme qui gronde.
N'est-ce pas du sein de la nuit
Qu'un jour on vit sortir le monde ?

La nuit, point de sermon verbeux,
Point de visiteur famélique,
Point de plaidoyer ennuyeux,
Point de séance académique.
Or, savez-vous ce qui s'ensuit ?
C'est qu'à mes principes fidèle,
Je me déclare pour la nuit,
Mais non pour la *nuit éternelle*.

GENTIL.

L'INTIMITÉ.

Air : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*
(N.° 493.)

QUAND deux flambeaux brûlent ensemble,
Leur flamme en reçoit plus d'ardeur;
Deux rayons qu'un miroir rassemble,
Doublent d'éclat et de chaleur.
Ami du cœur, je t'en conjure,
Sois donc toujours à mon côté;
Le charme d'une amitié pure
Est doublé par l'*intimité*. (*bis*.)

Par mille exemples, la nature
Nous invite à nous rapprocher;
En murmurant sous la verdure,
Deux frais ruisseaux vont se chercher.
Vers le chêne l'ormeau se penche;
Et sur l'air qu'Amour a noté,
Deux oiseaux, sur la même branche,
Chantent leur douce *intimité*.

On ne goûte un bonheur suprême,
Qu'en se rapprochant d'un ami;

On ne voit bien l'objet qu'on aime,
Qu'en étant seul auprès de lui.
Couple heureux, cherchez à la ronde
Quelque séjour bien écarté;
On est deux au milieu du monde,
On n'est qu'un dans l'*intimité*.

L'*intimité* plaît à Dorante;
Son cœur n'est point tendre à demi;
L'indifférent qui se présente
Devient à l'instant son ami.
Par mille flatteurs anonymes,
Pour sa richesse il est fêté;
Mais plus on a d'amis intimes,
Moins on connaît l'*intimité*.

De Mondor la fortune est faite;
Mais souvent, au fond de son cœur,
Il entend une voix secrète,
Qui, tout bas, lui crie : *Au voleur!*
Au sein d'une noble indigence,
Heureux l'homme de probité,
Qui vit avec sa conscience
Dans une douce *intimité*.

Dans mon asile solitaire,
M'attendent Racine et Boileau;
Le soir, j'y retrouve Molière,
Horace, Montaigne et Rousseau.

Lorsque les méchans et l'envie,
Le jour m'ont un peu tourmenté,
Auteurs charmans, je les oublie
Dans votre aimable *intimité!*

Il est neuf vierges immortelles
Dont j'ai toujours suivi les pas;
Je cours nuit et jour après elles,
Et leurs faveurs ont mille appas.
Vierges qu'au Pinde l'on révère,
Vous donnez l'immortalité;
Il en est pourtant sur la terre
Dont j'aime mieux l'*intimité.*

EMMANUEL DUPATY.

LA CHAUMIÈRE.

(N.o 1128.)

POUR trouver ce parfait bonheur,
Dont le séjour est un mystère,
Consultez toujours votre cœur;
Que ce guide seul vous éclaire:
De vos ambitieux désirs
Fuyez la trompeuse lumière;
Et, pour goûter de vrais plaisirs,
Venez me voir dans ma chaumière. (*bis.*)

Là vous jouirez des faveurs
Que me prodigue la nature;
Vous y verrez des fruits, des fleurs,
Et le cristal d'une onde pure.
Si vous aimez un doux sommeil,
Venez dormir sur ma fougère;
Si vous aimez un doux réveil,
Réveillez-vous dans ma chaumière.

Zéphire y parfume les airs
Des odeurs que la rose exhale;
Vous entendrez les doux concerts
De la fauvette matinale;
Et si vous aimez la gaîté
Que donne un travail salutaire,
On la trouve avec la santé
Dans le jardin de ma chaumière.

La fortune par des remords
Souvent nous fait payer ses charmes;
Moi, je vous offre des trésors
Qui ne coûtent jamais de larmes:
La paix du cœur, de vrais amis,
Mon chien, ma lyre et ma bergère,
Peu de livres, mais bien choisis,
Voilà les biens de ma chaumière.

Loin de mon paisible séjour,
Pour voler de belles en belles,

Le Plaisir, en trompant l'Amour,
Lui prête, dites-vous, ses ailes.
Cet Amour est un imposteur :
Le mien n'a pas l'humeur légère;
Il ne quitte jamais mon cœur,
Et ne sort point de ma chaumière.

Pour ma Lise ses feux constans
Depuis vingt ans brûlent mon âme;
Lise pour moi depuis vingt ans
N'a jamais vu pâlir sa flamme.
O vous! dont le cœur veut former
Un doux nœud pour la vie entière,
Amans, jurez de vous aimer
Comme on aime dans ma chaumière.

SÉGUR.

TOC TOC!

OU

LA NAISSANCE, LA VIE ET LA MORT,

CHANSONNETTE ÉPICURIENNE.

Air : *Vraiment, je m'accommode de tout.*

(N.° 675.)

En arrivant sur terre
J'ai su
Que, d'abord par ma mère
Conçu,
Je n'avais reçu l'*être*
Qu'en bloc,
Et je faisais, pour naître,
Toc, toc!

Plus tard, l'amour agite
Mon cœur,
Dont il devient trop vite
Vainqueur;

J'en offre à chaque belle
Le troc,
Dès qu'il fait auprès d'elle
Toc, toc!

Consent-elle à m'entendre
La nuit;
Je sais lui faire entendre...
Sans bruit,
Avant la chansonnette
Du coq,
Sur la vitre discrète,
Toc toc!

Plus tard l'ombre d'un *hêtre*
Me plaît;
J'y fredonne un champêtre
Couplet;
J'anime les coudrettes,
Le roc,
Au son des castagnettes,
Toc, toc!

Plus tard, pour vivre à table
Joyeux,
Je veux du vin potable...
Bien vieux!

Sablant *Pomard, Tonnerre,*
Médoc,
Verre en main, j'aime à faire
Toc, toc!

Le *Temps* compte, en silence,
Mes jours,
Et le perfide avance
Leur cours.
Son *balancier,* qu'il presse,
Ad hoc,
Dit et redit sans cesse :
Toc, toc!

Si *Vénus,* trop légère,
Me fuit,
Si *Bacchus,* en colère,
La suit,
Atropos, que m'importe
Ton choc?
Tu peux faire à ma porte
Toc, toc!

ARMAND-GOUFFÉ.

LE PALAIS-ROYAL.

Air *de la Sauteuse.* (N.° 777.)

Du Palais-Royal
Comme je peindrais bien l'image,
Si de Juvénal
J'avais le trait original!
Mais, tant bien que mal,
Muse, entamons ce grand ouvrage...
Quel homme, au total,
Mieux que moi connaît le local?
Entrepôt central
De tous les objets en usage,
Jardin sans rival,
Qui du goût est le tribunal....
L'homme matinal
Peut, à raison d'un liard la page,
De chaque journal
S'y donner le petit régal.
D'un air virginal,
Une belle au gentil corsage
Vous mène à son bal
Nommé *Panorama moral...*
Sortant de ce bal

Si de l'or vous avez la rage,
Un rateau fatal
Sous vos yeux roule ce métal,
Et, par ce canal,
L'homme de tout rang, de tout âge
Va d'un pas égal
A la fortune, à l'hôpital.
Le Palais-Royal
Est l'écueil du meilleur ménage;
Le nœud conjugal
S'y brise net comme un cristal.
Le provincial,
Exprès pour l'objet qui l'engage,
Y vient d'un beau schal
Faire l'achat sentimental :
Mais l'original
A vu certain premier étage....
Heureux si son mal
Se borne à la perte du schal!...
L'Anglais déloyal
Sous nos coups a-t-il fait naufrage,
Le Palais-Royal
Est l'écho du combat naval.
Qu'en poste, à cheval,
Chez nous un étranger voyage,
Son but principal
Est de voir le Palais-Royal.
Dans un temps fatal

Si de maint politique orage
Le Palais-Royal
Devint le théâtre infernal,
Du gai carnaval
Il est aujourd'hui l'héritage;
Jeu, spectacle, bal
Y sont dans leur pays natal.
Flamand, Provençal,
Turc, Africain, Chinois, Sauvage,
Au moindre signal
Tout se trouve au Palais-Royal:
Bref, séjour banal
Du grand, du sot, du fou, du sage,
Le Palais-Royal
Est le rendez-vous général.

DÉSAUGIERS.

L'ERREUR.

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.* (N.° 194.)

INSPIRÉ par son jus divin,
A Bacchus consacrant mes veilles,
A table, en célébrant le vin,
Souvent je crois faire merveilles :

Aujourd'hui, craignant un malheur,
Sur votre indulgence je compte;
Mais si vous blâmez mon *erreur*,
Songez bien qu'*erreur* n'est pas compte.

La *vérité* presque toujours
Nous fatigue et nous contrarie;
L'aimable *erreur* charme le cours
Du petit trajet de la vie:
Quand je goûte un bonheur complet,
Que m'importe si je m'abuse?
La *vérité* qui me déplaît
Ne vaut par l'*erreur* qui m'amuse.

Que je plains l'*erreur* d'un amant
Qui, loin de sa jeune maîtresse
S'abandonnant à son tourment,
Passe les nuits dans la tristesse!
Pour moi, si je peux m'endormir
En rêvant à l'objet que j'aime,
L'*erreur* qui m'offre le plaisir
Vaut quelquefois le plaisir même.

Narguant tout haut le froid censeur
Et sa triste philosophie,
Je marche d'*erreur* en *erreur*
Sur les traces de la Folie;

Et... telle est ma légèreté,
Que j'échangerais, chers confrères,
Tous les dons de la *vérité*
Pour les promesses des *chimères*.

Quoique l'on m'ait fait bien des tours,
A l'amitié je suis fidèle:
Je crois mes amis sans détours;
Je crois à l'amour de ma belle;
Je crois que sans moi la grandeur
Ne lui ferait aucune envie:
Si tout cela n'est qu'une *erreur*,
Qu'elle dure toute ma vie.

BRAZIER.

LE CORBILLARD.

Air *du pas redoublé de l'Infanterie.* (N.° 756.)

QUE j'aime à voir un *corbillard!*
Ce début vous étonne?
Mais il faut partir tôt ou tard;
Le sort ainsi l'ordonne;
Et, loin de craindre l'avenir,
Moi, dans cette aventure,
Je n'aperçois que le plaisir
De partir *en voiture*.

En voiture nos bons aïeux
Se plaisaient; mais, du reste,
Chez eux quand on fermait les yeux
On était plus modeste.
Nous n'avons pas, vous le voyez,
Leur ton, ni leur allure;
Nous mettons les vivans à piés,
Et les morts *en voiture.*

Le riche en mourant perd son bien :
Moi je vois tout en rose;
Je n'ai rien, je ne perdrai rien;
C'est toujours quelque chose.
Je me dirai : D'un parvenu
Je n'ai pas la tournure;
Pourtant à pied je suis venu,
Et je pars *en voiture.*

De ces riches qu'on trouve heureux,
Quel est donc l'avantage?
Ils font par des valets nombreux
Suivre leur équipage.
Ce luxe ne m'est point permis :
Ma richesse est plus sûre;
Un jour on verra mes amis
Derrière *ma voiture.*

A mon départ, en vérité,
Je songe sans murmure,

Pourvu que long-temps la Gaîté
Remise ma voiture.
O Gaîté ! lorsque tu fuiras,
Invoquant la nature,
Je dirai : Fais quand tu voudras
Avancer *ma voiture.*

ARMAND-GOUFFÉ.

A L'AMITIÉ.

Air : *Avec vous sous le même toit.* (N.° 54.)

AMOUR, Amour ! cruel vainqueur !
Fuis, puisqu'il faut que je te craigne,
Et ne règne plus sur un cœur
Qu'on méprise et que l'on dédaigne :
C'est bien assez de m'enlever
L'espoir de plaire et de séduire ;
Ah ! permets-moi de n'éprouver
Que les sentimens que j'inspire. (*bis.*)

Tendre Amitié, présent des cieux,
Viens rendre la paix à mon âme ;
L'Amour m'embrasa de ses feux :
Reviens m'éclairer de ta flamme !

L'Amour fait payer ses faveurs;
Plus douce, sans être moins tendre,
Tu viens pour essuyer nos pleurs,
Et l'Amour nous en fait répandre.

L'Amitié vit sous un ciel pur
Que troublent de légers nuages,
Et l'Amour, sous un ciel obscur,
Désolé par de longs orages;
Par le temps il est affaibli,
En un jour il est infidèle;
Tandis que plus elle a vieilli,
Plus l'Amitié paraît nouvelle.

Lorsque l'Amour nous a soumis,
Bien souvent sa chaîne nous blesse.
On peut chérir quelques amis,
Il faut n'aimer qu'une maîtresse.
Servans d'Amour peuvent changer;
Ceux de l'Amitié sont fidèles,
Et ce n'est que pour obliger
Qu'à l'Amour ils volent ses ailes.

Mais l'Amour rit de mes leçons;
Tendre Amitié, je t'en supplie,
Conserve, sous un autre nom,
Son feu, sa brûlante énergie;

Embrase, électrise mon cœur,
Et que l'objet qui m'a su plaire,
Sensible aux charmes de la sœur,
La prenne souvent pour son frère !

CHAZET.

L'AMITIÉ DES AMANS.

Air : *Adieu; je vous fuis, bois charmans.* (N.° 8.)

FERMANT ses beaux yeux à moitié,
Puis les rouvrant pour qu'on y lise,
« Combien j'ai pour vous d'amitié ! »
Vous dit tout bas la tendre Lise.
Ami, prends bien garde à ton cœur;
Cachant l'ardeur qui le transporte,
L'Amour prend le nom de sa sœur,
Pour venir frapper à ta porte.

Il cache avec soin son bandeau;
Une douce et faible lumière
Naît à peine de son flambeau,
Et sans nous brûler, nous éclaire.
Son front est pur autant que beau;
Il charme notre âme attendrie,
Et sous la toison de l'agneau,
Le loup est dans la bergerie !

Aussitôt qu'il a pénétré,
Le fripon agit, parle en maître,
Et vous lance un trait acéré
Qui soudain le fait reconnaître !
Moins cruel pourtant que les loups,
Lorsqu'à sa rage il s'abandonne,
Même en portant ses plus grands coups,
Ce n'est jamais la mort qu'il donne.

Par un trait, qui n'est pas nouveau,
Lorsque sa rage est assouvie,
Il reprend l'habit de l'agneau
Pour sortir de la bergerie !
L'Amitié devient son appui ;
Il vous en parle pour la forme ;
Mais pour l'amant, le nom d'ami
N'est plus qu'un brevet de réforme.

Dans l'âge d'aimer, que jamais
A l'Amitié l'on ne se fie ;
L'Amour vous blesse sous ses traits,
Ou par elle il vous sacrifie.
Par elle souvent il obtient....
Souvent par elle il vous désole ;
Il prend son masque quand il vient,
Et prend son nom quand il s'envole.

EMMANUEL DUPATY.

LES INCONVÉNIENS DE LA FORTUNE.

Air : *Adieu panier, vendanges sont faites.*

(N.° 852.)

Depuis que j'ai touché le faîte
De la richesse et de l'honneur,
Je vois fuir ma joyeuse humeur.
Adieu bonheur ! (*bis.*)
Je bâille comme un grand seigneur....
Adieu bonheur!
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit ; je m'inquiète :
La chicane et tous ses suppôts
Chez moi fondent à tous propos :
Adieu repos !
Et je suis surchargé d'impôts....
Adieu repos !
Ma fortune est faite.

Toi dont la grâce gentillette,
En me ravissant la raison,
Sut charmer ma jeune saison,
Adieu Suzon !
Je dois te fermer ma maison...

Adieu Suzon!
Ma fortune est faite.

Plus de vive et franche amourette;
Rival des sultans, des visirs,
Je vois des femmes sans désirs,
Adieu plaisirs!
Attrister mes fades loisirs....
Adieu plaisirs!
Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguette:
Dans mon carrosse empaqueté,
Je promène ma dignité,
Adieu gaîté!
Et par bon ton je prends du thé....
Adieu gaîté!
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête,
Au poids de l'or je suis traité;
J'entretiens seul la Faculté:
Adieu santé!
Hier trois docteurs m'ont visité....
Adieu santé!
Ma fortune est faite.

Vous qui veniez dans ma chambrette,
Rire et boire avec vos tendrons,

Qui souvent en sortiez si ronds,
Adieu lurons!
Quand je serai gueux, nous rirons....
Adieu lurons!
Ma fortune est faite.

Mais je vois, en grande étiquette,
Chez moi venir ducs et barons:
Lyre, il faut suspendre tes sons;
Adieu chansons!
Mon suisse annonce; finissons....
Adieu chansons!
Ma fortune est faite.

DÉSAUGIERS.

LE MÉNAGE DE GARÇON.

(N.° 264.)

Je loge au quatrième étage;
C'est là que finit l'escalier;
Je suis ma femme de ménage,
Mon domestique et mon portier.
Des créanciers quand la cohorte
Au logis sonne à tour de bras,
C'est toujours, en ouvrant ma porte,
Moi qui dis que je n'y suis pas.

De tous mes meubles l'inventaire
Tiendrait un carré de papier ;
Pourtant je reçois, d'ordinaire,
Des visites dans mon grenier.
Je mets les gens fort à leur aise :
A la porte un bavard maudit,
Tous mes amis sur une chaise,
Et ma maîtresse sur mon lit.

Gourmands, vous voulez, j'imagine,
De moi, pour faire certain cas,
Avoir l'état de ma cuisine ?
Sachez que je fais trois repas.
Le déjeûner m'est très-facile,
De tous côtés je le reçoi ;
Je dîne tous les jours en ville
Et ne soupe jamais chez moi.

Vers ma demeure quand tu marches,
Jeune beauté, va doucement ;
Crois-moi : quatre-vingt-dix-huit marches
Ne se montent pas lestement.
Lorsque l'on arrive à mon gîte,
On éprouve un certain émoi.
Jamais, sans que son cœur palpite,
Une femme n'entre chez moi.

Je suis riche, et j'ai pour campagne
Tous les environs de Paris ;



J'ai mille châteaux en Espagne:
J'ai pour fermiers tous mes amis.
J'ai, pour faire le petit-maître,
Sur la place un cabriolet;
J'ai mon jardin sur ma fenêtre,
Et mes rentes dans mon gilet.

Je vois plus d'un millionnaire
Sur moi s'égayer aujourd'hui.
Dans ma richesse imaginaire
Je suis aussi riche que lui:
Je ne vis qu'au jour la journée,
Lui vante ses deniers comptans,
Et puis à la fin de l'année
Nous arrivons en même temps.

Un grand homme a dit, dans son livre,
Que tout est bien; il m'en souvient.
Tranquillement laissons-nous vivre,
Et prenons le temps comme il vient.
Si pour recréer ce bas monde
Dieu nous consultait aujourd'hui,
Convenons-en tous à la ronde,
Nous ne ferions pas mieux que lui.

Joseph Pain.

MES VŒUX,

OU LE MONDE COMME JE LE VOUDRAI

Air : *Tenez, moi je suis un bon homme.* (N.º

Tenez, moi je suis un bon homme :
Aussi, pour aller droit au but,
Tout franc je vais vous dire comme
Je voudrais que le monde fût :
Je voudrais voir, au lieu de guerre,
Pour le bonheur du genre humain,
D'un bout à l'autre de la terre
Les mortels se donner la main. (*bis.*)

Loin que la fortune me tente,
Je voudrais, pour vivre content,
Avoir cent mille écus de rente,
Et que chacun en eût autant ;
Je voudrais rencontrer à table,
Par un prodige tout nouveau,
Bonne humeur, chère délectable,
Amitié pure et vin sans eau.

Je voudrais qu'à la perfidie,
Comme à l'intrigue, on mît un frein ;

[redacted]

Qu'on chassât la misanthropie
Par un flon-flon , un gai refrain ;
Qu'on ne vît plus un sot en place
Protéger filleul et cousin ,
Qu'on ne montât plus au Parnasse
Sur l'épaule de son voisin.

Je voudrais , sans être un ivrogne ,
Qu'on ne fît plus (bravant les lois),
Avec du *Cahors* du *Bourgogne*,
Du *Champagne* avec de l'*Arbois ;*
Par ce moyen tout homme honnête
Chancelant après son repas ,
Saurait , en consultant sa tête ,
A quels vins il doit ses faux pas.

Je voudrais que femme jolie
Restât toujours dans son printemps ;
Que , pour l'amour , pour la folie ,
L'homme n'eût jamais que trente ans ;
Qu'il n'existât plus , et pour cause,
(Chacun aura même désir)
Nulle épine auprès de la rose ,
Nul regret après le plaisir.

Avec la paix , fortune stable ,
Si l'homme possédait un jour
Bons amis , bon vin , bonne table ,
Gaîté franche et constant amour ,

Je voudrais, selon son envie,
Qu'il eût aussi la liberté
De finir doucement sa vie
Sans l'appui de la faculté.

A MES AMIS.

Je voudrais, narguant le voyage
Que le Temps prescrit sans pitié,
Avec vous jusqu'au noir rivage
Répéter l'hymne à l'Amitié ;
Et qu'autour d'une table ronde,
Chantant, buvant et sans souci,
On nous vît tous dans l'autre monde
Comme on nous voit dans celui-ci.

CAPELLE.

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU MATIN.

Air *de la contredanse de la Rosière*, ou : *Rien ne m'échappe.* (N.° 1338.)

L'OMBRE s'évapore,
Et déjà l'Aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour :
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent ;
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai ;
Et de Vincenne
Gros Pierre amène
Ses fruits, que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà l'écaillère,
Déjà la fruitière
Saute à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier: Carotte,
Panais et chou-fleur;
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.

L'huissier carillonne,
Attend, jure, tonne,
Résonne; et la bonne
Qui l'entend trop bien,
Maudissant le traître,
Du lit de son maître
Prompte à disparaître,
Regagne le sien.

Gentille, accorte,
Perrette apporte
Devant ma porte
Son lait encor chaud;
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière
De dame Margot.

Le joueur avide,
La mine livide,
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant;
Et sur son passage,
L'ivrogne, plus sage,
Rêvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

Tout, chez Hortense,
Est en cadence;
On chante, danse,
Joue, et *cœtera*...
Et sur la pierre
Un pauvre hère,
La nuit entière,
Souffrit et pleura.

Le malade sonne,
Afin qu'on lui donne
La drogue qu'ordonne
Son vieux médecin,
Tandis que sa belle,
Que l'amour appelle,
Au plaisir fidèle,
Feint d'aller au bain.

Quand vers Cythère
La solitaire
Avec mystère
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père ;
» Adieu donc, mon frère ;
» Adieu donc, ma mère ;
» Adieu, mes petits. »
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent ;
Les voilà partis.

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent par-tout.

Ah ! quelle cohue !
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue ;
Où donc me cacher ?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille.
Tout Paris s'éveille....
Allons nous coucher.

DÉSAUGIERS.

LE ROI D'YVETOT.

Air : *Quand un tendron vient en ces lieux.* (N.° 484.)

IL était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là !
La la ! } *bis.*

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple, et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là !
La la !

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La la!

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père;
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La la!

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira,
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La la!

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent
La foule s'écrie en buvant
Devant:
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La la!

BÉRANGER.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE II.e VOLUME.

CHANSONS ÉROTIQUES.

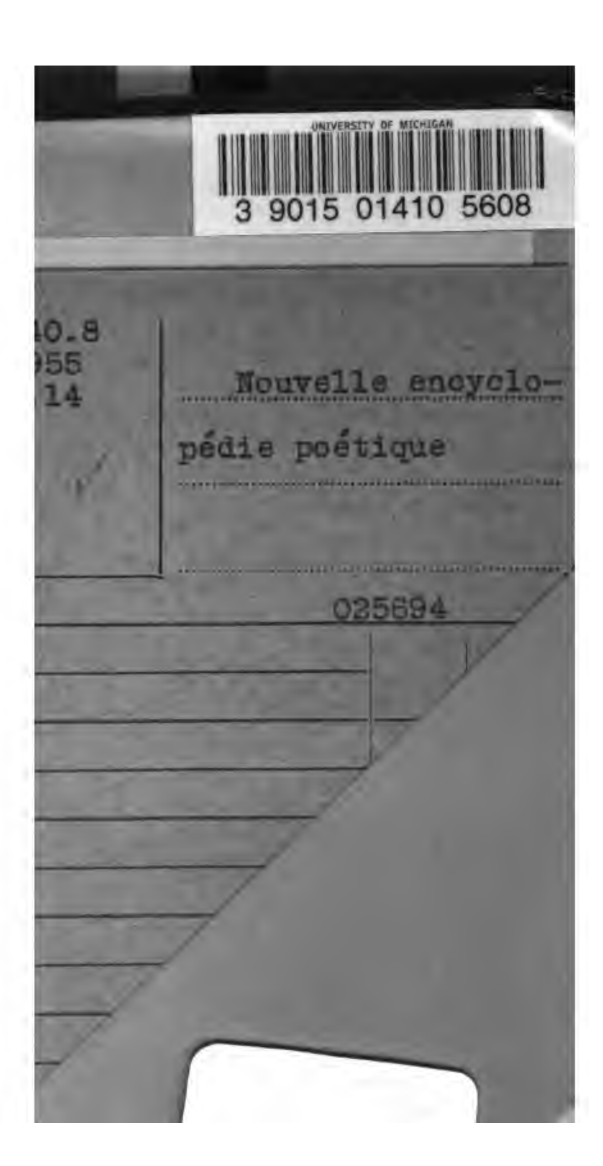
CHANSONS ÉROTIQUES.

CHANSONS PASTORALES.

CHANSONS DIVERSES.

FIN DE LA TABLE.





UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01410 5608
40.8
955
14
Nouvelle encyclo-
pédie poétique
025694

